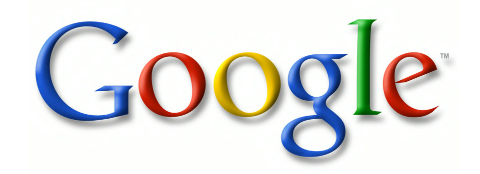
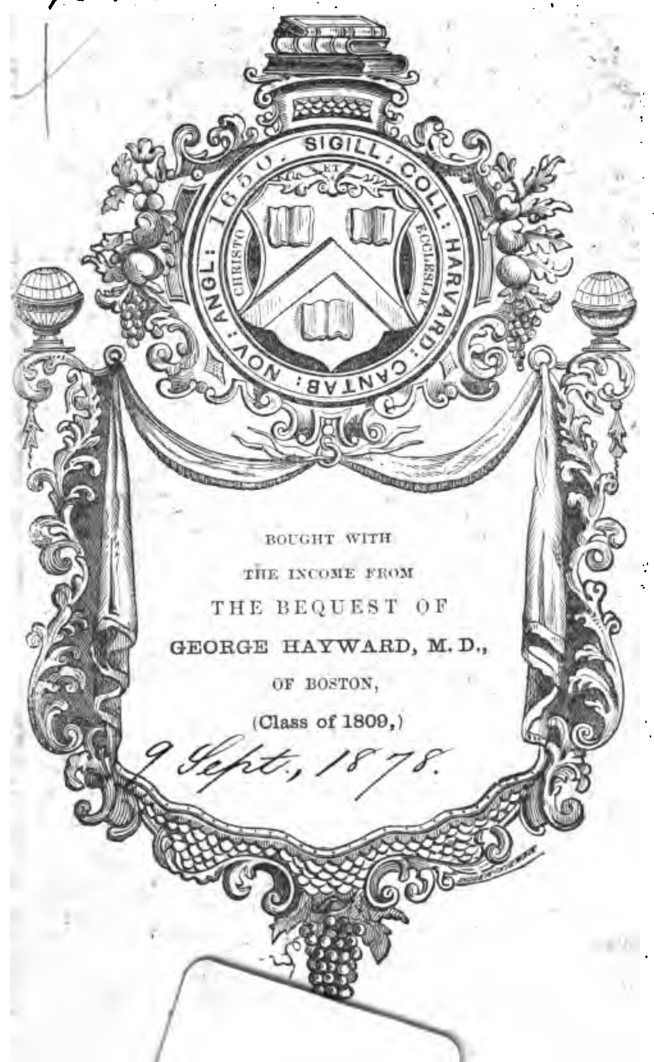




WIDENER
HN T3ZF -


SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
GEORGE HAYWARD, M. D.,
OF BOSTON,
(Class of 1809,)
9 Sept., 1878.



VOLTAIRE

SA VIE ET SES ŒUVRES

SA LUTTE CONTRE ROUSSEAU

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

EUGENE NOEL

VOLTAIRE

SA VIE ET SES ŒUVRES

SA LUTTE CONTRE ROUSSEAU

PARIS
MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR
10, RUE DE LA BOURSE, 10

1878

1857, Sept. 9.
Hayward fund.

VOLTAIRE

SA VIE ET SES ŒUVRES

PREMIÈRE PARTIE

I

François-Marie Arouet (qui devait prendre plus tard et illustrer le nom de Voltaire), naquit au village de Chatenay, près de Paris, le 20 février 1694. Il était si faible en venant au monde, que la cérémonie de son baptême dut être retardée jusqu'au 22 novembre. Cette cérémonie eut lieu à Paris, dans l'église de Saint-André des Arts.

Dès l'enfance, créature charmante, il enchanta tous ceux qui le connurent, jusqu'à ses régents du collége Louis le Grand, jusqu'au jésuite Brumoi, jusqu'au père Tournemine. Le père Porée, qui était un bonhomme, quoique jésuite, et que Voltaire aima toute sa vie, sentit bien que par son esprit il jouerait un

grand rôle. Le père Lejay prophétisa qu'il étonnerait son siècle.

Au collége, le jeune Arouet se faisait remarquer déjà par ses questions hardies et par son aimable facilité. Il semblait qu'il eût été doué de toutes les grâces :

> Apollon présidait au jour qui m'a vu naître,
> Au sortir du berceau j'ai bégayé des vers.

On admirait sa figure à la fois inspirée et maligne, ses beaux yeux, son front étincelant ; avec cela, un irrésistible sourire. Il tenait ces agréments, disait-on, de sa mère. Son père, M. Arouet, trésorier à la chambre des comptes et notaire à Paris, n'était occupé que des devoirs de sa charge. Celui de ses fils qui, dès son enfance, attirait ainsi l'attention, avait eu pour parrain un abbé, M. de Châteauneuf, abbé mondain, comme on en voyait tant alors. Mais celui-ci avait de l'esprit et de l'enjouement ; le prince de Conti, le grand prieur de Vendôme, le duc de Sully, le marquis de la Fare, étaient de ses amis. L'abbé fut le premier guide du jeune poëte, encouragea son talent, lui donna des éloges qui l'enivraient sans troubler son bon sens. On a conservé des vers qu'à l'âge de douze ans, sur les conseils de son parrain, il adressait pour un pauvre invalide *à Monseigneur, Fils unique de Louis XIV*.

L'abbé de Châteauneuf l'introduisit chez ses amis, évêques, poëtes, fermiers généraux, ducs, comtes, marquis, belles dames. Mademoiselle de l'Enclos, qui avait été, à l'âge de soixante-dix ans, la maîtresse de l'abbé, voulut à quatre-vingt-cinq embrasser le jeune poëte. Elle fut ravie de son esprit, retrouva

ses beaux jours, parla avec animation du grand siècle, en fit revivre dans sa conversation tous les hommes illustres, et sa joie fut si grande d'espérer après elle un rénovateur de la poésie française, qu'elle lui légua par son testament une somme de 2,000 livres destinée à acheter une bibliothèque.

Celui-ci, de son côté, quoiqu'il n'eut que treize ans, ne put oublier cette entrevue avec cette femme unique; jusque dans ses dernières années il se la rappelait avec charme.

Cette manière de vivre, ces fréquentations avec le beau monde, ce goût pour l'étude et les vers déplurent à son père. Les succès, les applaudissements le touchèrent peu, il ne voulait entendre qu'au notariat : il fallut que son fils fut clerc de procureur. Les belles paroles de celui-ci, les explications respectueuses n'y firent rien; il en résulta quelque trouble dans la famille, et Arouet fils dut quitter la maison paternelle. Heureusement le parrain lui trouva un refuge dans sa propre famille, et l'envoya passer quelque temps en Hollande, à la Haye, chez le marquis de Châteauneuf.

Il y avait alors à la Haye une Française, madame du Noyer, protestante réfugiée avec ses filles, aventurière, trafiquant d'intrigues, de libelles, de brocantages littéraires; mais une de ses filles était charmante, naïve et s'appelait Pimpette. Le jeune homme la vit, obtint sa confiance : elle lui avoua son chagrin de vivre dans le triste entourage où la tenait sa mère. Voltaire avait dix-huit ans, le voilà amoureux, le voilà résolu d'enlever la chère Pimpette à la dangereuse influence

de sa propre famille. Malheureusement la mère découvre tout ; elle s'en va trouver l'ambassadeur de France, lui conte ce scandale, et aussitôt monsieur l'ambassadeur envoie l'ordre au jeune homme de ne plus aimer mademoiselle du Noyer, ou de quitter la Hollande. Au reçu de cet ordre, Arouet sent son amour augmenté ; il ne pouvait plus voir Pimpette ; ils s'écrivirent ; les lettres furent interceptées par la mère. Qu'en fit-elle ! Elle les fit imprimer, les mit en vente. Qu'on juge du dépit de Voltaire ! Il s'était vu, pour des chansons, éloigné de la maison paternelle, le voilà maintenant renvoyé de Hollande pour avoir adressé à une demoiselle quelques lettres en prose.

Il ne manquait à sa réputation naissante qu'une aventure romanesque, elle lui fut donnée par cette impertinence de madame du Noyer.

Et voilà de quelle manière Voltaire eut l'honneur de se voir imprimé pour la première fois. Son premier livre eût pu s'intituler : *Correspondance avec Pimpette.*

II

Ce petit scandale rendit le jeune poëte plus digne d'attention, au milieu de la licence universelle ; car on était alors au temps de la Régence, temps curieux, unique dans l'histoire : noblesse, parlement, royauté et clergé lui-même se détendaient, dans la folie et

la joie, de l'oppression bigote des dernières années du règne précédent. Les prêtres eux-mêmes semblaient renoncer à l'hypocrisie et devenaient franchement libertins; ils portaient des ponpons, fredonnaient le couplet à Chloris ; à l'heure des petits soupers, on les voyait d'un pas empressé cheminant dans les rues, et le peuple chantait :

Où allez-vous, monsieur l'abbé ?

Évêques et cardinaux ne se distinguaient plus par leurs sermons ou par leurs mandements, mais par des chansons.

Arouet eût l'air de supporter gaiement le bruit de son aventure : mais au fond cette célébrité était peu de son goût, car il ne partageait qu'à demi cette folie générale de la nation française : aussi supplia-t-il son père de le laisser partir pour l'Amérique. Il voulait s'éloigner de ce monde frivole. Mais son père le retint à Paris et le força d'entrer dans une étude de procureur, chez Me Alain, rue Perdue, près de la place Maubert.

Malgré son goût pour les vers, il ne laissa pas de s'initier parfaitement aux détails de la procédure; et nous verrons que plus tard il s'en souviendra très-bien. Le jeune légiste reparaîtra dans les grands procès où soixante ans plus tard seront vaincus juridiquement le fanatisme et la barbarie.

Le jeune et pétulant Arouet néanmoins ne pouvait guère, avec des tragédies dans la tête, s'en tenir longtemps aux occupations de clerc de procureur.

Un ami de son père, M. de Caumartin, intendant des finances, obtint de le faire sortir de chez Mᵉ Alain et de l'emmener quelque temps à la campagne dans son château de Saint-Ange.

Avant de partir, on lui avait enjoint de réfléchir dans cette retraite sur le choix d'un état ; mais heureux de goûter pour la première fois un peu de liberté au milieu de cette famille aimable, il se remit aux vers et réfléchit à des sujets de poëmes. Il se plaisait à entendre le père de M. de Caumartin lui parler de Louis XIV, de la Fronde, de la Ligue et de Henri IV. Le pacificateur des troubles religieux devint tout naturellement le héros de notre jeune poëte ; mais ce qu'il ne pouvait point se lasser d'entendre, et ce qu'il entendait pourtant avec horreur, c'étaient les détails sur la Saint-Barthélemy. Il se sentait véritablement poëte pour flétrir ces atrocités. Un poëme épique composé dans ce but lui parut une œuvre digne de la France, il osa l'entreprendre : il lisait et relisait l'*Enéide*. Virgile avait mis son principal récit dans la bouche d'Enée racontant à Didon la ruine de Troie ; dans le poëme de Voltaire, Henri IV racontera à Elisabeth les massacres de Paris. Il imitait le cadre de son œuvre avec une naïveté enfantine ; mais rien de plus nouveau que le fond du sujet. Virgile, Homère, Milton, le Tasse, l'Arioste, ne nous avaient transmis que trop de récits de batailles ; comment, après eux, par de semblables récits, nous émouvoir encore ? En nous prenant par un point où nous devenions sensibles au dix-huitième siècle, l'horreur du fanatisme.

Toutes les épopées jusque-là avaient été le chant exclusif d'un peuple ; une seule nation, une seule religion y était célébrée. L'ennemi, celui contre lequel on y perpétuait la haine, c'était un autre peuple. Mais la *Henriade*, malgré ses enfantillages de forme, était le premier poëme que la terre entière pût adopter : tout esprit de haine entre les nations y avait disparu ; l'ennemi, dans l'épopée nouvelle, était l'ennemi de tous les peuples, c'était le fanatisme. Henri IV, symbole de l'ordre social et de la tolérance, y devint le héros non-seulement de la France, mais du genre humain : aussi verrons-nous la *Henriade* devenir à son apparition un livre européen, qui fera de son auteur l'homme de l'Angleterre, de l'Italie, de la Prusse et de la Russie autant que la France ; et ce genre de succès fut nouveau comme l'était le poëme.

Une œuvre épique entreprise à vingt ans eût effrayé tout autre que lui ; mais il y travaillait avec une ardeur qui étonnait ses hôtes. Jamais sans doute il ne s'était fait, dans une œuvre sérieuse, de tels prodiges d'improvisation : chaque jour il en lisait quelques fragments nouveaux chez M. de Caumartin. La nuit, dans ses rêves, il voyait les principaux épisodes de son poëme, et, chose singulière, qui montre combien son esprit avait été frappé de la Saint-Barthélemy (car là était tout le sujet de l'œuvre), le deuxième chant, — sans que depuis il y ait rien changé, — fut écrit d'un seul jet, au sortir d'un songe où, comme Dante, il avait tout vu.

III

Cependant Louis XIV venait de mourir. Satires, chansons, mémoires, protestations et malédictions partaient de toutes les classes contre le monarque défunt. Il parut une pièce dont presque tous les vers commençaient par *J'ai vu*, et qui se terminait par celui-ci :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

On ne manqua pas de l'attribuer à Voltaire, qui ne la connaissait même pas, et qui eut le chagrin, l'ayant lue, de la trouver détestable. Ces vers sans art, prétentieux et pesamment rimés, ne pouvaient que compromettre sa réputation littéraire. Son dépit fut extrême ; mais là ne devaient pas finir ses tribulations, car sur l'accusation d'avoir fait ces vers, il fut, au milieu de la nuit, très-poliment enlevé de son lit par des archers royaux et mis à la Bastille.

Il y continua tranquillement sa tragédie commencée et son poëme de *la Ligue*. La cause de son arrestation lui était à peine connue ; mais il avait trop d'amis sur lesquels il comptait, pour ne pas espérer que la liberté ne lui fût rendue bientôt ; d'ailleurs il eût avoué volontiers que quelques instants de solitude et de silence ne lui étaient pas nuisibles pour achever son poëme,

pour réfléchir et se reconnaître lui-même au milieu des folies de son temps. Hélas ! il avait vécu, jusque-là, dans les plaisirs, ayant pour compagnons des jeunes seigneurs, des beaux esprits, de jolies actrices, des abbés galants : l'abbé Servien, l'abbé de Bernis, plus tard cardinal et qui fut célèbre par ses chansons ; l'abbé de Voisenon, l'abbé de Bussy, depuis évêque de Luçon, connu par ses galanteries ; l'abbé Courtin, l'abbé de Breteuil, agréable poëte ; l'abbé de La Faye, l'abbé de Chaulieu. Mais tout ce monde brillant et futile ne lui suffisait pas ; il y avait en lui d'autres besoins à satisfaire que ceux du plaisir ; il sentit qu'un peu de retraite ne ferait que fortifier sa pensée. Les plus beaux endroits de *la Ligue* et de la tragédie d'*Œdipe* furent écrits pendant sa captivité ; il y composa même la très-jolie pièce intitulée *la Bastille*.

Pendant que dans sa prison il composait la *Ligue*, quel était chez nous l'état de la poésie ? Boileau, le patriarche de la littérature, venait de mourir à l'âge de soixante-quinze ans, accablé d'infirmités et de tristesse, ayant vu jeter au vent les cendres de ses amis de Port-Royal. J.-B. Rousseau était en exil pour des scandales oubliés de nos jours aussi bien que ses poésies, mais qui alors le couvraient d'opprobre. Fontenelle, resté longtemps dans la littérature frivole, dans les puérilités de ses *Lettres galantes* et de ses bergeries, avait, il est vrai, commencé de diriger le public lettré vers la voie scientifique, mais il ne s'était point dégagé encore en physique des imaginations de Descartes. En poésie, Chaulieu et la Fare, malgré leur

1.

négligence, leur peu d'élévation, la faiblesse de leur style, leur absence d'originalité, étaient encore les plus tolérables, faisons-en le triste aveu.

La Motte, un excellent homme, que l'on ne connaît plus de nos jours, avait au théâtre, parmi le beau monde, un succès de passage.

Il y avait aussi M. Lagrange-Chancel, avec ses tragédies pompeuses. Mais Voltaire sentait le néant de ces rhéteurs ; ne trouvant rien à apprendre chez eux, ne pouvant d'ailleurs s'en rapporter aux anciens sur les choses de son temps, il prit le parti de s'interroger lui-même. Partout, autour de lui, les âmes étaient vides, malades, en délire. Interrogeait-il la littérature sacerdotale ; jetait-il un coup d'œil sur cette Église de France si hautaine encore un demi-siècle avant ? Bossuet, Pascal, le grand Arnaud, Fénelon, tout était mort. — D'où viendraient-ils les nouveaux Pères de l'Église ? L'horizon restait vide. Il est vrai que l'évêque Languet méditait de relever l'épiscopat ; dans ces vues, il écrivait la vie de Marie Alacoque. Grâce à lui, grâce aux visions de la béate hystérique, les dévôts en extase n'allaient plus voir de l'Homme-Dieu qu'un viscère ; une religion sensuelle allait remplacer le bigotisme austère inauguré au siècle précédent par la femme sans cœur, madame de Maintenon. Au reste, il est bien remarquable, que tout, en France, au sortir des dernières années dévotes de Louis XIV, tournait au sensualisme.

Où donc se réfugieraient les esprits ? Voilà précisément la question qui occupait Voltaire dans

sa prison, tout en écrivant *Œdipe* et la *Henriade*.

Il était renfermé là depuis plusieurs mois, lorsque, par la protection du Régent il fut mis en liberté ; celui-ci, pour l'indemniser (ce qui n'arrive guère) de l'erreur dont il venait d'être victime, lui fit accepter une gratification.

« Monseigneur, dit Voltaire en souriant, je remercie Votre Altesse Royale de vouloir bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Deux années se passèrent dans le travail, mêlé toujours de quelques plaisirs, sans qu'aucune aventure vînt le déranger, sauf quelques moments de passion pour la maréchale de Villars. Cette passion, sans être partagée, fut sérieuse, lui fit perdre du temps ; et, plus tard, il se la reprocha beaucoup.

Ce qui, dans ces deux années, commença de fixer sur lui l'attention du public, ce fut la représentation et le succès d'*Œdipe*, pamphlet anti-clérical qui lui attira la malveillance de la cour ; sous le prétexte de relations trop actives avec le duc de Richelieu, ennemi du Régent, et pour des couplets satiriques qu'il n'avait point faits, il fut exilé de Paris. Et les sots, les charlatans, les gazetiers s'attroupèrent après lui : « Voilà bien des ennemis, écrivait-il ; si je fais encore une tragédie, où fuirai-je ? »

On l'avait condamné à s'exiler de Paris, mais non pas de la France ; il se mit donc à se promener en province, de château en château. Cet exil lui servit à étendre ses relations. Il vit en Touraine, en 1721, mi-

lord Bólingbroke, dont l'esprit, dont le savoir et la conversation sérieuse l'enchantèrent. Milord Bolingbroke avait été ministre sous la reine Anne; il avait tenté, durant son ministère, de faire une révolution dans son pays, ce qui, depuis trois ans lui valait son exil en France. Il y vivait dans une admirable retraite, occupé de sciences et d'écrits politiques. C'est là que Voltaire lia avec le célèbre Anglais une amitié qui eut tant d'influence sur lui, influence sur plusieurs points fâcheuse.

Cette vie vagabonde chez des amis riches, n'était pas sans quelques charges; les plus dures étaient le biribi et le pharaon. On voit même qu'il perdit un jour cent louis à ce dernier jeu; et malheureusement il perdait toujours.

Toutefois, à la même époque, profitant habilement de ses relations avec quelques traitants, il n'en songeait pas moins à consolider sa fortune, qu'il ne perdit jamais de vue, sachant fort bien de quelle utilité elle serait à son indépendance.

Son exil de Paris ne fut point de très-longue durée; mais la manière dont il rentra en grâce auprès de la cour mérite d'être dite. Il fit une tragédie nouvelle (*Artémire*) que le public siffla. On crut alors s'être exagéré son talent, on crut qu'il allait cesser de faire peur aux honnêtes gens intéressés au maintien des abus, et on le rappela de l'exil.

Mais Paris avec ses sifflets pour sa tragédie nouvelle, avec ses prisons, avec ses pauvretés administratives, avec ses oisifs, ses sots et ses Welches, lui plaisait peu.

Son chagrin se conçoit, lorsqu'on songe qu'il avait écrit sa tragédie d'*Artémire* pour une actrice qu'il aimait et qu'il avait formée lui-même. Dans son dépit de voir siffler sa pièce et son élève, il renonça au séjour de Paris pour accompagner en Hollande madame de Rupelmonde.

Voltaire aimait la Hollande, il aimait cette terre d'industrie, de travail et de liberté ; il l'avait entrevue au temps de Pimpette ; mais il désirait revoir ce pays pour le mieux étudier. Voilà pourquoi il saisit avec empressement l'occasion d'y accompagner cette dame.

IV

Jusqu'à vingt-six ans, il ne s'était occupé que de poésies ; mais à cette époque il commence à se livrer à l'étude des sciences physiques et voici à quelle occasion. Le jour de la Pentecôte, 1720, il parut dans le soleil un phénomène extraordinaire. Le peuple et les prêtres firent aussitôt sur ce phénomène les interprétations les plus effrayantes, les plus folles. Voltaire, indigné, non pas d'entendre le peuple, mais d'entendre les prêtres jeter un tel défi au bon sens, voulut, en les flétrissant, rassurer les honnêtes gens contre leurs pronostics, et tandis qu'ils se servaient de ce phénomène pour abrutir les âmes, il voulut s'en servir pour les éclairer. Sur-le-champ il se mit en relation avec

M. de Fontenelle, célèbre alors par son livre de *la Pluralité des mondes*, et lui demanda une explication scientifique de ce phénomène. Il est difficile de dire si la réponse de Fontenelle fut satisfaisante, mais on voit Voltaire, à partir de cette époque, étudier l'astronomie, les lois générales de la physique, et particulièrement l'optique. Il voulait se mettre en état de comprendre Newton, qui, par sa découverte des lois de l'attraction, venait de renverser l'hypothèse des tourbillons de Descartes. Newton, mort depuis quelques années seulement, était encore inconnu sur le continent, — car le peuple anglais vivait alors en relation avec les autres peuples à peu près comme Robinson dans son île (dont précisément l'histoire venait de paraître) ; — mais Voltaire avait été instruit de la découverte de Newton dans ses entretiens en Touraine avec milord Bolingbroke.

Pour le présent, il s'en allait donc en Hollande avec madame de Rupelmonde. Mais quelle était sa situation d'esprit ?

Le souvenir de sa passion malheureuse pour madame de Villars, le souvenir de sa tragédie sifflée, la mort récente d'un ami, M. de Genonville, ne lui laissaient plus que les apparences de la gaieté. Sa santé très-mauvaise, sa fortune incertaine, n'étaient point aussi sans lui causer quelque inquiétude. Il était triste de voir le public lui attribuer souvent des vers dénués de goût et de raison, triste de voir une nation légère, vide de citoyens, peuplée de laquais, de danseurs et de petits-maîtres. Il lut à ce moment les livres sacrés ; mais ces

livres, interprétés comme ils l'étaient, pris servilement à la lettre, défendus jusque dans leurs contre-sens, donnés, malgré les chants barbares du peuple juif, comme base de toute loi morale, loin de le satisfaire, révoltaient sa conscience.

Il partit donc. Et le voici à la Haye; il y prépare l'impression de la *Henriade*, et cependant il ne pouvait savoir encore quand elle serait publiée : la cour refusait le privilége. Il en circulait des exemplaires manuscrits, mais ils ne suffisaient point à l'avidité du public, qui commençait à perdre patience. Voltaire se décidait presque à la faire imprimer en pays étranger (plusieurs riches Anglais, à la tête desquels était milord Bolingbroke, se mettaient eux et leur bourse à sa disposition pour cela). Ce qui le faisait hésiter à accepter leur offre, c'est qu'il désirait, pour l'honneur de la France, que son unique poëme épique ne fût pas imprimé hors de ses frontières, il désirait le dédier au roi. Il avait cent raisons pour cela. Des gazetiers, opprobre et rebut de la littérature, d'affreux fanatiques fortifiés de tous les charlatans et de tous les sots de ce monde, se déchaînaient contre lui; il se sentait sans appui : son ambition eût été d'amener la royauté à protéger la liberté de conscience. Et quel poëme plus capable que le sien de rendre un nouvel éclat à la royauté ? Quel livre la défendrait mieux contre les résistances des autres pouvoirs et contre les atteintes du fanatisme ? Il espérait donc que le privilége pour son poëme, que la permission de le dédier au roi ne pourraient lui être longtemps refusés, et il se hâtait

tout en parcourant la Hollande, d'y mettre la dernière main. Mais des libraires avides en ayant publié sans son aveu deux éditions très-fautives, à Rouen et à Londres, le voilà forcé de le faire imprimer lui-même.

Ces embarras, le changement de pays, les relations nouvelles, l'achèvement de son poëme, l'espérance d'un nouveau succès lui rendirent quelque joie.

On le voit, dans ce voyage, attentif à tout observer, nature, mœurs, commerce, institutions : « Il n'y a rien « de plus agréable que la Haye, écrit-il, quand le so- « leil daigne s'y montrer. On ne voit ici que des prai- « ries, des canaux et des arbres verts ; c'est un paradis « terrestre depuis la Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu « avec respect cette ville qui est le magasin de l'uni- « vers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. « De cinq cent mille hommes qui habitent Amster- « dam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas « un petit-maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes « le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la « populace. On ne voit là personne qui ait de cour à « faire. On ne se met point en haie pour voir passer un « prince. On ne connaît que le travail et la modestie. »

Il est ravi de trouver là réunis ensemble des ambassadeurs de tous les pays de la terre. Le commerce, la navigation, les relations de la Hollande à cette époque, attiraient chez elle de toutes les parties du globe des marchands et des voyageurs. Il est vrai qu'il y avait à la Haye un opéra détestable ; mais en revanche, il pouvait prendre part aux discussions religieuses si fréquentes dans ce pays divisé en sectes nombreuses.

Il aimait à les suivre dans leurs protestations contre l'Eglise romaine. Leurs discours si variés étaient pour lui une inépuisable mine. Mais que concluait-il, lorsqu'il les voyait ne pouvoir point s'entendre entre eux? Calvinistes, arméniens, sociniens, rabbins, anabaptistes, jouaient à ses yeux une comédie bien autrement intéressante que toutes les nouveautés de l'opéra. Aussi s'accoutumait-il très-bien à se passer de Paris.

En passant à Bruxelles, Voltaire vit J.-B. Rousseau. Dans son enfance il avait été accoutumé à admirer les poésies de Rousseau ; quelques biographes prétendent même qu'à l'âge de trois ans on lui avait appris *la Moïsade*, et qu'à cet âge il la récitait tout entière avec de petits airs étonamment malins. J.-B. Rousseau (maintenant en exil) avait passé longtemps pour un grand poëte, personne n'avait été plus vanté; mais il était tombé dans le mépris public pour des scandales littéraires (dont on l'a dit-on justifié depuis). Coupable ou non de ces scandales, il restait assez de cynisme dans ses œuvres... mais il était devenu dévot; Voltaire qui le croyait au moins un homme de goût lui lut son *Epître à Uranie* (dédiée à madame de Rupelmonde, sa compagne de voyage). Il exprimait dans cette épître ses doutes, ses amertumes. Cette épître trop sincère blessa le pieux Rousseau. Il voulut corriger, non pas seulement les vers, mais les pensées de Voltaire, disons mieux : il voulut l'empêcher de penser. L'auteur d'*Œdipe* s'indigna que l'on voulût toucher à sa conscience ; il sentit alors (une chose dont il s'était toujours douté) qu'il n'avait là devant les yeux qu'une

cymbale sans âme ; il ne le revit plus et se soucia fort peu de monsieur le traducteur des *Psaumes*. Seulement cette poésie vide ne fit que l'encourager davantage à mettre quelque chose dans la sienne et à exprimer avant tout les sentiments d'un homme. Aussi essayera-t-il désormais de ramener à plus de bon sens une nation trop frivole en littérature comme dans tout le reste.

V

Après plusieurs mois de séjour en Hollande, après l'achèvement du poëme de *la Ligue* (car la première édition de la *Henriade* parut sous ce titre), il revint à Paris attendre l'arrivée de *son petit Henri*. Il arriva enfin le royal poëme ; il fut mis au jour, le public put le lire. Les éloges qui éclataient partout, quoiqu'il en fût très-fier, aveuglèrent si peu Voltaire que déjà il refaisait son œuvre d'un bout à l'autre, sauf le deuxième chant, et qu'il en préparait une édition nouvelle où tout serait changé jusqu'au titre.

Non-seulement il corrigeait la *Henriade*, mais il refaisait sa tragédie sifflée d'*Artémire ;* pour la refaire, il avait trouvé un autre sujet à peu près semblable, celui de *Marianne*, déjà traité au siècle précédent par un auteur oublié.

Au milieu de ces occupations, il avait repris sa vie

vagabonde ; il allait de château en château dans les plus illustres familles du royaume, qui toutes l'admiraient, qui se faisaient un sujet de gloire de recevoir le jeune poëte.

Malgré ce bon accueil, il était retombé dans la tristesse, sa santé l'inquiétait; quelquefois il était atteint de pressentiments funestes. Il ne voyait pas assez clairement quelle serait sa carrière ; sa fortune était incertaine; il n'avait point de places et n'en désirait pas, car pour en obtenir il aurait fallu consentir à se taire. Le pouvait-il? D'un autre côté, comment dire tout ce qu'il sentait se soulever au fond de sa conscience ? Dans quelle citadelle échapperait-il aux attaques des sots, des fous et des hypocrites, s'il osait jeter la lumière sur les choses de ce monde ? Se sentait-il la force, la dignité morale qui conviennent pour se faire l'apôtre de la vérité et de la justice? Il est vrai que dès cette époque il trouvait en lui des trésors imprévus qui lui faisaient admirer les infinies ressources de la nature humaine.

> Je me vis un courage
> Que je n'attendais pas de la légèreté
> Et des erreurs de mon jeune âge.

Mais qui l'aiderait dans une telle entreprise ? Il n'y avait alors ni Diderot, ni d'Alembert, ni Buffon; jamais la France n'avait été plus pauvre de grands hommes, et jamais elle n'avait été plus folle. Voltaire était donc seul ! Plus il y songeait, plus il se voyait une destinée impossible. Il crut sincèrement pendant quelque temps qu'il ne vivrait pas. Il avait vingt-neuf

ans, il avait toujours été languissant ; sa constitution loin de se fortifier en approchant de la trentaine, comme on lui avait fait espérer, ne faisait chaque jour que s'affaiblir. Il se montrait encore aimable et gai avec ses amis ; mais qui eût lu dans son âme n'y eût vu que douleur. Il laisse même quelquefois percer ces sentiments, par exemple lorsqu'il écrit, en juillet 1722, à vingt-huit ans, à madame de Bernières : « J'irai tristement à Paris, car en vérité je suis honteux « de ne me présenter devant mes amis qu'avec un « estomac malade et un esprit chagrin. Je ne veux « vous donner que mes beaux jours et ne souffrir « qu'incognito. »

Cette mélancolie, il l'avait exprimée déjà, quatre ans auparavant, dans une épître à son ami Genonville. Il lui confie ses chagrins ! et va jusqu'à lui manifester, parmi ses appréhensions, celle de voir sa raison se troubler :

De mes ans passagers la trame est raccourcie ;
Mes organes lassés sont morts pour les plaisirs ;
Mon cœur est étonné de se voir sans désirs.
  Dans cet état il ne me reste
Qu'un assemblage vain de sentiments confus,
Un présent douloureux, un avenir funeste,
Et l'affreux souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Pour comble de malheur je sens de ma pensée
  Se déranger les ressorts ;
Mon esprit m'abandonne, et mon âme éclipsée
Perd en moi de mon être, et meurt avant mon corps.
Est-ce là ce rayon de l'essence suprême
  Qu'on nous peint si lumineux ?
Est-ce là cet esprit survivant à lui-même ?
Il naît avec nos sens, croît, s'affermit comme eux ;
  Hélas ! périra-t-il de même ?...

VI

En proie à ces doutes, que produisit-il depuis la tragédie d'*Artémire*, en 1720, jusqu'à *Mariamne* en 1724? Rien que l'*Epître à Uranie*, empreinte d'une si profonde mélancolie.

Dans cette situation d'esprit, au commencement de novembre 1723, à vingt-neuf ans, il tomba dangereusement malade chez M. de Maisons. Une fièvre maligne le prit avec des transports qui effrayèrent. On le saigna, et, malgré la saignée, après quarante-huit heures de fièvre, on vit apparaître une légère éruption : c'était la petite vérole. S'en étant aperçu, il voulut lui-même qu'on le saignât une deuxième fois, *malgré les préjugés vulgaires*. « M. de Maisons, dit-il, eut la « bonté de m'envoyer le lendemain M. de Gervasi, « médecin de M. le cardinal de Rohan, qui ne vint « qu'avec répugnance. Il craignait de s'engager inuti« lement à traiter dans un corps délicat et faible une « petite vérole déjà parvenue au second jour de l'é« ruption, et dont les suites n'avaient été prévenues « que par deux saignées trop légères et sans aucun « purgatif.

« Il vint cependant et me trouva avec une fièvre « maligne. Il eut d'abord une fort mauvaise opinion « de ma maladie : les domestiques qui étaient auprès

« de moi s'en aperçurent et ne me le laissèrent point « ignorer. On m'annonça dans le même temps que le « curé de Maisons, qui s'intéressait à ma santé, et qui « ne craignait point la petite vérole, demandait s'il « pouvait me voir sans m'incommoder : je le fis en- « trer aussitôt, je me confessai et je fis mon testament, « qui, comme vous croyez bien, ne fut pas long. Après « cela, j'attendis la mort avec assez de tranquillité, « non toutefois sans regretter de n'avoir pas mis la « dernière main à mon poëme et à *Mariamne*, ni sans « être un peu fâché de quitter mes amis de si bonne « heure. Cependant M. de Gervasi ne m'abandonnait « pas d'un moment ; il étudiait en moi avec attention « tous les mouvements de la nature ; il ne me donnait « rien à prendre sans m'en dire la raison ; il me lais- « sait entrevoir le danger, et il me montrait clairement « le remède ; ses raisonnements portaient la conviction « et la confiance dans mon esprit : méthode bien né- « cessaire à un médecin auprès de son malade, puis- « que l'espérance de guérir est déjà la moitié de la « guérison ».

Thieriot, un ami dont il avait fait la connaissance chez le procureur de la rue Perdue, ayant appris sa maladie, accourut en poste de quarante lieues pour le soigner, et jusqu'à la fin de sa maladie il ne le quitta pas un instant, ni la nuit, ni le jour. Voltaire n'oublia jamais ce service ; il lui fit pardonner dans la suite bien des légèretés au pauvre Thieriot.

Grâce au traitement de M. de Gervasi, grâce aux soins de Thiriot, grâce à je ne sais quelle vague espé-

rance qui lui revint dans sa maladie même, il guérit. « J'étais le 15 absolument hors de danger, dit-il, et je faisais des vers le 16, malgré la faiblesse extrême. »

Bien des fois dans la suite, en racontant lui-même cette maladie, il se plut à insister sur ce petit détail qu'une célèbre devineresse lui avait prédit qu'il mourrait cette année-là.

VII

Dans sa convalescence, nous venons de le voir, il faisait des vers, il faisait de la prose, il préparait des ouvrages nouveaux, corrigeait les anciens (*toujours enfantant, toujours léchant*, dit-il). D'abord il acheva *Mariamne*. La première représentation de la tragédie nouvelle eut lieu le 5 janvier 1724, la veille des Rois. Au moment où la reine portait à ses lèvres la coupe empoisonnée, quelqu'un au parterre s'avisa de crier : « *La Reine boit.* » Ce fut dans la salle un éclat de rire dont la pièce ne put se relever. Mais ne croyons pas qu'elle tomba seulement à cause de ce bon mot. Il y avait une autre raison : Voltaire, après le succès d'*Œdipe*, succès tout populaire, presque séditieux, avait voulu obtenir un triomphe plus calme. Il est probable que milord Bolingbroke, qui faisait gloire de professer pour le peuple et les petits bourgeois le plus extrême mépris, avait un peu contribué à faire naître chez Voltaire le désir de

n'appuyer sa réputation que sur les classes éclairées Il avait donc, dans ce but, écrit *Artémire*, mais *Artémire* avait été sifflée ; maintenant il recommençait, dans les mêmes vues, pour ainsi dire la même pièce, on le sifflait encore. Pourquoi cela ? La pièce n'était pas sans mérite, le style même en valait mieux que celui d'*Œdipe;* les mêmes spectateurs tous les jours applaudissaient des pièces beaucoup moins bonnes, et *Mariamne*, si elle n'eût pas été de Voltaire, eût eu du succès. Mais ceux qui la sifflèrent firent une action de bon sens, ils rendirent par là le plus grand hommage à l'auteur en le forçant de rentrer dans ses vraies voies. Ce n'était point là les pièces qu'après *Œdipe* et la *Henriade* on devait attendre de lui ; il fallait qu'il fût celui qui, sur la scène, devant le public, en présence du peuple et des rois, oserait tout dire, celui qui, avant les assemblées politiques, saurait le premier créer une tribune et parler à la France. Il ne lui était point permis de rester, pour grandes qu'elles soient, dans les voies de Corneille et de Racine ; ou du moins si on le lui permettait pour la forme littéraire, on le lui interdisait pour le fonds. Les Crébillon, les La Motte, les Lagrange-Chancel, pouvaient à leur gré rester dans ces voies, on les y applaudissait même ; mais, de lui, on attendait autre chose. A lui d'être le novateur! Tant qu'il continuerait de se faire l'écolier, même avec génie, des tragiques du siècle précédent, il serait sifflé. Qu'on lise *Mariamne*, on y trouvera quelques belles scènes, mais pas un de ces vers qui sentent leur Voltaire, de

ces vers pamphlets que le public d'alors accueillait avec tant d'ardeur, et qui retentissaient formidables au milieu du vieux monde.

Voltaire, du reste, comprit très-bien cet avertissement du public, il s'aperçut qu'il faisait fausse route; aussi sa première pièce, après *Mariamne*, n'aura-t-elle plus à craindre de tomber sous les saillies d'un plaisant; sa première tragédie sera *Brutus*.

VIII

Il faut dire cependant qu'il se rétablissait mal de sa petite vérole; elle fut suivie d'une maladie de peau et de dérangements dont il languit toute une année; outre sa constitution malingre, on pouvait attribuer ce prolongement de faiblesse à une émotion violente qui vint troubler sa convalescence, et lui causer de nouveau un chagrin très-vif.

« J'attendais avec impatience, écrit-il à M. de Bre-
« teuil, le moment où je pourrais me dérober aux
« soins qu'on avait de moi à Maisons et finir l'embarras
« que j'y causais. Plus on avait pour moi de bontés,
« plus je me hâtais de n'en pas abuser plus longtemps;
« enfin je fus en état d'être transporté à Paris, le
« 1er décembre. Voici, monsieur, un moment bien fu-
« neste. A peine suis-je à deux cents pas du château,
« qu'une partie du plancher de la chambre où j'avais

« été tombe tout enflammé ; les chambres voisines, les « appartements qui étaient au-dessous, les meubles « précieux dont ils étaient ornés, tout fut consumé « par le feu : la perte monte à près de cent mille « livres ; et sans le secours des pompes qu'on envoya « chercher à Paris, un des plus beaux édifices du « royaume allait être entièrement détruit. On me ca- « cha cette étrange nouvelle à mon arrivée, je le sus à « mon réveil. Vous n'imaginerez point quel fut mon « désespoir : vous savez les soins généreux que M. de « Maisons avait pris de moi ; j'avais été traité chez « lui comme son frère, et le prix de tant de bontés était « l'incendie de son château. Je ne pouvais concevoir « comment le feu avait pu prendre si brusquement « dans ma chambre, où je n'avais laissé qu'un tison « presque éteint ; j'appris que la cause de cet embra- « sement était une poutre qui passait précisément sous « la cheminée..... La poutre dont je parle s'était em- « brasée peu à peu par la chaleur de l'âtre qui portait « immédiatement sur elle ; et par une destinée singu- « lière, dont assurément je n'ai pas goûté le bonheur, « le feu qui couvait depuis deux jours, n'éclata qu'un « moment après mon départ. Je n'étais point la cause « de cet accident, mais j'en étais l'occasion malheu- « reuse, j'en eus la même douleur que si j'en avais été « coupable : la fièvre me reprit aussitôt, et je vous as- « sure que, dans ce moment, je sus mauvais gré à « M. de Gervasi de m'avoir conservé la vie.

« Madame et M. de Maisons reçurent la nouvelle plus « tranquillement que moi ; leur générosité fut aussi

« grande que leur perte et que ma douleur. M. de Mai-
« sons mit le comble à ses bontés en me prévenant
« lui-même par des lettres qui font bien voir qu'il est
« excellent par le cœur comme par l'esprit ; il s'occu-
« pait du soin de me consoler, et il semblait que ce fût
« moi dont il eût brûlé le château. »

Ajoutons à ce chagrin celui de sa tragédie sifflée (un mois plus tard), et cela nous fera mieux comprendre comment il passa toute l'année 1724 à Paris dans la solitude, à l'hôtel Bernières ; travaillant, ne sortant presque pas, tâchant de régler ses affaires fort dérangées du côté de la fortune, tâchant aussi de rétablir sa santé et de raffermir son âme *bouleversée* (c'est l'expression dont il se sert lui-même), il prépare ses forces parce qu'il commence à pressentir tout ce qu'il aura à dire et à faire. Des révolutions s'accomplissent dans son esprit, mais il ne fait, pour ainsi dire, que s'essayer encore. Il n'avoue pas son vrai rôle, il n'est aux yeux de bien des gens qu'un littérateur, de premier ordre, il est vrai, car si l'on avait sifflé *Mariamne*, *Œdipe* se jouait toujours et la *Henriade* venait de paraître. Ce temps fut précisément l'époque de sa vie où, comme poëte, il reçut les plus grands éloges : on l'égalait à Corneille et l'on croyait la *Henriade* supérieure à l'*Énéide* et cela s'imprimait. Mais, hélas ! à ses propres yeux n'être qu'un homme de lettres, n'être que le confrère d'un Rousseau, d'un la Motte, cela ne lui pouvait suffire. N'y avait-il à faire que des tragédies en ce monde ? Les sciences l'attiraient de plus en plus. L'approche de réformes sociales, des symptômes cer-

tains de changements inouïs dans les institutions, l'impossibilité où il voyait les dogmes anciens de se soutenir tels qu'ils étaient en face de la philosophie moderne, en face des sciences qui, depuis deux siècles, commençaient à poindre, tout cela le préoccupait bien autant que ses héros tragiques. Et ces héros tragiques eux-mêmes, qu'étaient-ils, sinon des précurseurs de ces grandes réformes qu'il pressentait dans le lointain, sans les pouvoir formuler encore?

Cependant ce qu'il ne disait pas au public dans ses tâtonnements, il commençait à se le dire à lui-même, car déjà il se sentait emporté par cette ardeur de réformes qui fera de lui, à Ferney, dans trente ans, le véritable souverain de son siècle, et qui lui fera écrire à la fin d'une de ces feuilles volantes qu'il lançait chaque jour aux pieds de tous les souverains de l'Europe : «Je dis qu'il est honteux que la société ne se soit « pas perfectionnée en proportion des lumières ac- « quises. Je dis que ces lumières ne sont qu'un cré- « puscule. Nous sortons d'une nuit profonde et nous « attendons le grand jour. »

IX

L'année 1725 commence sous de meilleurs auspices : il se porte mieux, retrouve sa gaieté, reprend goût au plaisir et plus encore à l'étude. Il achève et fait re-

présenter sa petite comédie de l'*Indiscret*. La pièce n'eut et ne pouvait avoir qu'un médiocre succès ; mais succès ou non, Voltaire était plein d'espérance à cette époque. Il n'était plus seul ; la voix de la philosophie commençait à se faire entendre dans d'autres bouches que la sienne ! Un homme des plus respectés, le président de Montesquieu, avait osé publier le joyeux livre des *Lettres persanes*. Il y avait un peu plus de trois ans déjà qu'elles avaient paru, mais le succès, et là était l'important pour Voltaire, le succès grandissait tous les jours. Les honnêtes gens s'ébranlaient.

Il allait reprendre la plume et se sentait plus en verve que jamais, lorsqu'un événement vint tout in-interrompre et le jeter de nouveau dans les aventures.

Voltaire dînait un jour chez le duc de Sully : là un homme de la plus haute naissance, le chevalier de Rohan, crut, en vrai gentilhomme, que l'impertinence était permise et même de bon ton avec un petit bourgeois, fils d'un simple notaire ; mais il arriva que le petit bourgeois, auteur d'*Œdipe* et de la *Henriade*, répondit en foudroyant monseigneur sous une de ces épigrammes terribles de justesse et d'à-propos. Quelques jours se passent. Voltaire dînant de nouveau chez le duc de Sully, le soir est attiré sous un prétexte à la porte de l'hôtel. Là des laquais déguisés de M. de Rohan le saisissent, l'entraînent dans la rue, le frappent à coups de bâtons, puis se sauvent. Le duc de Sully était puissant et influent ; cette infamie s'était passée à sa porte ; il eût dû lui-même exiger une réparation, il ne fit rien.

Voltaire ainsi outragé disparaît, s'enferme, n'apprend plus que deux choses : l'escrime et l'anglais. Il prévoyait que l'exil devait être la suite de ce qu'il méditait. Le jour même où il sortait de sa retraite, il envoie un cartel à M. de Rohan ; celui-ci accepte pour le lendemain, mais le soir il obtient du ministre une lettre de cachet contre son adversaire, et pendant la nuit, Voltaire, une deuxième fois, est emporté de son domicile et mis à la Bastille.

Il y fut enfermé six mois, après quoi l'on voulut bien le mettre en liberté, mais avec l'ordre de quitter aussitôt la France. Toutefois, avant de partir, il vint furtivement à Paris pour y chercher son adversaire ; mais M. de Rohan se cachait. Il fallut, sans l'avoir revu, partir pour l'Angleterre.

Voltaire s'éloignait donc peut-être pour longtemps de cette France, où déjà, quoique jeune, il avait été témoin de tant de folies et de tant de misères. Quel souvenir emportait-il? Quels événements glorieux ou fortunés avaient pu réjouir cet esprit attentif? On avait eu la déplorable guerre d'Espagne. On avait eu, en 1709, une effroyable famine pendant laquelle le pain avait manqué dans la maison du roi : qu'on juge de la maison du pauvre ! On avait eu la peste en Provence. La guerre civile avait failli éclater pour des questions de théologie, pour le jansénisme et pour la bulle *Unigenitus*. Dubois avait été ministre. Law avait achevé, par une invention inouïe, de volatiliser la fortune publique. Il ne faut pas croire que Voltaire, distrait par ses travaux, ne fût attentif à ces événements ; il obser-

vait tout : on pressent, dès cette époque, dans sa correspondance, le futur historien de son siècle, en voyant la passion qu'il met, loin de Paris, à être informé de tout ce qui se passe. Ainsi, à propos de Law, nous le voyons, en 1718, à vingt-quatre ans, écrire à Genonville :

« ..... Etes-vous réellement devenus tous fous à « Paris? Je n'entends plus parler que de millions; on « dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, « et que tout ce qui était dans la mendicité nage dans « l'opulence. Est-ce une réalité? Est-ce une chimère ? « La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philo« sophale dans les moulins à papier? Law est-il un « dieu, un fripon ou un charlatan qui s'empoisonne de « la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se con« tente-t-on de richesses imaginaires ? C'est un chaos « que je ne puis débrouiller... »

Et cependant il quittait à regret cette terre de folie et de confusion, même pour l'Angleterre, pour le pays de l'ordre et de la sagesse. Du haut du navire qui l'emportait, tournant ses regards vers la Fance, il s'écriait : « O Welches! Welches légers, mais char« mants ! »

X

Pendant la traversée, ce qui l'occupe, c'est le spectacle du navire qui l'emporte vers Londres ; un navire

est pour lui un prodige, c'est un de ces miracles des arts qui l'affermissent dans sa confiance en la raison de l'homme, une de ces merveilles qui, au milieu de tant de folies lui rendent le genre humain respectable. Car ce qu'il tient à se prouver avant tout, et à prouver aux autres, c'est l'existence dans l'homme d'une faculté souveraine, la même pour tous les peuples et pour tous les temps. Si l'homme, disait-il, ne doit compter pour rien ce flambeau intérieur, son seul guide, ne fût-ce que pour choisir entre tant de doctrines qui, toutes se disent révélées; si sa raison est un leurre, si sa conscience est un rêve, qu'il reste esclave; mais si son intelligence n'est point un néant, si son génie se montre dans ses œuvres, s'il possède en lui la loi des lois, de quel droit tant de maîtres pour le gouverner au nom d'un principe étranger à lui-même?

Voilà en partie ce qui le rendit toujours si attentif aux inventions de l'industrie et des arts; il les aimait parce qu'ils portaient témoignage en faveur de l'homme. Que le lecteur ne s'étonne donc plus de le voir, pendant cette traversée, moins attentif à l'Océan qu'au navire. Il tâchait d'en comprendre la construction, la manœuvre, car jamais peut-être il n'y eut d'esprit moins rêveur. Attaché sans cesse à ce qui se passait sous ses yeux, tout ce qu'il vit durant sa longue carrière, il se plut à en pénétrer les ressorts; de là ce prodigieux savoir et cette science pratique qui étonnèrent ses contemporains. Il sera dans quelques années le plus grand historien de son siècle; mais les sciences devenues par leur puissance un élé-

ment nouveau dans le monde, attiraient bien plus son attention que la politique ou la guerre qu'il détestait. Il entrevit que les sciences, non-seulement changeraient par leurs résultats immédiats les destinées des peuples (Descartes lui-même, le plus grand philosophe de l'Europe avant Newton, l'avait annoncé, (*Méthod.*, part. VI), mais qu'elles seraient encore pour les nations la base d'un droit nouveau; qu'elles allaient à jamais renverser le galimatias et les impostures de la théologie. Ceci nous explique pourquoi il visita avec tant d'empressement et de joie, à Londres, cette pompe à feu des bâtiments d'York construite depuis quelques années par le mécanicien Savery, et nous comprenons ce qui lui fit choisir pour lieu de son exil la patrie des Newton, des Halley, des Harvey.

Aller en Angleterre en 1726, c'était aller à la découverte d'un nouveau monde politique, littéraire et philosophique. La constitution anglaise, la littérature anglaise, la philosophie anglaise, rien n'était alors plus inconnu en Europe; mais la curiosité commençait à se tourner de ce côté : les esprits sérieux, à cette époque, allèrent presque tous à Londres. Au reste, les hommes de lettres, en ce temps-là, se mettaient en voyage, ils s'en allaient porter et recueillir en tous lieux la philosophie : Montesquieu visita l'Allemagne, Florence, Venise, la Hollande, l'Angleterre; Diderot la Russie; Beaumarchais l'Espagne; Rome seule, la ville du pape ne fut point visitée ou le fut moins... Mais la patrie de

Newton et de Locke devenait un lieu de pèlerinage pour les philosophes ; ils la respectaient comme l'asile du libre examen. L'Angleterre était devenue d'ailleurs une nation de plus en plus florissante, depuis l'abaissement de la Hollande, fruit de la politique catholique, qui avait cru, en humiliant ce pays, affaiblir le protestantisme ; et depuis que, par la révocation de l'édit de Nantes, autre résultat de la même politique, 13,000 artisans français, réfugiés à Londres, avaient porté dans cette ville nos meilleures industries.

Voltaire arrivait à Londres sous le patronage de milord Bolingbroke, politique adroit et délié, mais pauvre philosophe et d'une érudition pleine de fatras. Vrai type du grand seigneur anglais, il était pourtant supérieur à ses compatriotes par la séduction de son esprit. Sa maison semblait encore une maison française : milord avait épousé à Paris madame de Villette, dont le premier mari, marquis de Villette, était neveu ou cousin de madame de Maintenon et père de madame de Caylus. Voltaire se retrouvait là en pays d'anecdoctes sur Louis XIV, mais outre les anecdotes de Madame sur le feu roi, il apprenait par milord le secret des négociations qui avaient eu lieu entre les deux cours pendant son ministère, et c'était une joie pour l'esprit sceptique de Bolingbroke de voir naître les grands événements des plus petites causes.

XI

Voltaire, après avoir été présenté au roi Georges I[er] et à la reine, pria milord de lui indiquer, en dehors de la ville, quelque retraite où il put se livrer sans distractions à une étude sérieuse de l'esprit et des institutions du pays.

Cette retraite, dans une solitude profonde, à deux lieues de Londres, à Wandsworth, lui fut offerte par un riche négociant anglais, M. Falkener, homme des plus distingués par son esprit, et à qui Voltaire, plus tard, dédia sa tragédie de *Zaïre*.

Pendant deux ans il ne sortit de cette retraite que pour venir à d'assez rares intervalles, passer une journée à Londres. Les questions religieuses eurent ses premiers soins à Wandsworth. L'Angleterre était alors, comme toujours, divisée en sectes nombreuses, il voulut les connaître et les étudier toutes. Ces sectes exclusives et sans grandeur ne le satisfaisaient point ; mais ce qu'il admira, ce fut cette liberté que le gouvernement et que l'Église anglicane (religion officielle) leur laissaient de discuter publiquement sur la théologie et sur la morale. Cette liberté le rendit indulgent pour l'Église anglicane ; son enthousiasme toutefois ne l'empêcha pas de mêler quelques critiques à ses éloges : c'est ainsi que s'il la félicite quelque part de

tenir très-sagement, dans son culte, le milieu entre les pompes romaines et la sécheresse calviniste, il observe ailleurs que le clergé anglican a retenu plusieurs des cérémonies catholiques, surtout celle de recevoir les dîmes avec une attention très-scrupuleuse. Il apprit à l'Europe, qui les croyait opposées en tout, qu'il existait ce point commun entre les deux Églises.

Il observe, avec justice, que les prêtres, en Angleterre, ont des mœurs; seulement ils vont quelquefois au cabaret (parce que tel est à Londres l'usage universel); mais s'ils s'enivrent, c'est sérieusement et sans scandale.

Parmi tant de sectes, il en fut une qui excita plus que les autres son attention, ce fut celle des quakers. Il alla trouver les plus célèbres d'entre eux, les pria de l'instruire, sourit d'abord de leurs chapeaux à grands bords, de leurs habits sans plis et sans boutons, et de leur nasillement; mais après s'être diverti quelque temps de ce qui, après tout, n'était qu'extérieur, il finit par admirer leurs maximes, et bientôt il rendit leurs vertus respectables à l'Europe entière. Souvent il se demandait si les quakers ne préparaient pas une réforme plus universelle que tout ce qui s'était vu jusqu'alors. Mais cette secte austère, triste, sans culte extérieur, pourrait-elle réunir tant de peuples diversement préparés, et même, dans un seul peuple, réunir tant de conditions différentes? Tout le monde pouvait-il être quaker? Sans doute quelques sages nés pour la paix et pour la vertu pouvaient, contre les

désordres du monde, dans cette petite Église trouver un asile, une société choisie de frères ; mais pour réunir seulement les peuples de l'Europe dans une même croyance, il fallait une bien autre chaleur d'âme une bien autre ampleur de doctrines.

Cependant l'histoire, alors toute récente du réformateur Guillaume Penn ; le spectacle de la Pensylvanie, cette capitale élevée sous le nom de Philadelphie, le plus beau nom de ville qui ait jamais été ; ces pacifiques conquêtes sur la nature et sur la barbarie ; ce peuple sans soldats, sans prêtres, sans impôts et sans séditions, et qui ne connaissait d'autres armes que celles du travail : tout cela revenait sans cesse à sa pensée. Seulement cette colonie durerait-elle ? Et, si elle prenait de la consistance, resterait-elle une nation de quakers ? Déjà des 300,000 habitants que l'on y comptait, 200,000 étaient étrangers ; ce n'était donc plus, dans Philadelphie même, qu'un quaker sur trois personnes ! Donc il était vraisemblable que l'absolue liberté de conscience viendrait elle-même remplacer toutes ces réformes toujours étroites, et préparant toujours dans leurs dogmes une place à l'intolérance.

Au milieu de ces doutes, Voltaire était visité, à Wandsworth, par milord Bolingbroke, par Shaftesbury, Pope, Swift, M. Falkener, et toute cette société de *free thinkers* (libres penseurs), comme ils s'appelaient. Il leur soumettait ses idées naissantes sur la possibilité de réunir un jour tous les hommes sous une même croyance. « Non, disait Bolingbroke, n'es-

pérez pas cela. Vous pouvez réunir un petit nombre d'esprits choisis et cultivés ; mais au-dessous de ceux-là qui déjà s'entendent depuis Londres jusqu'à Pékin, vous aurez toujours une multitude imbécile et barbare, prête à subir tous les jougs ou à s'emporter à tous les désordres. La philosophie, la prospérité publique et la liberté en Europe ne seront inébranlables qu'à la condition que partout les hommes éclairés se sépareront du peuple, qu'ils l'enchaîneront, lui, ses prêtres, ses rois, ses charlatans de toute espèce, et que, dégagés du fardeau de cette multitude, ils s'avanceront librement dans les voies de la philosophie et des lumières, sans rêver davantage de s'y faire suivre par une foule idiote, réservée pour les travaux grossiers. Voilà, ajoutait milord, ce que nous avons fait en Angleterre. »

Voltaire s'attristait au sentiment d'une telle injustice, et il osait en témoigner sa douleur. Bolingbroke, Pope, Shaftesbury, pour le consoler, prétendaient lui prouver que *tout est bien*. Que voulez-vous dire ? leur demandait-il. Entendez-vous que le tout est dirigé par des lois immuables ? Qui ne le sait ? Mais pourquoi ces lois conservatrices de l'ensemble ne sont-elles pas en harmonie avec le bien-être des individus ? Voyez la belle chose : je me promène au bord d'un précipice, je suis distrait par mon admiration même des lois de la nature, j'avance un peu trop près, et la loi d'attraction qui agit sur les êtres animés de la même manière que sur les masses inertes, fait que je tombe de soixante-quinze pieds de haut en deux se-

condes, avec une vitesse de quinze pieds pour la première et de soixante pour la deuxième. Tout cela est admirable; mais je me romps bras et jambes, je languis six mois dans les plus cruelles souffrances, et je meurs...

POPE.

Eh bien ! qu'y a-t-il, pour le sage, de plus consolant que de savoir qu'il meurt en obéissant aux lois immuables posées par le créateur; et de se dire que Dieu voit d'un même œil périr le héros et l'insecte, un atome ou mille planètes précipitées dans la ruine, une bulle de savon ou un monde se former ?

VOLTAIRE.

Plaisante consolation, vraiment ! Mais...

SHAFTESBURY.

Sans doute plaisante consolation, car Dieu n'ira pas déranger ses lois éternelles pour un animal aussi chétif que l'homme.

VOLTAIRE.

Il faut avouer du moins que ce chétif animal a droit de crier humblement et de chercher à comprendre en criant pourquoi ces lois éternelles ne sont pas faites pour le bien-être de chaque individu. Votre système de *tout est bien* me représente l'auteur de toute la nature comme un roi puissant et malfaisant, qui ne s'embarrasse pas qu'il en coûte la vie à quatre ou cinq mille hommes; et que les autres traînent leurs jours dans la disette et dans les larmes, pourvu qu'il vienne à bout de ses desseins.

. . . .

Les questions religieuses, après les questions philosophiques, ne manquaient pas de se présenter dans les entretiens de Wandsworth; les *free thinkers* commençaient par traiter de fourbes tous les fondateurs de dogmes et de religions. Voltaire prenait la défense de quelques-uns d'entre eux, de Zoroastre, de Thalès, de Pythagore, de Numa; il tâchait même de leur démontrer qu'il y avait eu des éléments de sagesse jusque dans ce Mahomet terrible; que tous ces hommes avaient fait pour des fractions du genre humain ce qu'il serait peut-être bon de refaire maintenant pour la totalité; qu'ils avaient réuni sous une même loi des tribus éparses, souvent ennemies. Mahomet, par exemple, le plus rapproché de nous, et par conséquent le mieux connu, avait évidemment mis un peu d'ordre dans ce vaste Orient.

Si de Mahomet on remontait à Moïse, Bolingbroke niait d'abord tout crûment que celui-là eût jamais existé; et il appuyait son dire de tant de citations, de tant de textes, de tant et de si longs raisonnements, quelquefois si diffus qu'il était difficile de lui répondre. D'ailleurs Bolingbroke haïssait la Bible d'une haine si violente, qu'il faisait partager ses impressions lorsqu'il racontait qu'elle était, en Angleterre, le livre des fanatiques et de tous les sectaires; que quelques-uns d'entre eux la lisaient le poignard à la main, et il en citait des passages qui faisaient frémir. La haine de Bolingbroke s'étendait aux anciens juifs et à tout ce qui venait d'eux : leur pauvreté, leur ignorance, leur esclavage perpétuel sous les autres nations, leurs

larmes dans le désert, paraissaient autant de turpitudes au gentleman comblé de richesses, de sciences, de gloire et de tous les trésors de ce monde.

Parlait-on de Jésus, il avait été Juif : Bolingbroke, sans hésiter, le mettait au rang des plus punissables coquins. « C'était, disait-il, un misérable de la lie du peuple, un perturbateur de l'ordre public, un séditieux, un fourbe, un énergumène. » Milord ne lui pouvait pardonner d'avoir été un vil charpentier, et de s'être introduit dans le conseil des hauts seigneurs juifs, scribes et pharisiens, qui, après tout, avaient pour eux la loi. Aussi la seule action sage qu'eût jamais faite le prétendu peuple de Dieu, suivant Bolingbroke, c'était d'avoir pendu ce Jésus entre deux voleurs.

— Mais, demandait Voltaire, que lui reprochez-vous ? Je n'ignore pas les sottises et les crimes qui, depuis lui, se sont commis en son nom ; mais, personnellement, qu'avait-il fait pour mériter la mort ? Ses mœurs étaient pures, sa doctrine toujours conforme aux lois de la morale. Il prêchait dans les synagogues ; mais cela était permis à Jérusalem comme parmi vos quakers. Vous l'appelez séditieux ; mais il ne conspira jamais, et ses armes furent la douceur, la raison, la patience et l'amour des hommes. D'ailleurs il est impossible de se faire croire quand on est méprisé. Quelque chose qu'on ait écrit de lui, il fallait qu'il eût de l'activité, de la force, de la douceur, de la tempérance, l'art de plaire, et surtout de bonnes mœurs ; j'oserais l'appeler un Socrate rustique : tous

deux prêchant la morale, tous deux ayant des disciples et des ennemis, tous deux disant des injures aux prêtres, tous deux suppliciés et divinisés. Quoi ! nous plaindrions Jean Hus, Jérôme de Prague, l'archevêque Cranmer, Dubourg, Servet, etc., etc., et nous ne plaindrions pas Jésus !

BOLINGBROKE.

Pourquoi le plaindre? Il a établi une secte sanguinaire qui a fait couler plus de sang que les guerres les plus cruelles de peuple à peuple n'en ont jamais répandu.

VOLTAIRE.

Non, milord ; j'ose avancer, mais avec les hommes les plus instruits et les plus sages, que Jésus n'a jamais songé à fonder cette secte. Le christianisme, tel qu'il a été dès le temps de Constantin, est plus éloigné de Jésus que de Zoroastre ou de Brama. Jésus est devenu le prétexte de nos doctrines fantasques, de nos persécutions, de nos crimes religieux; mais il n'en a pas été l'auteur. Vous condamnez le christianisme absurde et barbare, tel que Rome l'a fait; Jésus aurait condamné, ainsi que vous, ce christianisme absurde et barbare qui avilit l'âme et fait mourir le corps de faim, en attendant qu'un jour l'un et l'autre soient brûlés de compagnie pendant l'éternité; christianisme qui, pour enrichir des moines et des gens qui ne valent pas mieux, a réduit les peuples à la mendicité, et par conséquent à la nécessité du crime ; christianisme qui pouvait consoler la terre

et qui l'a couverte de sang, de carnage et de malheurs innombrables.

. . . .

Tels étaient les entretiens de Voltaire à Wandsworth; ils ne s'effacèrent point de son souvenir; lui-même les a reproduits plus tard dans un de ses pamphlets, et cela dans un temps où il n'aurait pu qu'affaiblir ses objections à milord Bolingbroke.

Quelquefois des hommes de diverses sectes se trouvaient réunis avec les *free thinkers*, et la discussion s'échauffait davantage, car tous, chez les Anglais, n'étaient pas tolérants, et les théologiens de ce pays-là se disaient autant d'injures que les nôtres.

Mais Voltaire, après ces débats sur Dieu, sur l'homme, sur la prescience divine, sur le libre arbitre, sur les propriétés de la matière, tant débattues depuis Locke, sur le *Tout est bien* et sur les maux affreux de ce monde, en revenait à cette exclamation d'un de ses pamphlets : « O homme ! Dieu t'a donné l'entendement « pour te bien conduire et non pour pénétrer l'essence « des choses qu'il a créées... Nous avons un jour à « vivre, passons-le doucement, sans nous quereller « pour des difficultés qui seront éclaircies dans la vie « immortelle qui commencera demain. »

Abandonnant donc et la théologie et la métaphysique, il s'entretenait des choses de ce monde; il se faisait expliquer par Bolingbrocke le mécanisme et le jeu de la constitution anglaise, tâchant d'en bien apprécier les poids, les contre-poids et les balancements. « Dans notre système, lui disait Bolingbroke, tout se

meut suivant le cours naturel de la gravitation, il ne faut que bien équilibrer cette horloge. » Et ce système paraissait à milord devoir servir de modèle à toutes les nations ; mais Voltaire pensait à la France, et il n'admettait qu'avec une demi-confiance qu'on s'y pût jamais régler par ces savantes pondérations. Les pauvres Welches étaient bien légers, bien inconséquents, bien oublieux et bien imprévoyants ; mais ils étaient les fils de la spontanéité, il y avait chez eux des ressources, des inspirations subites, des folies même, qui ne se pouvaient ni peser, ni mesurer, ni calculer d'avance : aussi semblaient-ils se plaire dans un provisoire continuel.

Mais Voltaire (comme Montesquieu, un peu plus tard) fut frappé de voir combien l'Angleterre avait appris à mettre en pratique tout ce qui pouvait l'enrichir. Il comprit que le négoce allait devenir plus que jamais un élément de puissance, et jugea que toutes les nations devaient, à son exemple, développer leurs industries, mais que la condition première d'un tel développement, c'était la liberté.

On ne peut, de nos jours, se figurer combien d'obstacles (et de quelle nature !) rencontrait en France toute transaction, non pas à l'extérieur seulement, mais de village à village : une livre de beurre ne se pouvait porter librement au marché ; vin, cidre, ne se pouvaient remuer sans formalités et sans droits innombrables. Défense d'exporter les grains ! En Angleterre, au contraire, depuis 1689, on donnait des récompenses à l'exportation, et l'Angleterre, par cette

loi, prélevait sur toute l'Europe des sommes considérables, quelquefois par an plus de 34 millions, dont la France, elle seule, payait environ le tiers. L'Angleterre tirait donc de nous jusqu'à 10 millions en une seule année, tandis qu'un demi-siècle avant elle était tributaire de l'industrie française, qui tirait d'elle plus de 8 millions chaque année par la balance du commerce. Les manufactures de soies, de toile, de glaces, de cuivre, d'airain, d'acier, de papier, de chapeaux même, manquaient aux Anglais. La révocation de l'édit de Nantes leur avait donné ces nouvelles industries ; aussi, en 1687, la nation anglaise, sentant de quel avantage lui seraient les ouvriers français réfugiés chez elle, leur donna 1,500,000 francs d'aumônes et nourrit 13,000 de ces nouveaux citoyens dans la ville de Londres, aux dépens du public, pendant une année entière.

L'exportation faisait donc la fortune de l'agriculture anglaise ; mais il en résultait en même temps une plus-value considérable pour la propriété. Observons qu'alors (précisément au contraire de ce qu'on voit aujourd'hui) la propriété était très-divisée en Angleterre, tandis qu'elle appartenait en France presque toute aux seigneurs et aux moines. Aussi, lorsque nos paysans tout nus, tout noirs, mourants de faim, poursuivis jusque dans les bois par les agents du fisc comme bêtes de chasse, n'osant donner l'essor à leur industrie, dans l'appréhension que le fruit de leur travail ne leur fût emporté par un surcroît d'impôt ; lorsque, dans cet état, ils menaçaient de laisser périr

avec eux le sol même de la France, qui, chaque année, perdait de sa fertilité, l'Angleterre, dans ses campagnes, sous les yeux même de Voltaire, était un charmant pays de *cottages*, de métairies, de petites fermes bien cultivées, où l'on retrouvait la vie patriarcale, la liberté, l'abondance, la famille heureuse et active. Aussi avec quel enthousiasme il écrit : « En Angle-« terre, le paysan n'a point les pieds meurtris par des « sabots ; il mange du pain blanc, il est bien vêtu, ne « craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux « ni de couvrir son toit de tuile, de peur que l'on ne « hausse les impôts l'année d'après. On y voit beau-« coup de paysans qui ont environ 5 ou 600 livres ster-« ling de revenu, et qui ne dédaignent pas de conti-« nuer à cultiver la terre qui les a enrichis et dans « laquelle ils vivent libres. »

Il oppose avec joie cet exemple de la prospérité d'un peuple délivré d'entraves aux tyrannies mesquines qui, en France, mettaient obstacle au développement de l'agriculture et de l'industrie.

A Londres, liberté entière d'acheter, de vendre, de transporter, d'exporter ; en France, rien n'effrayait plus que cette liberté. De peur qu'elle ne se fît un peu jour, on voyait s'augmenter une armée de faquins plus nombreuse que celle d'Alexandre, destinée à entraver tous les rapports des citoyens entre eux :

Inspecteurs des boissons, inspecteurs des boucheries, greffiers des inventaires, contrôleurs d'amendes, inspecteurs des cochons, péréquateurs de tailles, mouleurs de bois à brûler, aides à mouleurs, empileurs de

bois, déchargeurs de bois neuf, contrôleurs de bois de charpente, mesureurs de charbon, cribleurs de grains, inspecteurs des veaux, langueyeurs de porcs, contrôleurs de volailles, contrôleurs de beurre salé, jaugeurs de tonneaux, essayeurs d'eau-de-vie, essayeurs de bière, rouleurs de tonneaux, débardeurs de foin, planchéieurs, débardeurs, auneurs de toile, inspecteurs des perruques, etc., etc.

Armée bizarre, dont le dénombrement nous fait rire, mais dont l'existence alors faisait couler les larmes.

On peut ajouter que Voltaire naturellement aimait le commerce ; lui-même, à Londres, fit des spéculations heureuses, plaça des fonds sur la mer du Sud, et commença cette fortune qui, plus tard, devint considérable. Le souvenir du spectacle que lui avait offert Amsterdam, celui qu'il voyait à Londres, lui faisaient désirer, ainsi qu'à Montesquieu et à tous les penseurs de l'époque, que le monde entier s'ouvrît au négoce et à l'industrie : cela, pensait-il, vaut bien la guerre et les moines. Il ne rêvait plus que de navires expédiés sur toutes les mers, que création de manufactures.

Il aimait le commerce, parce qu'il espérait que, par lui, tant de peuples divers, se mêlant ensemble, apprenant à se connaître, perdant leurs préjugés de nation et confondant leurs intérêts dans un intérêt commun, seraient peut-être conduits à la tolérance. « Qu'à la « Bourse d'Amsterdam, de Londres ou de Surate, dit-il, « le guèbre, le banian, le juif, le mahométan, le déi- « cole chinois, le bramin, le chrétien grec, le chrétien

« romain, le chrétien protestant, le chrétien quaker, « trafiquent ensemble ; ils ne lèveront pas le poignard « les uns sur les autres pour gagner des âmes à leur « religion. »

Qu'eût-il donc dit s'il eût pu prévoir l'essor de l'industrie un siècle après lui et les communications féeriques des peuples entre eux, la navigation à vapeur, les chemins de fer, la télégraphie électrique, le téléphone, etc. ?

« *L'esprit du commerce,* écrivait Montesquieu, *est de porter à la paix.* » Voltaire néanmoins vit très-bien qu'en attendant cette paix (tant rêvée de son temps par l'abbé de Saint-Pierre), le commerce allait devenir de nation à nation l'arme de guerre la plus redoutable. « C'est uniquement, dit-il, parce que les Anglais sont « devenus négociants, que Londres l'emporte sur « Paris par l'étendue de la ville et le nombre des « citoyens ; qu'ils peuvent mettre en mer deux cents « vaisseaux de guerre et soudoyer des rois alliés. »

Voilà pourquoi, dans une ville, il préférait toujours un négociant à un prince.

Ce qui lui plaisait encore en Angleterre, et ce qu'il désirait voir s'étendre à d'autres pays, ce fut cette liberté de la presse, ce fut ce parlement, où huit cents personnes avaient le droit de parler en public et de soutenir les intérêts de la nation ; ce fut la loi du jury, le droit accordé à tout citoyen d'avoir un avocat pour le défendre, et celui accordé à tout étranger d'exiger que la moitié du jury fût composé d'hommes de sa nation ; ce fut le respect de la propriété, le respect des

personnes. A Londres, la fantaisie des ministres et même du monarque était impuissante à faire arrêter un citoyen sans l'intervention préalable de la justice et de la loi.

« Cela s'appelle des prérogatives, dit-il, et, en effet, « c'est une très-grande et très-heureuse prérogative, « par-dessus tant de nations, d'être sûr en vous cou- « chant que vous vous réveillerez le lendemain avec « la même fortune que vous possédiez la veille; que « vous ne serez pas enlevé des bras de votre femme, « de vos enfants, au milieu de la nuit, pour être con- « duit dans un donjon ou dans un désert... »

Lorsqu'il écrivait ces lignes, lui-même était exilé de France; il n'y avait conservé de relations qu'avec Thieriot. Il lui écrivait en anglais ses observations, ses réflexions sur le gouvernement, sur les mœurs, sur la littérature et sur la philosophie. Thieriot ne manquait pas de communiquer partout ces détails. Les beaux esprits de France étaient déjà tout émus, en divers sens, d'apprendre qu'il existait à quelques lieues de leurs côtes un royaume sans moines, sans pape, sans prêtres célibataires; un royaume où la nation, représentée par ses membres les plus illustres, élus librement par elle, avait su régler et contenir le pouvoir royal, le despotisme des nobles, l'ambition du clergé, la turbulence des factions.

Que de gens tremblaient déjà, en France, au bruit de ces nouvelles!

Quant à Voltaire, son admiration pour la constitution anglaise ne l'aveugla pas et ne l'empêcha pas de

remarquer les dérangements terribles auxquels pouvait être exposée cette vaste machine. D'ailleurs, malgré sa joie de trouver en Angleterre l'occasion d'opposer à ses compatriotes l'exemple d'un peuple à la fois libre et prospère, il était bien aise aussi de rabaisser quelquefois l'orgueil d'une nation qui, se voyant ainsi flattée, se crut naïvement un objet d'adoration pour tout le monde, et il écrivit ces lignes :

« En Angleterre, plus qu'en aucun autre pays, s'est « signalée la tranquille fureur d'égorger avec le glaive « prétendu de la loi... Il suffit de réfléchir sur le sup- « plice de la reine Anne de Boulen, de la reine Cathe- « rine Howard, de la reine Jeanne Gray, de la reine « Marie Stuart, du roi Charles Ier, pour justifier celui « qui a dit que c'était au bourreau d'écrire l'histoire « d'Angleterre. »

Mais ce qui excita en lui un enthousiasme quasi sans réserve, ce fut Newton, là était, à ses yeux, la gloire de l'Angleterre : il lui était bien permis désormais de faire de la mécanique sur le terre, puisqu'elle avait trouvé la mécanique céleste. Newton avait été son plus grand homme, et la nation, de son vivant même, se reconnaissant en lui, l'avait applaudi, comblé d'honneurs, et lui avait fait à sa mort les mêmes funérailles qu'à ses rois et l'avait déposé dans le même tombeau. Voltaire fut témoin de ce spectacle, et son émotion fut inexprimable en songeant que, partout ailleurs, les grands hommes n'avaient été jusqu'ici que persécutés; que Descartes lui-même avait connu l'exil.

L'Angleterre avait d'autant plus de raison d'être fière

de la révolution accomplie dans les cieux par Newton, que cette découverte (la plus grande qui eût jamais été faite) était une œuvre toute anglaise, où les autres nations semblaient n'avoir nulle part. Toute découverte importante se fait pressentir longtemps d'avance et plusieurs peuples semblent y concourir (nous l'avons vu depuis pour les machines à vapeur); mais ici l'Angleterre jusque dans les précédents avait bien seule la gloire de l'invention. Un seul homme avait pressenti les lois de l'attraction : c'était un Anglais, c'était le chancelier François Bacon, dans son *Novum scientiarum organum*.

Voltaire étudia à Wandsworth les livres de Newton et se proposa de les faire connaître au monde entier. Et nous verrons qu'il tint parole.

Après Newton, ce qu'il aima le plus en Angleterre, ce fut le sage Locke, dont il propagea aussi la philosophie en France, au grand scandale de la Sorbonne, et des académies, et du gouvernement même, et des dévots, devenus cartésiens après avoir persécuté Descartes, lorsqu'il vivait. Locke semblait être un corollaire de Newton : Il introduisait dans la philosophie un élément qui jamais n'en devait être complétement distrait dans la suite. La vraie science dut en effet depuis tenir compte du rôle de la matière dans la psychologie même. Eh! sait-on, disait Locke, où s'arrêtent les propriétés de la matière? La physique faisait donc son entrée dans la philosophie : quoi de plus naturel après les grandes découvertes physiques de Newton, de Kléper, de Galilée !

Ce que Voltaire admira encore, ce fut la Société royale de Londres, composée des savants anglais les plus illustres; au sein de cette assemblée Robert Boyle fit connaître ses découvertes, Harvey démontra la circulation du sang, Wren et Wallis exposèrent leurs savants calculs, Halley ses découvertes astronomiques, Newton, enfin, fit connaître la loi sublime qui règle la marche des mondes. Le roi, le peuple, ne dédaignaient pas de choisir dans cette société leurs plus importants dignitaires; ainsi, lorsque par toute l'Europe les savants, les philosophes, les grands inventeurs, languissaient dans la pauvreté et l'humiliation, et souvent encore étaient persécutés, on voyait à Londres :

Newton, directeur des monnaies et membre du parlement;

Locke, à la tête du bureau du commerce;

Addisson, ministre;

Prior, ambassadeur;

Steele, membre du parlement;

Wanbruck, membre du parlement, etc., etc.

On voit que de choses nouvelles il avait à apprendre à Thieriot dans ses *Lettres anglaises :* c'était, en politique, en philosophie, en littérature, comme la découverte d'une autre Amérique. Les lecteurs français, en lisant ces lettres que Thieriot s'empressait de traduire et de faire circuler manuscrites, en croyaient à peine leurs yeux, c'était pour eux un monde renversé; tout semblait être, en Angleterre, le contraire de ce que l'on voyait en France. « Un Français qui arrive à Lon-« dres, écrivait Voltaire, trouve les choses bien chan-

« gées en philosophie comme dans tout le reste. Il a « laissé le monde plein, il le trouve vide. A Paris, on « voit l'univers composé de tourbillons de matière sub- « tile ; à Londres, on ne voit rien de cela... l'essence « même des choses a totalement changé. »

Thieriot, auquel s'adressaient les *Lettres anglaises*, était malheureusement un esprit frivole ; de là, pour lui plaire, le ton quelquefois léger de ces lettres : aussi, afin de ne pas trop l'effrayer, le sujet sur lequel il insiste le plus, c'est la littérature et surtout la littérature dramatique. Jamais en France, avant lui, on n'avait entendu parler de Shakspeare, il l'y fit connaître ; lui seul était capable d'insinuer qu'avec un nom de prononciation si étrange pour nos petits-maîtres, on pouvait avoir du génie. Il en traduisit quelques scènes : nos Parisiens riaient des hardiesses de cet esprit sauvage ; alors, se sentant le droit de les ramener au sérieux, il ajoutait : — « C'est pourtant dans ce même « homme qu'on trouve des morceaux qui élèvent l'ima- « gination et qui pénètrent le cœur. C'est la vérité, c'est « la nature elle-même qui parle son propre langage « sans aucun mélange d'art. C'est du sublime, et l'au- « teur ne l'a point cherché. » — Il osait donner la traduction littérale du monologue d'Hamlet : *To be...*

Qu'on juge de l'étonnement des lecteurs de Versailles !

Ce n'était pas seulement Shakspeare, Newton, Locke, qu'il faisait connaître à la France, c'étaient Pope, Addisson, Prior, Swift, Congrève, Thomson, Milton, Dryden, Waller. Parmi nos écrivains, le seul La Fon-

taine jusqu'ici avait un peu connu la littérature anglaise. Mais tout ce qui n'était point France aux yeux des Français semblait ne mériter aucune attention. Voltaire nous accoutuma, non pas certes à perdre le sentiment national, mais à l'étendre, à le propager et l'enrichir ; avec lui commença entre toutes les nations un grand commerce littéraire et philosophique ; il prenait de chacune ce qu'elle avait de meilleur, et, en le donnant à la France, il le donnait au monde, car chaque peuple, et surtout l'Angleterre, semble exister pour soi, mais la France existe pour le monde : ce qui est à elle est à tous. Newton lui-même ne fut connu et adopté de l'Europe que lorsqu'il eut passé par la France : la gloire de Shakspeare ne devint européenne que lorsqu'elle eut reçu la sanction de la France. Voltaire voulait donc une littérature qui, en restant la plus haute expression de l'esprit national, devînt en même temps l'expression de la pensée humaine. Cela seul lui paraissait digne de la France ; il voulait que par elle on entendît enfin la voix du monde. Voilà pourquoi il s'applique avec tant d'ardeur à retrouver chez toutes les nations, même les plus sauvages, la manifestation d'une même conscience et d'une raison commune. Il comprit et voulut faire comprendre à tous que, malgré leurs cultes divers, les nations sont sœurs, nées pour l'amour, non pour la haine et la guerre.

Mais sa joie la plus vive, fut Newton : plus il étudiait ce grand homme, plus il lui semblait apercevoir en lui quelque chose de véritablement divin. Sa vie,

ses mœurs, tout était digne d'un respect éternel aussi bien que ses livres sur l'attraction, sur la lumière et sur le calcul de l'infini. Newton n'avait pas été seulement le plus profond génie spéculatif, il avait été un artisan habile (comme on a vu Watt depuis) : de ses propres mains il avait construit le premier télescope de réflexion. Un tel homme honorait toute l'espèce humaine, et montrait jusqu'à quelle puissance et quelle élévation peuvent atteindre son génie et sa sagesse.

Et cependant, dans ce génie même, une chose affligeait Voltaire : Newton s'était mêlé aux disputes théologiques de son temps, il avait en quelque sorte fortifié l'esprit de secte, en se faisant, ou peut s'en faut, de la doctrine d'Arius... il avait (comme chez nous Bossuet, hélas !), commenté l'Apocalypse, et il y avait cru voir que le pape était l'Antechrist. Rien n'affligeait plus Voltaire qu'une telle faiblesse dans un si grand homme. « Ah ! disait-il, quelle pauvre espèce « que le genre humain, si le grand Newton a cru trouver « dans l'Apocalypse l'histoire actuelle de l'Europe ! »

La nouvelle de la mort d'une sœur qu'il aimait beaucoup vint aussi, pendant quelque temps, le replonger dans ses sombres pensées. Sauf les *Lettres anglaises* adressées à Thieriot, il n'est resté de lui, pendant son séjour à Wandsworth, qu'une lettre : elle est adressée à la présidente de Bernières. « Souvenez-vous quel« quefois de moi, lui dit-il, et mettez la constance « dans l'amitié au nombre de vos vertus. Peut-être que « ma destinée me rapprochera un jour de vous. Laissez« moi espérer que l'absence ne m'aura point entière-

« ment effacé de votre idée, et que je pourrai retrou-
« ver dans votre cœur une pitié pour mes malheurs
« qui, du moins, ressemblera à l'amitié...

« ..... Je pourrai bien revenir à Londres incessam-
« ment et m'y fixer. Je ne l'ai encore vu qu'en passant.
« Si à mon arrivée j'y trouve une lettre de vous, je
« m'imagine que j'y passerai l'hiver avec plaisir, si
« pourtant ce mot plaisir est fait pour être prononcé
« par un malheureux tel que moi. C'était à ma sœur à
« vivre et à moi de mourir. C'est une méprise de la
« destinée. Je suis douloureusement affligé de sa
« perte. Vous connaissez mon cœur, vous savez que
« j'avais de l'amitié pour elle, je croyais bien que ce
« serait elle qui porterait le deuil de moi. Hélas! ma-
« dame, je suis plus mort qu'elle pour le monde et
« peut-être pour vous. Oubliez tout de moi... »

Ce chagrin était augmenté par la douleur de se sentir en exil. Il est vrai qu'on lui fit à Londres un accueil capable de le consoler des persécutions qu'il avait essuyées dans sa patrie. La *Henriade*, qu'il ne lui avait pas été permis en France de dédier au roi, la reine d'Angleterre se faisait un honneur aux yeux de l'Europe d'en accepter l'hommage. Dans l'épître dédicatoire, écrite en anglais, mais brève et pleine de noblesse, Voltaire fait très-bien comprendre qu'en composant ce livre, il eut moins pour but le poëme en lui-même que de faire entendre aux rois et aux peuples quelques vérités utiles. — « Votre Majesté, lui
« dit-il, trouvera dans ce livre des vérités bien grandes :
« la morale à l'abri de la superstition, l'esprit de li-

« berté également éloigné de la révolte et de l'oppres-
« sion, les droits des rois toujours assurés et ceux du
« peuples toujours défendus. Le même esprit dans
« lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir
« à la vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de
« têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur
« sans prix de gouverner une nation libre. »

Telle fut la manière dont il acquitta envers l'Angleterre la dette de l'hospitalité.

Après deux ans de séjour à Wandsworth, il vint s'installer à Londres, ainsi qu'il l'avait écrit à madame de Bernières, et il y resta un an, continuant ses recherches et ses conversations. Il les continua si bien, qu'il finit (on est honteux de le dire) par devenir suspect au gouvernement britannique : on prit l'auteur de la *Henriade*, le propagateur futur des doctrines de Newton, pour un espion du roi de France.

Eh! milords, Voltaire est plus que cela : au milieu de l'Europe féodale, entre les rois et les peuples, il est l'espion des temps à venir; son œil est celui de la vraie justice, son oreille est celle où seront entendus les cris des victimes du fanatisme et de la tyrannie. Le rapport que cet espion prépare ne sera pas seulement déposé aux mains d'un roi impuissant, quel qu'il soit, à remédier seul à tant de désordres et à tant de misères, il sera dans des centaines d'écrits, de discours, de pamplets, de poëmes, proclamé à grand bruit par d'infatigables hérauts en présence des nations assemblées, et les principaux Pères réunis en ce libre concile, sous la présidence de Voltaire, s'appel-

leront Montesquieu, Buffon, J.-J. Rousseau, d'Alembert, Diderot, Newton, Locke, Beccaria, Algarotti, Franklin, (Franklin dont Voltaire bénira l'entreprise lorsqu'il s'agira d'affranchir l'Amérique). Ah! milords, en sage politique, prenez garde!

Heureusement, dans l'intervalle de trois ans que Voltaire passa en Angleterre, des changements eurent lieu en France dans le ministère et il lui fut permis de revoir sa patrie. Il en profita vite, car les choses pouvaient changer de nouveau. Il dit adieu en grande hâte à milord Bolingbroke, à Pope, à Shaftesbury, à tous les *free thinkers*, et le voici de retour au milieu des chers Welches.

XII

Les Welches sont grands questionneurs. Pour éviter leurs importunités, Voltaire n'avertit de son retour que quelques amis, et alla se loger incognito dans une petite maison du faubourg Saint-Marceau. Au milieu du désordre où il trouvait la France, agitée par une bulle du pape et par les horribles miracles des convulsionnaires jansénistes sur la tombe du diacre Paris, ne pouvant retenir sa pensée et s'attendant à toute heure à quelque nouveau coup de foudre (la Bastille ou l'exil), il se disposait à mettre en ordre et en petits paquets pour la circulation l'étonnante cargaison

scientifique qu'il avait apportée d'Angleterre. Les Welches étaient fous de théâtre, il termine vite deux tragédies commencées à Wandsworth, dont l'une, *la Mort de César*, était (autant que les règles le permettaient) imitée de Shakspeare ; mais, pour préparer le public à cette innovation, il jugea à propos de donner d'abord *Brutus*. La dernière scène de cette tragédie était certainement une des plus belles qu'il y eût au théâtre : jamais, depuis Corneille, d'aussi nobles accents n'avaient retenti sur la scène française. Mais Voltaire aurait dû prévoir que ce joli monde des petits soupers ne comprendrait plus ce langage : la pièce n'eut que peu de succès ; il reconnut son erreur. « Sur « les théâtres de Londres, dit-il, on bat des mains au « mot de *Patrie*, et sur ceux de Paris à celui d'*amour*. » Aussi avant de hasarder *la Mort de César* devant nos petits messieurs de Versailles, se promit-il bien, pour les satisfaire, pour les forcer à l'applaudir, de leur donner une pièce où tout serait amour. Avant de prendre la parole sur les choses plus sérieuses qu'il voulait enseigner à la France, Voltaire tenait à donner à son nom l'autorité d'un grand succès.

Brutus cependant fut traduit dans toutes les langues. L'auteur ne l'imprima en France qu'avec les plus grandes précautions et en l'accompagnant d'une longue préface sur les différences entre la tragédie française et la tragédie anglaise, et il dédia sa pièce à milord Bolingbroke.

« Si je dédie à un Anglais, lui dit-il, un ouvrage « représenté à Paris, ce n'est pas, milord, qu'il n'y ait

« aussi dans ma patrie des juges très-éclairés et d'ex-
« cellents esprits auxquels j'eusse pu rendre cet hom-
« mage. Mais vous savez que la tragédie de *Brutus* est
« née en Angleterre ; vous vous souvenez que lorsque
« j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. Fal-
« kener, ce digne et vertueux citoyen, je m'occupai
« chez lui à écrire en prose anglaise le premier acte
« de cette pièce à peu près tel qu'il est aujourd'hui en
« vers français... »

Cette tragédie imprimée, répandue déjà dans toute l'Europe, le voici qui songe à s'essayer dans une autre genre, à se faire applaudir par un livre d'histoire. Il quitte pour un instant Sophocle, Eschyle, Shakspeare ; il lit et relit Quinte-Curce, étudie cet admirable récit de la vie d'Alexandre de Macédoine. Le héros de son premier livre d'histoire sera presque un héros de roman. Les femmes, les enfants, prendront plaisir à le lire, et, sans sortir un instant de la réalité, pouvant alléguer des preuves irrécusables de tous les faits qu'il avance, il se prépare à raconter une série d'aventures inouïes dignes des temps fabuleux. Ce livre sera l'admiration des sages et le charme de tous.

Quelques relations avec des Suédois illustres lui avaient permis de recueillir les circonstances les plus importantes de la vie de Charles XII, il s'entoura de nouveaux renseignements et se mit à l'œuvre. Peu à peu cependant le bruit se répand de sa présence à Paris: quelques curieux découvrent sa retraite; il comprend que, pour conduire à fin tranquillement l'œuvre commencée, il faut se dérober aux oisifs. Il

écrit à un de ses amis, M. de Formont: « Le séjour de « Paris commence à m'épouvanter ; on ne pense point « au milieu du tintamarre de cette maudite ville. » Il se décide à se retirer en province. Attiré par Cideville un ancien ami de collége avec qui il n'avait point cessé d'être en relations et qu'il désirait revoir, curieux d'ailleurs d'étudier la véritable situation de l'esprit public en province, il choisit, pour lieu de sa retraite, Rouen, patrie des deux amis Cideville et Formont, et la grande ville la plus rapprochée de Paris, celle aussi d'où il lui était le plus facile, en cas d'alerte, de regagner Londres ou Amsterdam.

Il venait, en effet, à Paris, de soulever contre lui un nouvel orage par une pièce de vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, célèbre actrice empoisonnée par une princesse et à qui l'on refusait la sépulture. Voltaire avait vu les Anglais ensevelir une de leurs actrices avec pompe dans une église de Londres : qu'on se figure son indignation contre les Welches ! Chose étrange ! tout le monde, ses ennemis mêmes, malgré eux, retenaient par cœur cette poésie sur mademoiselle Lecouvreur, surtout ce vers :

Elle a charmé le monde et vous l'en punissez !

De nouveau on parla d'exil et de Bastille. Voltaire disparut, fit croire qu'il était retourné en Angleterre, et alla se réfugier, en grand silence, dans une petite chambre chez un libraire de Rouen, le libraire Jore, auquel il vendit les *Lettres anglaises*. Hélas ! le pauvre Jore ne prévoyait pas que ces Lettres, qu'il se hâta

trop d'imprimer, seraient confisquées, qu'elles seraient ainsi la cause de sa ruine et qu'elles le feraient mettre à la Bastille.

Malgré *Charles XII*, il n'abandonnait pas son projet d'une tragédie toute d'amour. Le voici, à Rouen, qui entreprend la tragédie d'*Eryphile*. Il se remet dans les impossibilités d'une imitation shakspearienne ; il veut, sur notre théâtre, reproduire quelques scènes d'Hamlet. Jamais pièce ne lui coûta plus de travail, il la déchire, la refait à plusieurs reprises. Il tient à faire paraître et parler l'ombre d'Amphiaraüs ; mais comment accommoder cette ombre avec les idées philosophiques ? Le moyen de faire accepter une telle scène au milieu des lecteurs du *Dictionnaire de Bayle* et de l'*Histoire des Oracles?* Aussi cette ombre d'Amphiaraüs laisse-t-elle philosophiquement entrevoir qu'elle pourrait bien être une machine mise en jeu par le grand prêtre... Ah ! nous voilà bien loin des terreurs de Shakspeare ! Tout cela devient presque grotesque ; aussi lorsqu'il fit représenter sa pièce deux ans plus tard, en 1732, n'eut-elle point de succès. Lui-même il la retira du théâtre et il ne l'imprima jamais dans ses œuvres ; il en conserva seulement quelques vers qu'il trouva moyen de placer çà et là dans d'autres pièces.

Mais entre *Brutus* et ce nouvel échec dramatique, n'oublions pas qu'il y est le succès immense de *Charles XII*, succès qu'aucun livre d'histoire n'avait obtenu jusque là. Vingt éditions en un an !

Après cinq mois de séjour à Rouen, séjour entre-

coupé deux ou trois fois de promenades chez des amis, à la Rivière-Bourdet, à Déville, à Canteleu, un des plus beaux lieux de la terre, il alla passer un mois dans cette inaccessible thébaïde normande de l'ami Cideville, à Cideville, où il dessina, dit-on, de sa propre main, les lambris de l'église, qui, depuis ce temps-là, est restée, assure-t-on, ensorcelée, hantée par le diable dans la personne de ses curés. Cideville était marguillier de sa paroisse; mais Voltaire l'enlevait à ces honorables fonctions pour le consulter sur *Eryphile* et *Charles XII,* toujours à l'œuvre, corrigeant sans cesse les anciens ouvrages et en préparant de nouveaux, et sur le point, par la publication des *Lettres anglaises*, d'allumer l'incendie philosophique qui devait consumer le vieux monde; n'ayant qu'une crainte, celle de mourir bientôt, car le voici qui a trente-sept ans, et sa santé est toujours restée faible. A Rouen, tout en composant *Eryphile* et *Charles XII*, il avait été forcé de garder souvent le lit, malgré cela, réservant sa mélancolie pour lui seul, il est aimable, il est gai avec le cher Cideville. Au sortir de chez lui, avant de quitter cette belle et riche Normandie, qu'il se promettait bien de revoir, il alla visiter au village de Déville, près Rouen, un autre de ses amis.

Voltaire fit un miracle à Déville, il y guérit un paysan de la fièvre tierce, et les gens du pays le prirent pour un sorcier.

XIII

Encouragé par le succès sans scandale de *Charles XII,* il revint à Paris; mais un nouveau malheur lui arrive; il perd son ami M. de Maisons.

Hélas! depuis le jour où j'ouvris la paupière,
Le ciel pour mon partage a choisi les douleurs;
. . . .

Rentré à Paris, il donne *Eryphile;* mais *Eryphile* est sifflée. Il ne se décourage pas. Pour plaire à ses compatriotes, il fallait une pièce d'amour. Il cherche dans l'histoire, mais aucun sujet ne s'offre à lui assez dramatique pour exprimer les sentiments qui s'agitent au fond de son cœur. Abandonnant donc et l'histoire et toutes les voies connues, renonçant même à imiter pour le faire connaître à la France, ce vilain Shakspeare (auquel il attribuait de n'avoir pas réussi dans sa pièce, et contre qui, à partir de cette époque, il conserva toujours quelque humeur), il imagine un roman, il trouve *Zaïre!* Sa joie, son enthousiasme, le débordement de son cœur sont tels, qu'en dix-sept jours la pièce est terminée. Son âme s'est coulée d'un seul jet dans ce moule.

On joue la pièce, tout est en pleurs, tout frémit aux fureurs d'Orosmane; les accents sacrés de Polyeucte, les voici retrouvés par le vieux Lusignan; la philoso-

phie, la religion, font entendre leurs voix et semblent se confondre. Ni Racine, ni Corneille, n'ont mieux exprimé les emportements de l'amour ; les spectateurs oublient le théâtre, les acteurs : c'est la réalité même. Et puis, quoique transportés dans ce lointain Orient, c'était la patrie, c'étaient des Français qu'ils retrouvaient au théâtre ; on y parle de Paris, des bords de la Seine... Le siècle renaît aux émotions vraies, rentre dans la nature. Les roués de la Régence se retrouvent hommes. Quelques familles y voyaient ressusciter leurs illustres ancêtres, le public n'y applaudissait plus Agamemnon ou Oreste, mais des héros français. Le Dieu des chrétiens, Jésus-Christ (chose hardie) y est désigné comme jamais il ne l'avait été sur la scène :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes.
. . . .

Voilà pour la religion. Des modèles de vertu sont présentés dans les deux religions musulmane et chrétienne, voilà pour la philosophie !

Zaïre fut la joie de ce temps. A sa voix, l'amour dans bien des cœurs remplaça la débauche. Les femmes applaudissaient Voltaire ; on le recherchait, on voulait lire son *Charles XII*, sa *Henriade*, on en lisait jusqu'aux notes ; on lisait l'*Essai sur les guerres civiles* qui accompagnait les dernières éditions. Tous demandaient ses livres, tous en avaient soif, toute âme s'y voulait rajeunir. Et *Zaïre*, chaque soir, reparaissait sur tous les théâtres de France, au milieu des applaudissements, des transports et des larmes...

Deux ou trois gazetiers firent de la critique et se firent huer? Pour ne pas sentir une telle œuvre, de tels vers, il fallait être la plus abandonnée créature, un abbé Desfontaines, un Fréron. *Zaïre* fut l'étincelle du siècle. Tout ce qui était jeune y puisa son élan et sa flamme. Les J.-J. Rousseau, les Buffon, les d'Alembert, les Diderot, furent comme évoqués par cette œuvre. On vit que tout n'était pas dit; que tout, au contraire, était encore à dire et à faire, et qu'il s'agissait, en littérature, en philosophie, en politique, de la création d'un nouvel ordre de choses. Trente ans plus tard, si l'on eût interrogé les grands hommes du siècle, tous auraient retrouvé dans leurs souvenirs ce moment de *Zaïre*.

Celui qu'excita le plus ce succès fut Voltaire lui-même : plus de repos, chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre ! En ce moment, il chante, il fait un opéra; Rameau en fait la musique, et toutes les voix avec lui répètent :

> Peuple, éveille-toi, romps tes fers
> Remonte à ta grandeur première !
> . . . .
> Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
> La liberté t'appelle !

Ce mot liberté résonnait tant de fois dans cet opéra de *Samson*, que l'on n'en permit pas la représentation : « On était bien aise, » dit Voltaire, « de mortifier Rameau, » à qui les conservateurs de la vieille musique avaient déclaré une guerre terrible. On disait aux admirateurs de Voltaire que cette interdiction frappait

sur Rameau et aux admirateurs de Rameau qu'elle frappait sur Voltaire. En voulant ne blesser personne, on mécontentait tout le monde.

Le libraire Jore, cependant, voyant le moment favorable, se hâtait d'imprimer les *Lettres anglaises*. Il crut, comme Voltaire, qu'à la suite du succès de *Zaïre* elles pourraient passer. L'autorité, en effet, respecta ou sembla respecter celui que l'Europe entière couvrait de ses applaudissements, mais elle frappa sur le libraire : l'édition est saisie ; Voltaire prend la parole en faveur de Jore, on met Jore à la Bastille. Voltaire, malgré tout, remue auprès de quelques amis et délivre Jore. Il affirme, du reste, que les *Lettres anglaises* n'ont point été écrites en vue d'être publiées ; qu'adressées d'Angleterre à un ami, elles se trouvent imprimées et répandues sans sa participation. Pendant que l'on confisque l'édition de Jore, des libraires de Londres impriment à milliers d'exemplaires les *Lettres anglaises*, les font entrer en fraude, et la France, en quelques jours, s'en trouve inondée. Tout les lit, tout les dévore, tout apprend à connaître une nation libre ; une philosophie nouvelle, celle de Newton, est révélée au monde, qui doit, fondée sur l'expérience, réduire en poudre tous les autres systèmes. Descartes lui-même y doit passer. Voltaire proteste de nouveau qu'il n'est pour rien dans cette propagande ; mais en vain : « Cartésiens, malebranchistes, jansénistes, tout se déchaîne. » Et nonobstant ces protestations on le menace de la Bastille. L'édition de Londres ne pouvant suffire, il s'en imprime une autre à Paris, clandesti-

nement et à l'insu de Voltaire. Le péril augmente pour lui : visites domiciliaires, saisie de ses papiers, pillage de son argent emporté dans une armoire mal fermée, répandu en route et ramassé par les agents du commissaire de police : « Tout a été au pillage. » écrit-il à un de ses amis.

Ah ! les Welches ! les Welches !... Il dédie *Zaïre* à un Anglais, simple citoyen, négociant, son ancien hôte, M. Falkener.

« Tout semble, lui dit-il dans cette dédicace im-« primée en tête de sa pièce, tout semble ramener les « Français à la barbarie dont Louis XIV et le cardinal « de Richelieu les ont tirés. »

Il voyait la royauté, la noblesse, la nation entière marcher à sa décadence ; il voulut montrer à ses compatriotes que leurs pères avaient été grands, il se mit à écrire le *Siècle de Louis XIV*.

Que dit-il dès le premier chapitre ? « A commencer « depuis les dernières années du cardinal de Richelieu « jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV, il « s'est fait dans nos arts, dans nos mœurs, comme « dans notre gouvernement, une révolution générale « qui doit servir de marque éternelle à la véritable « gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne « s'est pas même arrêtée en France, elle s'est étendue « en Angleterre, elle a excité l'émulation dont avait « alors besoin cette nation spirituelle et hardie ; elle « a porté le goût en Allemagne, les sciences en Russie ; « elle a même ranimé l'Italie qui languissait... »

C'était donc une *révolution* qu'il s'agissait de conti-

nuer et d'étendre : là était *la véritable gloire de notre patrie*..

Voilà ce qu'au nom de l'histoire il allait enseigner aux hommes d'État présents et futurs.

Ces travaux sérieux étaient entremêlés par Voltaire, pour son propre délassement et pour égayer ses amis de mille bagatelles en prose et en vers, imprimées souvent à son insu et que se disputaient les lecteurs. Il avait dédié à Cideville le *Temple du Goût;* il y ajoute le *Temple de l'Amitié*, et voici ces deux petits poëmes dans les mains du public. Le croira-t-on? Le *Temple du Goût* souleva des orages. Il avait eu le malheur d'y nommer tous les écrivains, tous les artistes dignes, selon lui, d'être admis dans le temple du goût. Messieurs tels et tels qui ne s'y trouvaient pas, se fâchèrent, accusèrent l'auteur de jalousie... A la bonne heure ! Mais il n'y avait pas là de quoi l'inquiéter dans sa personne. Un coquin, traducteur de Virgile, plus dépité que les autres, le désigne aux fureurs bigotes, pour la pièce de vers sur la mort de mademoiselle Lecouvreur. Et de nouveau voici Voltaire menacé de l'exil. Faut-il rappeler que monsieur le traducteur de Virgile, *Formosum pastor...*, avait été, par Voltaire lui-même, retiré de Bicêtre, où il avait été mis pour ses mœurs ?

XIV

Au milieu des cabales suscitées par les *Lettres anglaises*, Voltaire continuait, au théâtre, d'emporter tous les cœurs ; pas un Français jeune qui ne rêvât de trouver sa *Zaïre*, point de femmes qui ne rêvât d'Orosmane ! le plus ému était Voltaire ; c'était en lui que s'était allumée la plus forte passion, quoique cette passion, chez lui, fût encore dans le vague.

Parmi les admiratrices dont il reçut les félicitations, il rencontra une dame jeune encore, qu'il avait connue autrefois toute petite fille chez le baron de Breteuil, son père, maintenant épouse d'un officier des armées du roi. A la fois enjouée et sérieuse, pleine d'esprit, d'érudition et d'amour de l'étude, tout en elle enchanta Voltaire. Il fut ravi de trouver dans une jeune femme, outre les charmes de son sexe, toutes les qualités de raison et de caractère qu'il eût pu demander à un honnête homme. Chaque jour il venait causer, s'épancher auprès d'elle. Il ne la pouvait voir assez. Qu'on juge, de son côté, si, au milieu de toutes les femmes qui, de loin, adoraient l'auteur de *Zaïre*, elle fut fière de recevoir tous les jours ses hommages ! Il s'établit entre eux une liaison qui ne devait finir qu'à la mort. Voltaire lui proposa de se retirer ensemble à la campagne, de fuir Paris. Elle

était jeune, belle, fêtée, recherchée, déjà célèbre par son esprit et sa science : elle consentit à cette retraite. Retraite ? Non : elle sentit bien que là où serait Voltaire, là serait toujours le point vraiment le plus peuplé de la terre, le centre du monde, la cité de l'esprit. Cette dame était la marquise du Chatelet. Accoutumée depuis quelques années à vivre éloignée de son mari, elle accepta la proposition de Voltaire, emmena avec elle son fils, dont elle voulait faire l'éducation elle-même, et ils allèrent s'établir à Cirey, ancienne maison située dans l'étroite et charmante vallée de la Blaire, entre Lorraine et Champagne. Elle appartenait à madame du Chatelet ; mais, abandonnée depuis nombre d'années, des réparations, des agrandissements même étaient indispensables pour la mettre en état d'être la résidence d'une dame élevée dans l'élégance de Versailles et qui avait tabouret chez la reine. Ces embellissements eurent lieu ; Voltaire dessina lui-même les jardins, et fit, à ses propres frais, bâtir une galerie pour sa bibliothèque, ses instruments de physique, de chimie, d'astronomie, pour ses collections de toutes sortes, qu'il se proposait d'augmenter encore, et pour y faire ses expériences scientifiques.

Les esprits d'élite, à cette époque, se tournaient vers les sciences, et il semblait que les lettres ne dussent plus exister que pour leur servir d'instrument de propagation. « Malheur, disait Voltaire, malheur surtout « dans ce siècle, à un versificateur qui n'est que versi« ficateur ! » Buffon venait de publier les premiers livres de son histoire naturelle ; mais ce qui frappait

encore plus les imaginations, c'était de voir une compagnie de savants intrépides, ayant à leur tête la Condamine, Clairault, Maupertuis, mettre à la voile vers les régions polaires pour une entreprise qui, si elle réussissait, devait être la gloire de l'esprit humain. Le *grand Newton* avait enseigné, *à priori*, que la terre est aplatie aux pôles : il s'agissait, pour vérifier cette assertion de la science, de déterminer exactement la figure de la terre et de constater si les oscillations du pendule s'accéléraient vers les pôles, ainsi que l'avait annoncé Newton. Tous les penseurs en Europe attendaient avec impatience le retour des philosophes argonautes. Les hommes de quelque mérite étaient tous occupés d'études sérieuses : le jeune d'Alembert, sur les pas des Clairault, des S'Gravesende, des Bernouilli, allait perfectionner les mathématiques et la géométrie, base commune de toutes les sciences. L'abbé Nollet, célèbre alors, le marquis de Romas, d'autres encore tiraient la physique du chaos et faisaient les premières expériences sur l'électricité. M. de Réaumur, l'année même où Voltaire se retirait à Cirey, commençait la publication de ses admirables mémoires sur les insectes. De grands philosophes surgissent partout : en Angleterre, les travaux de Newton ; en Allemagne, les doctrines de Leibnitz, mort seulement depuis quelques années, étaient dans toute leur vigueur. Chez nous, on savait que le président de Montesquieu s'occupait d'une histoire de la législation chez tous les peuples. On comptait sur ce grand ouvrage pour y puiser les éléments d'une réforme uni-

verselle des lois et des constitutions de l'Europe. En attendant ce livre, auquel l'auteur, enfermé dans son château de la Brède, travaillait avec une infatigable patience, on applaudissait les dix-huit gros volumes de Rollin sur l'histoire ancienne. Cette histoire, le célèbre défenseur de l'université ne l'apprenait pas au monde, il la tirait des auteurs grecs et latins, pour la rendre accessible à tous dans un langage simple. Mais c'était un triomphe pour la philosophie qu'une publication où tous pouvaient voir qu'il y avait de la grandeur et de la morale possibles pour les nations en dehors du christianisme ; aussi, tout le dix-huitième siècle reçut-il avec acclamation l'œuvre du bonhomme Rollin, qui ne savait lui-même comment s'expliquer un tel succès.

Voltaire, appelé à présider aux destinées de son siècle, ne pouvait rester étranger à ces travaux. Aussi au milieu même des maçons et des architectes qui réparaient la maison de Cirey, le voyons-nous occupé du *Newtonianisme* et d'expériences sur le feu, ou bien absorbé dans le calcul des forces motrices. Préalablement il se dispose à publier les *Éléments de philosophie de Newton*. Ce n'était plus une philosophie d'hypothèses (*hypotheses non fingo*) ; c'était une constatation des lois même de l'univers, constatation, devant laquelle l'incrédulité ne lui semblait plus possible. Les critiques du temps ne manquèrent pas, bien entendu, de lui reprocher cet abandon des lettres pour les sciences : Desfontaines écrivait ces lignes imbéciles : « C'est dommage qu'il ait donné dans le newtonia-

nisme qui est une mauvaise physique réprouvée de tous les bons philosophes de l'Europe.»

Pendant qu'il travaille à propager les découvertes newtoniennes, *Emilie* (c'était le nom de madame du Chatelet) traduit et commente les œuvres de Leibnitz. Voltaire rêvait quelquefois de fonder une colonie de philosophes, d'organiser une sorte d'armée destinée à répandre en tous lieux les doctrines nouvelles. Emilie voulait au moins lui servir de second. Il était enchanté de voir une jeune femme qui aimait les plaisirs se faire avec lui philosophe et géomètre; il est vrai qu'elle avait, pour la géométrie surtout, des dispositions qui se sont rencontrées rarement, même chez les hommes : ainsi, au jeu, où madame du Chatelet était très-ardente, on la vit souvent faire des multiplications de neuf chiffres.

Peu de temps après leur installation à Cirey, l'Académie des sciences ayant proposé pour sujet de prix une dissertation sur la nature du feu (dont les savants étaient alors fort occupés), Voltaire et madame du Chatelet concoururent tous les deux séparément et traitèrent la question à des points de vue différents.

Ces travaux ne les empêchaient point de songer l'un et l'autre aux embellissements de Cirey. Ils espéraient, à moins que l'exil encore ne vînt frapper Voltaire, y passer une partie de leur vie ou au moins faire de cette retraite un repaire habituel, un asile pour la philosophie. Voltaire eût voulu s'y bâtir contre les préjugés de son temps une citadelle d'où il pût faire entendre la vérité, d'où il pût attaquer toute hypocrisie, toute

injustice; d'où il pût vaincre tous les ennemis de la raison et de l'humanité (*Ecr. l'inf. : écraser l'infâme*, c'était son mot d'ordre). De là son ardeur à se ménager des alliés puissants. Son ambition était de faire entrer dans son plan quelques têtes couronnées. Il se souvenait aussi d'avoir vu des citoyens libres en Angleterre, et il eût été fier de fonder chez ses compatriotes cet *ordre* nouveau que malheureusement ils ne connaissaient pas.

Mais ce qu'il voulait fuir surtout, c'était la misérable profession d'homme de lettres : et ceci pour donner plus d'autorité à ses livres et pour augmenter leur action immédiate. Il sentait que l'homme de lettres, pour être pris au sérieux, doit avoir une base, doit être engagé dans les mêmes intérêts que la partie du public à laquelle il s'adresse. Les écrivains, suivant lui, pour avoir une influence profonde sur les peuples, devaient cesser de former une caste à part. Sans doute, pensait-il, un philosophe peut, sans sortir de sa chambre, se livrer, comme Malebranche ou Leibnitz, aux spéculations les plus hautes, mais le réformateur et le publiciste doivent être mêlés à tous les intérêts de la république.

Aussi raillait-il les politiques de cabinet. Il voulut donc que sa voix fût celle d'un citoyen et d'un riche négociant. Il recherche tout ce qui peut donner quelque importance à sa personne ; les titres et la fortune à cause de cela lui plaisent.

En partant pour s'établir à Cirey, il chargea M. l'abbé Moussinot, trésorier du chapitre de Saint-Méry, de

diriger ses affaires à Paris : remboursements de créances, prêts sur hypothèques, rente sur l'hôtel de ville, placements divers, ventes, acquisitions, etc., etc.

Lui-même, devenu commerçant, ayant pris des actions nombreuses dans les fournitures de l'armée d'Italie, il vit sa part de bénéfices s'élever au delà de 600,000 livres (ce qui équivaut à plus d'un million de nos jours). Dans le commerce de Cadix, il a soin de n'aventurer ses fonds que par portions et sur plusieurs navires. Un seul fut pris, et les autres lui apportèrent des gains énormes.

Les hommes de lettres et messieurs de la noblesse étaient bien étonnés de voir l'auteur de *Zaïre* et de la *Henriade* devenu négociant. Ils furent assez sots pour n'apercevoir point d'autre cause à cela que l'avarice. L'*avarice* de M. de Voltaire devint le texte de cent libelles. Il répondit par des générosités, par des encouragements, aux jeunes poëtes, aux jeunes artistes ; il les enrôlait dans sa petite armée philosophique.

Pour mieux connaître tout, il voulut avoir un intérêt dans tout. Presque point d'entreprise financière et commerciale où l'on ne le voie engagé : ubiquité d'intérêts, d'études, de relations, qu'il le voulût ou non, cela était indispensable à son rôle, et il y était emporté.

On comprend que la solitude de Cirey, animée tout à coup par une activité semblable, ne tarda pas à devenir une sorte de caravansérail de la philosophie où se rendaient chaque jour des voyageurs de toutes sortes. On voulait voir auprès d'Emilie, cet homme

étrange à la fois poëte, philosophe, négociant, armateur. Madame du Chatelet donnait des fêtes : on organisa un théâtre, et bientôt tout le monde sut que Voltaire y jouait dans ses propres ouvrages ; qu'il faisait Orosmane, qu'Émilie remplissait le rôle de Zaïre. On parlait aussi de la jolie habitation qu'ils s'étaient bâtie ; les grands princes, disait-on, avaient plus de luxe, mais le château de Cirey était un temple érigé au goût, aux beaux-arts, à l'amitié. L'imagination aidant, on se croyait dans un palais enchanté. L'architecture était romanesque et pleine de magnificence. Çà et là des inscriptions en vers.

Aux pieds d'une statue de l'Amour on lisait le célèbre distique :

> Qui que tu sois, voici ton maître ;
> Il l'est, le fut, où le doit être.

C'est au milieu de cette vie d'études, de fêtes, d'entreprises commerciales, de procès, de maladies fréquentes, de persécutions et de fuites précipitées, qu'il trouva moyen, dans ses quinze ans de séjour à Cirey, de composer plus de cinquante ouvrages, parmi lesquels il faut compter, je ne dis pas des chefs-d'œuvre tels que *Mahomet* et *Mérope*, il les improvisait, mais des livres d'une érudition immense, l'*Essai sur les mœurs*, le *Siècle de Louis XIV*.

C'est là aussi qu'il commença d'étendre à toute la terre cette correspondance inouïe qui forme aujourd'hui la partie la plus volumineuse, la plus importante, la plus charmante de ses œuvres, la seule qui

n'ait pas vieilli. Ses œuvres littéraires, pour la plupart inspirées par le besoin du moment, empruntent à l'actualité même qu'il leur donnait à dessein, quelque chose d'éphémère ; mais dans sa correspondance, dans cette incomparable causerie de soixante années, ce n'est plus œuvre de poëte, œuvre de philosophe ou d'artiste, c'est l'âme aimante, émue, passionnée, qui a fait de l'homme un philosophe, un poëte et un artiste. Qu'il me soit permis de citer une seule de ses lettres ; elle est toute simple, elle est adressée à Thieriot, mais elle nous montre comment Voltaire aimait ses amis.

Thieriot, devenu célèbre par ses relations avec l'auteur de *Zaïre* et des *Lettres philosophiques*, se voyait partout accueilli, fêté ; il s'était donc, quoique sans fortune, accoutumé à mener une vie oisive de soupers en soupers chez ses amis. Voltaire, rougissant pour lui et craignant l'avenir, plusieurs fois lui avait trouvé des emplois honorables, mais il en ajournait sans cesse l'acceptation. Ce n'était plus le charmant Thieriot d'autrefois, si noble, si délicat. Trop de folies avaient flétri son âme ! Il avait dissipé quatre-vingts souscriptions de la *Henriade*, dont il avait été dépositaire ; cependant Voltaire lui laissait encore le profit de plusieurs de ses ouvrages (profit considérable) : il eût ainsi celui des *Lettres philosophiques*. Mais l'auteur de ces lettres y mit pour condition, afin de n'avoir pas l'air de lui faire une aumône, qu'il serait son correspondant à Paris, qu'il le tiendrait au courant des plus importantes nouvelles... Malgré cela, Thieriot n'écrivait même pas à Voltaire, il laissait paraître contre lui

d'odieuses calomnies sans même l'en prévenir. Voltaire lui écrivit donc :

« .... Je ne vous reproche point de souper tous les
« soirs avec M. de la Poplinière, je vous reproche de
« borner là toutes vos pensées et toutes vos espé-
« rances. Vous vivez comme si l'homme avait été créé
« uniquement pour souper, et vous n'avez d'existence
« que depuis dix heures du soir jusqu'à deux heures
« après minuit. Il n'y a soupeur qui se couche ni
« bégueule qui se lève plus tard que vous. Vous restez
« dans votre trou jusqu'à l'heure des spectacles à
« dissiper les fumées du souper de la veille ; ainsi vous
« n'avez pas un moment à penser à vous et à vos amis.
« Cela fait qu'une lettre à écrire devient un fardeau
« pour vous. Vous êtes un mois entier à répondre. Et
« vous avez encore la bonté de vous faire illusion au
« point d'imaginer que vous serez capable d'un emploi
« et de faire quelque fortune, vous qui n'êtes pas
« capable seulement de vous faire dans votre cabinet
« une occupation suivie, et qui n'avez jamais pu
« prendre sur vous d'écrire à vos amis, même dans les
« affaires intéressantes pour vous et pour eux. Vous
« me rabâchez *de seigneurs et de dames les plus titrés* ;
« qu'est-ce que cela veut dire ? Vous avez passé votre
« jeunesse, vous deviendrez bientôt vieux et infirme ;
« voilà à quoi il faut que vous songiez. Il faut vous
« préparer une arrière-saison tranquille, heureuse,
« indépendante. Que deviendrez-vous quand vous
« serez malade et abandonné ? Sera-ce une consolation
« pour vous de dire : J'ai bu du bon vin de Champagne

« autrefois, en bonne compagnie ! Songez qu'une bou-
« teille qui a été fêtée, quand elle était pleine d'eau
« des Barbades, est jetée dans un coin dès qu'elle est
« cassée, et qu'elle reste en morceaux dans la pous-
« sière ; que voilà ce qui arrive à tous ceux qui n'ont
« songé qu'à être admis à quelques soupers ; et que la
« fin d'un vieil inutile infirme est une chose bien
« pitoyable. Si cela ne vous excite pas à secouer l'en-
« gourdissement dans lequel vous laissez tomber votre
« âme, rien ne vous guérira. Si je vous aimais moins,
« je vous plaisanterais sur votre paresse ; mais je vous
« aime et je vous gronde beaucoup.

« Cela posé, songez donc à vous, et puis songez à
« vos amis ; buvez du vin de Champagne avec des gens
« aimables, mais faites quelque chose qui vous mette
« en état de boire un jour du vin qui soit à vous.
« N'oubliez point vos amis, et ne passez pas des mois
« entiers sans leur écrire un mot. Il n'est point ques-
« tion d'écrire de longues lettres pensées et réfléchies
« avec soin, qui peuvent un peu coûter à la paresse ;
« il n'est question que de deux ou trois mots d'amitié
« et quelques nouvelles, soit de littérature, soit des
« sottises humaines, le tout courant sur le papier sans
« peine et sans attention. Il ne faut pour cela que se
« mettre un demi-quart d'heure vis-à-vis de son écri-
« toire. Est-ce donc là un effort si pénible ? J'ai d'au-
« tant plus d'envie d'avoir avec vous un commerce
« régulier, que votre lettre m'a fait un plaisir extrême.
« Je pourrai vous demander de temps en temps des
« anecdotes concernant le siècle de Louis XIV : Comp-

« tez qu'un jour cela peut vous être très-utile, et que « cet ouvrage vous vaudrait vingt volumes de *Lettres* « *philosophiques* . . . .

« Ecrivez-moi, et aimez toute votre vie un homme « vrai qui n'a jamais changé. »

Voltaire ne veillait pas seulement sur ses amis, il veillait sur l'Europe entière. Les nations étaient l'héritage, le patrimoine de la philosophie française, et Voltaire en fut comme le père de famille, comme l'instituteur. Son œuvre était, à ses propres yeux, une œuvre d'éducation publique. Regardez-le, il a l'œil à tout, il interroge, il gourmande, il montre la férule aux sots et aux hypocrites. Il a ses sous-maîtres et ses surveillants, bien stylés par lui, depuis Madrid jusqu'à Saint-Pétersbourg, depuis Londres jusqu'à Constantinople. Tout l'inquiète, tout l'agite. Que fait-on chez les Welches? Que se passe-t-il en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Italie? Ces peuples sont-ils sages, s'instruisent-ils? Ouvriront-ils enfin leurs yeux à la lumière? Vont-ils secouer le joug des charlatans, vaincre l'esprit de secte, détruire le fanatisme? La tolérance, la raison, font-elles des progrès parmi eux? « O chers amis, disait-il avec joie, travaillons, c'est « l'heure ; le signe est apparu d'une aurore nouvelle!...» Et il ajoutait en riant : « Allez et instruisez, c'est « l'œuvre du Seigneur. » Mais en riant, il disait vrai. Et cette *œuvre du Seigneur*, il en fit la sienne et ne l'abandonna pas un seul instant pendant soixante ans. Heurtez quand vous voudrez à sa porte, de jour, de nuit, et jusque dans ses rêves, vous le trouverez occupé

à cette œuvre. Il n'en a pas d'autre : livres, pamphlets, poëmes, tragédies, qu'est-ce que tout cela pour lui, sinon des moyens de faire avancer l'*œuvre?* Remarquez bien, en effet, que la plupart de ses livres écrits avec tant de passion, il finit par les abandonner lui-même, et par les oublier et les critiquer (ce qu'il fit par exemple pour la *Henriade*), mais l'*œuvre* pour laquelle il les avait écrits, l'oublie-t-il un seul jour? Cesse-t-il de s'en préoccuper au point de tomber dans des accès de fièvre quand les choses ne vont point à son gré?

Au temps de son installation à Cirey, la France, décrépite, était gouvernée par un ministre de quatre-vingts ans, le cardinal de Fleury ; le roi, jeune encore, était peu connu ; les Welches étaient en délire : tout semblait gros d'orages, l'avenir effrayait. La Hollande s'affaiblissait et déjà ne pouvait plus compter comme nation maritime ; la Suède languissait, la Pologne venait de disparaître.

Au milieu de ces bouleversements « deux puissances « se formaient, dit Voltaire, dont l'Europe n'avait « point entendu parler avant ce siècle. La première « était la Russie, que le czar Pierre le Grand avait tirée « de la barbarie. Cette puissance ne consistait, avant « lui, que dans des déserts immenses et dans un « peuple sans lois, sans discipline, sans connaissances, « tels que de tout temps ont été les Tartares ; cet « empire nouveau commença à influer sur toutes les « affaires, et à donner des lois au Nord, après avoir « abattu la Suède.

« La seconde puissance, établie à force d'art, et sur

« des fondements moins vastes, était la Prusse. Ses « forces se préparaient... »

Si une réforme nouvelle ne venait arracher l'Europe aux abus et à l'imbécillité, les nations catholiques semblaient précipitées vers une décadence prochaine. Montesquieu écrivait : « *Il est impossible que le christianisme subsiste plus de cinq cents ans.* » Déjà, en effet, parmi les vieilles nations européennes, la plus florissante était la protestante Angleterre ; et ces deux puissances nouvelles, la Russie et la Prusse, étaient hérétiques, Voltaire ne perdait pas un détail de leur progrès ; il les observait d'un œil attentif, comme un père ses plus jeunes enfants. Il pensait que peut-être celles-là étaient appelées à réformer les autres, ou tout au moins à les exciter au réveil. Nous le verrons répéter avec humeur à ses compatriotes : « *Tout nous vient du Nord.* » Seulement, dans ces moments-là, il s'oubliait lui-même, il oubliait cette philosophie française dont il était le chef et qui éclairait l'Europe entière. C'était sa propre lumière que la Russie elle-même lui réfléchissait, et il criait aux Welches, dans son impatience : « *Eh! malheureux, vous êtes dans les ténèbres!* »

XV

Pendant que tout languit chez les nations catholiques et que Voltaire songe à leur reconstituer une autorité morale ; lorsque, Newton en main, il se sent

invincible, voici qu'un misérable abbé, l'abbé Desfontaines, celui même qui avait été mis à Bicêtre, condamné à mort (on sait pourquoi) et que Voltaire avait sauvé du supplice au péril de sa vie (s'étant fait transporter presque mourant à Versailles pour obtenir sa grâce) ; voici, dis-je, que l'abbé Desfontaines, au sortir de Bicêtre, publie contre lui un libelle infâme. Et notez que Voltaire avait gardé le secret le plus profond sur les causes (du reste assez connues) de l'emprisonnement de Desfontaines, et qu'il le garda même encore quelque temps après la publication de l'odieuse brochure. Cette brochure était intitulée la *Voltairomanie*. On ne peut imaginer jusqu'où allait l'impudence du malheureux abbé. Il avait, quelque temps auparavant, au grand scandale de Voltaire, publié à Evreux (Desfontaines était Normand) une édition subreptice de la *Henriade*, dans laquelle il intercala des vers de sa composition, platement satiriques, contre des personnes vivantes estimées de Voltaire ; et, dans la *Voltairomanie*, il lui reprochait ses vers de la *Henriade* qu'il y avait interpolés lui-même. Et croira-t-on que Desfontaines, à l'appui de ses calomnies, osait invoquer le témoignage de Thieriot ? Voltaire, dans le premier moment, crut que Thieriot ferait à Desfontaines une réponse accablante ; il attendit donc, croyant n'avoir pas à s'occuper lui-même de cette affaire ; mais Thieriot, âme molle, à qui tout était devenu indifférent, même l'honneur de ses amis, continuait à boire le bon vin de la Poplinière. D'ailleurs, il craignit, s'il répondait, que Desfontaines, l'attaquant lui-même, ne vînt

troubler son philosophique repos. Voltaire alors lui adresse une lettre où il lui représente combien le silence de sa part, est coupable dans cette circonstance. Thieriot, après un mois d'intervalle, écrit donc quelques mots équivoques où l'on voit sa crainte d'être lui-même engagé dans la bataille.

« Vous cherchez, lui répondit Voltaire, à ménager « un monstre que vous détestez et que vous craignez. « J'ai moins de prudence : je le hais, je le méprise et « je ne le crains pas, et je ne perdrai aucune occasion « de le punir. Je sais haïr parce que je sais aimer. Sa « lâche ingratitude, le plus grand de tous les vices, « m'a rendu irréconciliable. »

Donc l'auteur du Newtonianisme prit le parti de répondre lui-même à l'abbé Desfontaines ; mais le misérable, heureux de se trouver en lutte avec M. de Voltaire, ne laissa point passer une si belle occasion de faire du bruit dans le monde. Il était rédacteur du *Journal des Savants* (le premier journal qui ait paru en Europe et qui avait eu pour fondateur, en 1672, un M. de Sallo). Cette feuille était employée par Desfontaines à défendre la religion et la morale : le pieux journal devait donc inventer calomnies sur calomnies contre le chef de la philosophie.

Voltaire comprit alors avec effroi ce que c'est que d'avoir affaire, non pas à un homme (Desfontaines n'en méritait plus le titre à ses yeux) mais à une machine mise en action par une main méprisable, et qui, tous les jours, en tous lieux, à milliers d'exemplaires, répand la calomnie et sème la sottise.

Que pensa-t-il lorsqu'il se vit, lui, Voltaire, l'auteur de *Zaïre*, forcé, par les machinations d'un abbé Desfontaines, de quitter encore une fois la France, d'abandonner la charmante retraite qu'il venait de bâtir, de fuir avec madame du Chatelet en Hollande ?

Toutefois il ne tarda pas à obtenir justice des perfidies du gazetier. Il revint en France, et menaçant Desfontaines d'un procès criminel, il obtint de lui le honteux désavœu suivant, rédigé par le marquis d'Argenson et signé par-devant témoins, de la propre main de l'abbé Desfontaines :

« Je déclare que je ne suis pas l'auteur d'un libelle « imprimé qui a pour titre la *Voltairomanie*, et que je « le désavoue en entier, regardant comme calomnieux « tous les faits qui sont imputés à M. de Voltaire dans « ce libelle, et que je me croirais déshonoré si j'avais « eu la moindre part à cet écrit, ayant pour lui les « sentiments d'estime dus à son talent et que le public « lui accorde si justement. »

Ajoutons tout de suite, afin de n'avoir plus à revenir sur ce scandaleux personnage, que plus tard il désavoua son désaveu, et qu'il publia un nouveau libelle rempli des plus exécrables mensonges, invention d'une âme avilie. Voltaire y est accusé de lâches impostures, de fourberies, de honteuses bassesses, de vols publics et privés...

Cette fois il n'y avait plus à répondre ; Desfontaines s'était de lui-même couvert d'ignominie, l'attention se détourna de lui, et il mourut lorsque Voltaire

n'avait que cinquante et un ans, et lorsque les applaudissements de l'Europe lui étaient pour toujours acquis.

C'est cependant dans ce libelle de Desfontaines que les ennemis de Voltaire vont encore aujourd'hui chercher leurs arguments.

XVI

Voltaire est toujours à Cirey; cependant ses affaires et un procès que soutenait depuis longues années la maison du Chatelet, le contraignaient souvent de s'éloigner de la douce retraite. Émilie l'accompagnait toujours dans ces voyages. Leur procès les appela souvent à Bruxelles; Voltaire le dirigeait lui-même avec habileté, car il se rappelait très-bien son ancien métier de clerc de procureur. Il rédigeait les mémoires, recueillait les pièces favorables à la maison du Chatelet, et fit si bien, que le procès s'arrangea tout à fait à l'avantage de sa partie.

Mais ce procès ne l'enleva point aux chères études sur Newton. Il continuait à peser du fer en fusion, à observer les astres, à répéter toutes les expériences célèbres alors parmi les physiciens et les naturalistes; ou bien il recommençait à calculer les forces motrices. Mais il avait presque besoin d'en demander pardon à ses amis mêmes. Il écrit à Cideville :

« Comptez que cette étude, en m'absorbant pour « quelque temps, n'a point pourtant desséché mon « cœur, comptez que le compas ne m'a point fait « oublier nos musettes. Il me serait bien plus doux « de chanter avec vous, *hentus in umbra*, *formosam* « *resonare docens Amaryllida silvas*, que de voyager « dans le pays des démonstrations ; mais, mon cher « ami, il faut donner à son âme toutes les formes pos- « sibles. C'est un feu que Dieu nous a confié, nous « devons le nourrir de ce que nous trouvons de plus « précieux. Il faut faire entrer dans notre être tous « les modes imaginables, ouvrir toutes les portes de « son âme à toutes les sciences et à tous les senti- « ments ; pourvu que tout cela n'entre pas pêle-mêle, « il y a place pour tout le monde. Je veux m'instruire « et vous aimer. »

XIIV

Une des singularités dont on s'entretenait dans les premières années du séjour de Voltaire à Cirey, c'était le naissant royaume de Prusse et son roi Frédéric-Guillaume. On faisait d'interminables contes sur son avarice, sur ses tonnes d'or et sur ses régiments de géants composés de soldats achetés au bout de l'Europe et de l'Asie. On parlait de son mobilier d'argent massif, mis en œuvre par des chaudronniers. On ra-

contait de ce monarque que lorsqu'il achetait un habit neuf, il faisait servir ses vieux boutons. Barbarie, entêtement, dureté dans tout le reste, jamais on n'avait entendu parler d'un tel Vandale sur le trône ; il n'était occupé qu'à toutes sortes d'exactions, de fraudes et de brocantages pour emplir ses tonnes, et à discipliner ses troupes. C'était pour tous ses sujets, pour ses ministres, pour sa famille même, un despotisme, une brutalité sans exemple.

« Quand Frédéric-Guillaume, dit Voltaire, avait fait « sa revue, il allait se promener par la ville ; tout le « monde s'enfuyait au plus vite. S'il rencontrait une « femme, il lui demandait pourquoi elle perdait son « temps dans la rue : *Va-t'en chez toi, gueuse ! une hon-« nête femme doit être dans son ménage*. Et il accompa-« gnait cette remontrance ou d'un soufflet, ou d'un « coup de pied dans le ventre, ou de quelques coups « de canne. C'est ainsi qu'il traitait aussi les ministres « du saint Évangile, quand il leur prenait envie d'aller « voir la parade. »

Ce roi avait un fils qu'il élevait à coups de bâton. Il est vrai que ce fils était encore plus singulier que son père ; il était philosophe! il avait de l'esprit, du savoir, du goût pour les arts, faisait de petits vers français, de la musique italienne, etc. Le bruit courait qu'il avait promis, s'il venait au trône, de fonder un empire de philosophes. Mais, malheureusement, le roi son père avait déjà voulu (et très-sérieusement) lui faire couper la tête pour un petit projet de fuite en France ou en Angleterre, lorsque ce prince n'avait encore que

dix-huit ans!... Maintenant il en avait vingt-quatre et continuait à mener une vie philosophique et studieuse. On le disait même en relation avec plusieurs Français de distinction. Qu'on juge si Voltaire souhaitait que tout cela fût vrai, s'il était attentif à ces bruits qui commençaient à lui donner l'espérance d'un roi philosophe! C'était l'accomplissement du plus cher de ses vœux. Que le lecteur essaye donc de se figurer sa joie, lorsque, au mois d'août 1736 (étant pour quelque affaire à Paris, et au plus fort des tracasseries suscitées par l'abbé Desfontaines), il reçoit, de Berlin, une lettre couverte d'armoiries princières. Il l'ouvre, c'est une lettre du prince royal de Prusse, et voici ce qu'elle contient :

« Monsieur,

« Quoique je n'aie pas la satisfaction de vous connaître personnellement, vous ne m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. Ce sont des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre siècle et à l'esprit humain. . . . .

« Vous insinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate, que quiconque a lu vos ouvrages respire l'ambition de suivre vos traces. Combien de fois me suis-je dit : Malheureux, laisse là un fardeau dont

le poids surpasse tes forces : l'on ne peut imiter Voltaire, à moins que d'être Voltaire même.

« C'est dans ces moments que j'ai senti que les avantages de la naissance et cette fumée de grandeur dont la vanité nous berce, ne servent qu'à peu de choses, ou pour mieux dire à rien. Ce sont des distinctions étrangères à nous-mêmes et qui ne décorent que la figure. De combien les talents de l'esprit ne leur sont-ils pas préférables ! que ne doit-on pas aux gens que la nature a distingués parce qu'elle les a fait naître ! elle se plaît à former des sujets qu'elle doue de toute la capacité nécessaire pour faire des progrès dans les arts et dans les sciences ; et c'est aux princes à récompenser leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se sert-elle de moi pour couronner vos succès ! Je ne craindrais autre chose, sinon que ce pays peu fertile en lauriers n'en fournît pas autant que vos ouvrages en méritent.

« Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au point de pouvoir vous posséder, du moins puis-je espérer de voir un jour celui que depuis si longtemps j'admire de si loin, et de vous assurer de vive voix que je suis avec toute l'estime et la considération due à ceux qui suivent pour guide le flambeau de la vérité, consacrent leurs travaux au public.

« Monsieur, votre affectionné ami.

« Frédéric, P. R. de Prusse. »

Votre ami ! Le fils d'un roi, à lui Voltaire, écrire du fond de l'Allemagne, une telle lettre !... Parler de le

défendre, lorsque le fanatisme le persécutait impunément chez les Welches ! Dans une cour, à vingt-quatre ans, avec l'espoir d'être roi, s'occuper de métaphysique ! traduire Wolf ! Être imbu, à Berlin, de la philosophie française ; analyser la *Henriade, Alzire*, la *Mort de César !* Être prince, et songer au bonheur des hommes !... Voltaire avait les larmes aux yeux. « Ah ! prince admirable ! s'écria-t-il en relisant sa lettre, jeune héros, Salomon du Nord ! tu es l'espérance du genre humain et tu en seras les délices !... » Et sur-le-champ il lui répond :

« MONSEIGNEUR,

« Il faudrait être insensible pour n'être pas touché de la lettre dont Votre Altesse Royale a daigné m'honorer. Mon amour-propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux. . .

. . . .

« Je regarderais comme un bonheur bien précieux celui de venir faire ma cour à Votre Altesse Royale. On va à Rome pour voir des églises, des tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un prince tel que vous, mérite bien mieux un voyage ; c'est une rareté plus merveilleuse. Mais l'amitié qui me retient dans la retraite où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous pensez sans doute comme Julien, ce grand homme si calom-

nié, qui disait que les amis doivent toujours être préférés aux roi.

« Dans quelque coin du monde que j'achève ma vie soyez sûr, Monseigneur, que je ferai continuellement des vœux pour vous, c'est-à-dire pour le bonheur de tout un peuple. Mon cœur sera au rang de vos sujets ; votre gloire me sera toujours chère. Je souhaiterai que vous ressembliez toujours à vous-même, et que les autres rois vous ressemblent.

« Je suis avec un très-profond respect, de Votre Altesse Royale, le très-humble, etc. »

Voltaire était trop heureux pour s'en tenir à la prose ; quelques jours après cette lettre, il lui adresse l'*épître* en vers :

> Prince, il est peu de rois que les muses instruisent.
> Peu savent éclairer les peuples qu'ils conduisent.
> . . . .

De son côté, le futur héros, le Salomon du Nord, ne voulut pas rester en arrière, et balbutia des vers comme il put ; mais si ces vers étaient mauvais, sa prose faisait certainement pressentir un grand homme, dans le génie duquel se mêlait on ne sait quoi de bizarre...

Ce que put devenir entre ces deux hommes, une correspondance ainsi commencée, le lecteur peut se le figurer ; qu'on lise les quatre premières années de cette correspondance (1736—1740), c'est-à-dire depuis son origine jusqu'à l'avénement de Frédéric au trône. M. J. Clogenson à quatre-vingt-dix ans, vieilli ou plutôt rajeuni dans l'étude de ce dix-huitième siècle,

disait de Frédéric et de Voltaire : « Ils ont été les deux yeux de l'Europe.» Parole originale et judicieuse parfaitement confirmée par la correspondance du philosophe et du monarque. Ajoutons qu'à ce moment Voltaire a quarante six ans, que Frédéric en a vingt-huit, et madame du Chatelet trente-cinq, et que nous sommes toujours à Cirey.

XVIII

Nous sommes à Cirey, mais la persécution, mais le procès de madame du Chatelet continuent à nous faire aller de temps en temps en Hollande. Voltaire, dans un de ces voyages, s'arrêta à Leyde, consulta sur sa santé le célèbre docteur Boerhaave, car, malgré sa vie plus que jamais active, il n'avait cessé de souffrir des entrailles et de l'estomac, et la fièvre ne le quittait presque point. D'ailleurs l'impatience de son caractère n'avait fait que s'accroître ; l'amitié de Frédéric, qu'il sentait bien devoir être un jour la grande personnalité royale de son siècle, le rendait encore plus terrible contre les folliculaires qui avaient l'audace d'attaquer en sa personne, l'autorité de la raison et de la philosophie, et cela lorsque l'Europe entière l'honorait, *lorsque* l'Angleterre, la Hollande, la Prusse lui offraient un asile, des titres et de riches pensions. Aussi jamais ne fut-il plus implacable pour Desfon-

taines auquel devait succéder Fréron, formé par lui pour défendre la religion et la morale. Bazile, de gazette qui allait se faire avec ses calomnies imprimées, 40,000 livres de rente, et dont les soupers luxueux et scandaleux, dirigés souvent par Palissot, allaient devenir célèbres et donner bientôt le ton à la réaction cléricale. Voltaire était l'incessant objet des attaques et des sarcasmes de cette réaction.

A tort ou à raison, il croyait devoir répondre aux folliculaires ; plus il les méprisait, plus il souffrait de voir se répandre leurs gazettes, et il n'y avait plus pour lui de repos qu'il n'eût démasqué ces empoisonneurs publics... il les poursuivait comme il poursuivit tous les charlatans de son siècle, comme il poursuivit même de simples marchands d'orviétan, tels que *l'apothicaire Arnout* avec ses sachets contre l'apoplexie, ou bien le *sieur Lelièvre*, inventeur d'un *baume de vie*.

Quelquefois pourtant il rougissait, lui, l'auteur de *Zaïre*, de descendre à ce rôle ; il s'en plaint dans ses lettres à ses amis, il sent bien que sa gloire en souffre. Peut-on cependant, sans protester, voir chaque matin, circuler par toute l'Europe ces malheureuses gazettes ? Mais plus il leur répondait, plus il mettait en relief leurs auteurs, plus ils étaient heureux et plus ils le harcelaient : ils riaient de cette polémique ; mais lui il en versait des larmes. On est étonné de voir dans sa correspondance le chagrin réel que lui causèrent Desfontaines et Fréron.

En vain Frédéric lui répétait au plus fort de la lutte : « Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus de la

« satire et des envieux, qu'assurément vous n'avez pas « besoin de repousser leurs coups. Leur malice n'a « qu'un temps, après quoi elle tombe avec eux dans « un oubli éternel. »

Il le savait bien; il écrit à Thieriot : « On me rendra « un jour justice, mais je serai mort, et j'aurai été ac« cablé pendant ma vie... »

Quelque répugnance qu'il eût à se commettre avec de telles gens, pouvait-il se taire? si les sages ne mettaient pas un frein à ce débordement de gazettes, qui pouvait prévoir jusqu'à quel point elles étaient capables de pervertir les esprits?

De là son ardeur à produire et coup sur coup, pour attirer l'attention de tous vers la philosophie; jamais son esprit ne parut plus divers, c'est le temps où Frédéric lui écrit : « Vous m'êtes un être incompréhen« sible, je doute s'il y a un Voltaire dans le monde ; « j'ai fait un système pour nier son existence... Non « assurément, ce n'est pas un homme qui fait le travail « prodigieux qu'on attribue à M. de Voltaire. Il y a à « Cirey une académie composée de l'élite de l'univers, « il y a des philosophes qui traduisent Newton, il y a « des poëtes héroïques, il y a des *Corneille*, il y a des « *Catulle*, il y a des *Thucydide*, et l'ouvrage de cette « académie se publie sous le nom de Voltaire, comme « l'action de toute une armée s'attribue au chef qui la « commande. La fable nous parle d'un géant qui « avait cent bras, vous avez mille génies, vous em« brassez l'univers entier, comme Atlas le portait. »

L'auteur persécuté de la *Henriade* éprouvait au

moins quelque consolation à se voir si bien compris du jeune prince royal; aussi, devenu avec lui plus confiant, lui répond-il par cette lettre si mélancolique du 26 février 1739 : « ....Tous les huit jours je « suis dans la crainte de perdre la liberté ou la vie; « et languissant dans une solitude, et dans l'impuis- « sance de me défendre, je suis abandonné par ceux « même à qui j'ai fait le plus de bien... Du moins, un « coin de terre dans la Hollande, dans l'Angleterre, « chez les Suisses, ou ailleurs, me mettrait à l'abri « et conjurerait la tempête; mais une personne trop « respectable a daigné attacher sa vie heureuse à des « jours si malheureux; elle adoucit tous mes cha- « grins, quoiqu'elle ne puisse calmer mes craintes. « Tant que j'ai pu, Monseigneur, j'ai caché à Votre « Altesse Royale la douleur de ma situation, malgré « la bonté qu'elle avait elle-même d'en plaindre « l'amertume, etc. » Là-dessus, on le comprend, invitation à Voltaire, de la part du prince à venir en Prusse; mais celui-ci ne pouvait quitter Émilie; il savait d'ailleurs que le prince royal était lui-même très-suspect à Berlin, et l'on voit bien que s'il va jamais faire sa cour au Salomon du Nord, il attendra qu'il soit roi.

Il aimait mieux aller quelquefois à Lunéville chez le roi Stanislas, qui tâchait d'oublier dans ce petit royaume de Lorraine les désastres de Pologne. Stanislas vivait là auprès de la belle madame de Boufflers, à peu près comme Voltaire lui-même auprès de la docte Émilie.

Madame du Chatelet se plaisait à Lunéville ; les plaisirs, les beaux-arts, y étaient réunis, grâce aux soins de madame de Boufflers. C'est là qu'elle vit pour la première fois le poëte Saint-Lambert, jeune alors, très-brillant et d'un irrésistible regard. Madame de Boufflers le retenait à Lunéville autant que possible, et tout le monde, dans la petite cour, aimait le charmant jeune homme, excepté pourtant le roi Stanislas.

Aussi se réjouissait-il toujours de la venue de madame du Châtelet : sa présence diminuait les assiduités du jeune homme auprès de madame de Boufflers... Stanislas n'y voyait que trop bien. Quant à Voltaire, plus confiant que jamais, livré avec ardeur à des études que partageait Émilie, il produisit œuvres sur œuvres : dissertations philosophiques, scientifiques, littéraires ; monographies, histoires, romans, tragédies, opéras, poëmes, préfaces, etc. Indiquons quelques-uns des travaux qu'il écrivit à Cirey :

Zulime. — Tragédie : la scène est en Afrique. Voltaire, plus tard, écrivait plaisamment à l'un de ses amis : « Ayant été autrefois, avec Alzire, en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec Zulime, « avant que d'aller voir Idamé à la Chine ; mais mon « voyage d'Afrique ne me réussit point. »

Pandore. — Opéra où se trouvent de très-jolis vers, ce qui déjà était devenu rare depuis Corneille et Quinault.

Exposition du livre des institutions physiques de madame du Chatelet. — « Il a paru, dit-il, au commencement de cette année un ouvrage qui ferait honneur « à notre siècle, s'il était d'un des principaux mem- « bres des académies de l'Europe. Cet ouvrage est « cependant d'une dame ; et ce qui augmente encore « ce prodige, c'est que cette dame, ayant été élevée « dans les dissipations attachées à la haute naissance, « n'a eu de maître que son génie et son application « à s'instruire. — Ce livre est le fruit des leçons « qu'elle a données à son fils. »

Et ce fut à son fils que madame du Chatelet, en le publiant, dédia ce livre des *Institutions physiques*, précédé d'une éloquente préface sur l'histoire des sciences.

Préface et extraits de l'Anti-Machiavel. — Ceci est toute une histoire. Frédéric, étant prince royal, avait entrepris cette réfutation de Machiavel ; mais, devenu roi, il voulut anéantir l'édition, malgré l'enthousiasme naïf de Voltaire qui en avait écrit la préface et annonçait au monde un Titus.

Courte réponse aux longs discours d'un docteur allemand. — C'est dans cette *Courte réponse* que, prenant la défense des travaux de M. de Réaumur contre un mot léger du père Malebranche, il écrit ces lignes : « Le père Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, « ne concevant rien de beau, rien d'utile que son « système, s'exprime ainsi : *Les hommes ne sont pas*

« *faits pour considérer des moucherons ; et l'on n'approuve* « *pas la peine que quelques personnes se sont donnée de* « *nous apprendre comment sont faits certains insectes, la* « *transformation des vers, etc. Il est permis de s'amuser à* « *cela, quand on n'a rien à faire, et pour se divertir.* — « Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous « a fait connaître les ressources inépuisables de la « nature, qui rendent à des animaux les membres « qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après « qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le « pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête « est séparée de son corps, qui permettent à d'autres « de multiplier leur espèce sans le secours des deux « sexes (on le croyait alors des pucerons) ; cet *amu*- « *sement à cela* a développé un nouvel univers en pe- « tit, et des variétés infinies de sagesse et de puis- « sance, tandis qu'en quarante ans d'études, le père « Malebranche a trouvé que *la lumière est une vibration* « *de pression sur de petits tourbillons mous, et que nous* « *voyons tout en Dieu.* »

Il eût pu ajouter que cet *amusement à cela* avait déjà fait perfectionner et inventer plusieurs arts utiles, empruntés à l'industrie des insectes ; que, par exemple, l'observation des chrysalides avait fait trouver le procédé pour faire de la dorure sans or, etc., etc.

Doutes sur la mesure des forces motrices. — Une discussion était survenue entre les savants sur ce sujet, Voltaire y voulut prendre part : son rôle était de porter partout l'esprit philosophique.

Conseils à un journaliste. — Ah ! pensait-il quelquefois, si l'on pouvait enlever les journaux aux Desfontaines, aux Frérons, si quelques esprits sages s'empareraient des recueils périodiques, quelle machine pour *écraser l'infâme!* Aussi, partant de la supposition d'ailleurs très-naturelle qu'un honnête homme se prépare à se faire journaliste, il publia ces *Conseils.*

Disons cependant que le vrai journaliste, au dix-huitième siècle, fut Voltaire lui-même : journaliste libre qui prend la plume à ses heures, qui donne à sa pensée la forme qu'il veut ; qui répand la lumière par la poésie, par la science, par la polémique, par le théâtre, par l'épigramme, par le colifichet. Ouvrez tous les canaux de ce dix-huitième siècle, vous y verrez circuler l'esprit de Voltaire. La collection de ses œuvres et sa correspondance, voilà le vrai journal de son temps ; mais point de chaînes, point de contrat de vente et de livraison à temps. L'esprit, par le grand publiciste, n'est point traité comme une marchandise. Quand il fera des éloges, c'est qu'il les croira mérités ; et toutes les fois qu'une chose sera blâmée par lui, c'est qu'il la croira nuisible. Du reste, rien ne lui échappe. Mais point de réclames ! Et rien qui puisse l'empêcher de prémunir cent et cent fois le public contre les sachets de l'apothicaire Arnout.

Utile examen des trois dernières épîtres du sieur Rousseau. — Article de journal, sans nom d'auteur ; critique violente des dernières inepties de J.-B. Rousseau.

6.

Mais voici une œuvre devant laquelle il convient de s'arrêter plus longtemps.

XIX

Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète, représenté pour la première fois à Lille, en 1741, est l'œuvre dramatique la plus importante de Voltaire, celle qui caractérise le mieux et lui-même et son siècle, celle où il épanche le plus éloquemment la douleur que lui causaient l'hypocrisie religieuse et l'hypocrisie politique. Il ne donna d'abord à sa pièce que ce titre : *le Fanatisme*. C'est en effet le fanatisme qu'il eut en vue ; la personne de Mahomet n'est ici qu'accessoire : c'est un mythe, c'est le *prophète* en général. C'est celui qui se substitue à autrui, qui s'empare des âmes, qui se dit l'interprète des dieux. C'est *Tartuffe*, les armes à la main, Tartuffe roi et prophète. Il écrit à Cideville : « Mahomet est Tartuffe le Grand. » Et il le dit encore dans un avis au lecteur.

En choisissant Mahomet pour principal personnage de sa pièce, il ne chercha pas cependant à le rapetisser ; il crut digne de lui d'en faire un tartuffe de génie. Cette tragédie est la seule qu'il écrivit en silence, sans en rien communiquer d'avance à ses amis, et sans leur en parler. Frédéric seul fut dans la confidence. Le désir de Voltaire était, s'il se pouvait, de

faire concorder l'apparition de sa pièce avec l'avénement du prince philosophe au trône de Prusse.

Il fallait que l'*infâme* en tremblât ! Il fallait bien plus, il fallait que cette satire terrible du fanatisme et de l'intolérance religieuse reçut l'approbation du souverain Pontife ; il fallait que ce cri de justice et d'humanité fût si profond et si sincère, que le pape, oubliant les maximes d'Église et redevenant homme un instant, tendît la main à l'auteur ; qu'il déclarât lui-même ainsi, et sans y songer, la déchéance des doctrines exclusives devant l'esprit nouveau. Et ce qu'il désirait du pape, Voltaire l'eût désiré du grand lama ; il eût voulu emporter les esprits sur un terrain où prêtres, bonzes, muftis, etc., pussent tous se reconnaître hommes et s'embrasser une fois. Cette pensée, qu'il émit plus tard, en riant :

> J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
> De voir notre saint-père, au sortir de la messe,
> Avec le grand lama danser un cotillon...

cette pensée ne le quittait jamais. S'il se pouvait donc qu'il obtînt publiquement pour son œuvre les félicitations papales, sans doute les fanatiques de tous les pays en feraient des grincements de dents ; mais qu'importe, se disait-il, s'ils tombent dans le mépris de tout ce qui pense en Europe, s'ils sont abandonnés des magistrats, des rois, des législateurs et du pape lui-même ?

Jamais Voltaire ne déploya plus d'adresse et de ruse même qu'il ne le fit dans cette circonstance. D'abord il sut habilement pressentir le saint-père, se

mit en relations avec des cardinaux romains qui furent enchantés de sa correspondance, qui parlèrent de lui au pape avec éloge. Benoît XIV était d'ailleurs un homme instruit, aimable, sensible aux beaux vers. Il n'aimait pas les fanatiques ; Voltaire savait très-bien tout cela, cependant il s'enquérait sans cesse, à petit bruit, des sentiments de ce successeur de saint Pierre.

D'un autre côté, pour éviter, chez les Welches, de trop grands orages, il fit jouer sa pièce à Lille, la ville de province où se trouvaient alors les meilleurs acteurs. Il alla lui-même (en 1741) leur donner ses instructions, leur distribuer leurs rôles et assister aux premières représentations, qui mirent toute la ville dans un enthousiasme indicible. Le succès fut tel que plusieurs prélats voulurent en avoir une représentation par les mêmes acteurs, dans une maison particulière. Il fallut bien que de là, quoi que pût inventer la cabale, elle se reproduisît sur tous les théâtres de France. Lorsqu'on la représenta à Paris, le 9 août 1742, il y avait, dit Voltaire, une loge entière remplie des premiers magistrats de cette ville ; des ministres même y furent présents.

Mahomet fut le grand succès dramatique au dix-huitième siècle, et fit du théâtre, à cette époque, une des premières institutions de l'Etat. Voltaire était au comble de la gloire et de la joie : on sait combien il aimait le théâtre, tout ce qu'il en attendait pour éclairer et policer les peuples ; on connaît ses efforts pour ennoblir aux yeux du public la profession d'acteur.

Il avait dédié sa dernière tragédie (*Zulime*) à mademoiselle Clairon : il dédia le *Fanatisme, ou Mahomet le prophète*, au pape Benoît XIV. Qu'on juge de l'étonnement du public lorsqu'on vit la pièce de Voltaire imprimée avec une dédicace AU PAPE ; et qu'on se figure, s'il est possible, la consternation des dévots et des sots, en voyant cette dédicace accompagnée de la réponse suivante :

RÉPONSE DU SOUVERAIN PONTIFE BENOÎT XIV
A M. DE VOLTAIRE.

Benedictus P. P. XIV dilecto filio salutem et apostolicam benedictionem.

« Settimane sono ci fu presentato da sua parte la sua bellis-« sima tragedia di *Mahomet*, la quale leggemmo con sommo « piacere.....

« .... Monsignor Leprotti ci diede poscia il distico fatto da lei « sotto il nostro ritratto; jeri mattina il cardinale Valenti ci « presentò la di lei lettera del 17 agosto. In questa serie d'az-« zioni si contengono molti capi, per ciascheduno de' quali ci « reconosciamo in obbligo di ringraziarla. Noi gli uniamo tutti « assieme, e rendiamo a lei le dovute grazie per cosi singolare « bontà verso di noi, assicurandola che habiamo tutta la dovuta « stima del suo tanto applaudito merito (1). »

Ici Benoît XIV raconte un petit débat littéraire survenu entre un Français et lui, au sujet du distique

(1) *Traduction.* — « Il y a quelques semaines qu'on me présenta de votre part votre admirable tragédie de *Mahomet*, que j'ai lue avec un très-grand plaisir...

... « M. Leprotti m'a communiqué votre distique pour mon portrait ; et le cardinal Valenti me remit hier votre lettre du 17 d'août. Chacune de ces marques de bonté mériterait un remercîment particulier ; mais vous voudrez bien que j'unisse ces différentes attentions pour vous en rendre des actions de grâces générales. Vous ne devez pas douter de l'estime singulière que m'inspire un mérite aussi reconnu que le vôtre. »

latin dont il vient de parler, et dans lequel ce Français prétendait voir une faute de prosodie. *Rispondemmo che sbagliava :* « Nous lui répondîmes qu'il était dans l'erreur, » dit le pape ; puis il ajoute :

« Benchè la causa sia propria della sua persona, abbiamo « tanta buona idea della sua sincerità e probità che faciamo la « stessa giudice sopra il punto della ragione a chi assista, se a « noi o al suo oppositore ; ed in tanto restiamo col dare a lei « l'apostolica benedizione... (1). »

On ne peut en terminant ce chapitre que recommander au lecteur de se rapporter au *Mahomet* de Voltaire, à ce *Tartuffe* grandiose, à cette œuvre étrange applaudie par le pape, par les prélats, par les ministres, en même temps que par les philosophes et par tout le public.

XX

Dans ces entrefaites, le vieux tyran de Prusse, Frédéric-Guillaume, était mort, et son fils, le prince philosophe, lui avait succédé sous le nom de Frédéric II. Il en écrivit lui-même la nouvelle à Voltaire, dans une lettre de sa propre main, commençant par ces mots : *Mon cher ami...*

(1) *Traduction.* — « Quoique vous soyez partie intéressée dans ce différend, nous avons une si haute idée de votre franchise et de votre droiture, que nous n'hésitons pas à vous faire juge entre votre critique et nous. Il ne nous reste plus qu'à vous donner notre bénédiction apostolique..... »

Voltaire, dans sa joie d'une telle nouvelle, annoncée d'une telle manière, lui répond en prose, lui répond en vers.

D'autre part, Frédéric, qui n'avait plus à craindre, s'il voyageait un peu, qu'on lui coupât la tête, céda enfin au désir de venir faire sa cour au grand maître de l'opinion publique. Il ne voulait point venir en France cependant; mais il lui donna rendez-vous dans les Pays-Bas, fit le voyage *incognito*, et la première entrevue de ces deux hommes les plus extraordinaires de leur siècle eut lieu auprès de Clèves. Voltaire y trouva Frédéric malade de la fièvre quarte. Malgré cette fièvre, le roi sut se montrer charmant. Sa personne était cependant peu agréable : un dos lourd, de gros yeux durs; mais le regard perçant, et dans tous les traits l'empreinte d'une volonté invincible; avec cela beaucoup de finesse et de ruse.

Voltaire, dans une lettre, rend compte au cher Cideville de cette entrevue singulière : il est content de son héros, il continue ses éloges; on sent pourtant que l'enthousiasme est moins grand depuis cette entrevue. Il a refusé d'aller en Prusse fonder la fameuse colonne de philosophes. Il lui vient quelques doutes sur *son prince,* il lui préfère encore les Welches. Il écrit au marquis d'Argenson : « Je l'ai quitté, je l'ai « sacrifié, mais je l'aime, et pour l'honneur de l'huma« nité je voudrais qu'il fût à peu près parfait, *comme « un roi peut l'être.* » Dans la même lettre (8 janvier 1741), parlant de l'expédition de Silésie, il s'exprime de cette manière sur le roi philosophe : « Il peut faire de gran-

« des choses et de grandes fautes. *S'il se conduit mal,* « *je briserai la trompette que j'ai entonnée.* »

Ses lettres deviennent moins fréquentes, moins tendres, moins expansives, quoique plus sérieuses et quoique Frédéric lui écrive plus souvent qu'autrefois. Il ne craint pas même de lui laisser entrevoir ses inquiétudes. « *Je crains*, lui écrit-il, *que vous ne veniez* « *à trop mépriser les hommes.* »

Quelquefois il ne répond pas aux lettres du roi. Il lui dit : « *Mes confrères les humains...* »

Il a encore pour lui cependant les plus grands ménagements : il sait qu'il est, par le génie, le premier prince de son temps ; il admire, il respecte le grand capitaine, le politique habile ; il sait quels secours la philosophie a droit d'en attendre. Le roi de Prusse fonde une Académie à Berlin. Voltaire, à la vérité, refuse d'aller en être le président, mais il indique pour cela Maupertuis : et voilà celui-ci, de par Voltaire, président de l'Académie de Berlin. Maupertuis avait fait partie de l'expédition scientifique entreprise pour vérifier si la terre, comme l'avait annoncé Newton, était aplatie vers les pôles. Les savants voyageurs avaient apporté une solution affirmative. Voltaire en avait tressailli de joie ; de là son admiration pour Maupertuis, qui, oubliant ses compagnons de voyage, s'attribuait à lui seul l'honneur de cette découverte, et qui poussa même l'impertinence jusqu'à se faire peindre aplatissant la terre dans ses deux mains.

C'était (ce petit trait l'indique) un homme à idées bizarres, fort savant, mais dénué de génie et très-

vaniteux. Joignez à cela un caractère acariâtre.

Son nom n'en retentissait pas moins comme celui d'un grand homme. Et Voltaire lui-même, avait contribué à sa gloire, en faisant partout ses éloges, admirant en lui, non pas l'homme qu'il connaissait peu encore, mais la science.

C'est donc sous la direction de Maupertuis que va se fonder la colonie philosophique de Berlin.

Voltaire, du fond de sa solitude de Cirey, a l'œil sur tout cela.

Il était à lui seul une Académie rivale et souveraine de toutes les Académies de l'Europe.

Le succès de *Mahomet* ne l'enlevait pas à ses occupations habituelles de majordome de la littérature : « *Je suis*, disait-il, *le maître Jacques du Parnasse.* » Et rien n'était plus vrai.

Mais voici *Mérope*, nouveau chef-d'œuvre, nouveau succès, et la plus belle, la plus classique de toutes ses tragédies. Les applaudissements redoublaient autour de l'infatigable poëte. Cette fois, le père Tournemine ne put contenir sa joie d'avoir été le professeur d'un tel disciple; il rendit son admiration publique dans une lettre au père Brumoi, le traducteur du Théâtre grec, et dans cette lettre il plaça l'auteur de *Mérope* à la hauteur d'Euripide, de Racine et du grand Corneille ; puis il ajoute avec une fierté pleine de bonhomie : « L'amitié paternelle qui m'attache à lui depuis « son enfance ne m'a point aveuglé. » Cela était vrai. *Mérope* devait rester, littérairement, la plus belle œuvre de Voltaire ; ceci n'était plus pamphlet philosophi-

que et machine de guerre comme *Mahomet*, c'était une véritable œuvre dramatique, la plus pure que nous ayons au théâtre, la seule où l'on eût aussi bien peint le plus noble et le plus invincible de tous les amours : l'amour maternel.

Voltaire, dans son enthousiasme pour Frédéric, avait négligé un peu le roi de France, depuis quelques années ; il ne fallait pourtant pas indisposer Louis XV contre les philosophes. L'auteur de *Mahomet*, pour se remettre en faveur, saisit avec adresse l'occasion du mariage de Monseigneur le Dauphin, et se chargea, pour les divertissements de Versailles, d'une comédie-ballet, *la Princesse de Navarre*, dont les chants furent mis en musique par Rameau. Pour bien réussir, Voltaire quitta le ton sérieux de la philosophie, s'essaya dans les badinages et la futilité. Le roi, les princes du sang, les princesses, tout fut charmé. On s'extasia sur la grandeur du génie de M. de Voltaire ; il est vrai que le spectacle était magnifique, qu'il y eut des changements à vue, de la danse et les airs de Rameau.

Pour une autre fête, quelque temps après, il donna le *Temple de la gloire*, opéra, mis en musique aussi par Rameau.

Ces deux bagatelles valurent à Voltaire le titre de gentilhomme de la chambre et celui d'historiographe de France.

Remarquons bien que la guerre venait d'éclater en Europe et que l'armée française, commandée par le roi, venait de se mettre en campagne. De là, certainement, en partie, ce rapprochement de Voltaire auprès

de la personne du monarque. Dans son entrevue avec Frédéric, il avait fait très-noblement sentir à celui-ci qu'en cas de guerre, il resterait tout Français et tout entier au service de son souverain.

Continuant donc de travailler pour la cour, mais s'élevant à un ton plus noble, il composa, dans une circonstance, à la vérité, plus mémorable, le *Poëme de Fontenoy*. Alors il n'y eut plus de bornes à l'admiration de la cour, et Voltaire, qui n'avait pu être nommé de l'Académie française après *Mahomet*, le fut sans difficulté après ces bagatelles.

N'oublions pas que cet enthousiasme de Voltaire pour la personne du monarque était partagé par toute la nation. Le roi, qui venait de remporter en Alsace sa première victoire, tomba malade à Metz, et en quelques jours fut à l'extrémité. Qu'on voie l'admirable récit que Voltaire fit longtemps après de la consternation que causa cette maladie du roi et des transports de joie qui éclatèrent à la nouvelle de sa convalescence, récit très-vrai et qu'ont reproduit de nos jours, en le confirmant, les historiens les moins favorables à la royauté (Michelet, par exemple).

« Cet événement, dit Voltaire (la maladie du roi), « porta la crainte et la désolation de ville en ville : les « peuples accouraient de tous les environs de Metz ; « les chemins étaient remplis d'hommes de tous les « états et de tout âge, qui par leurs différents rapports « augmentaient leur commune inquiétude.

« Le danger du roi se répand dans Paris, au milieu « de la nuit. On se lève ; tout le monde court en tu-

« multe sans savoir où l'on va. Les églises s'ouvrent « en pleine nuit : on ne connaît plus le temps ni du « sommeil, ni de la veille, ni du repas. Paris était hors « de lui-même ; toutes les maisons des hommes en « place étaient assiégées d'une foule continuelle, on « s'assemblait dans tous les carrefours. Le peuple « s'écriait : *S'il meurt, c'est pour avoir marché à notre « secours*. Tout le monde s'abordait, s'interrogeait dans « les églises sans se connaître. Il y eut plusieurs égli- « ses où le prêtre qui prononçait la prière pour la « santé du roi interrompit le chant par ses pleurs, et « le peuple lui répondit par des cris. Le courrier qui « apporta, le 19, à Paris (août 1745), la nouvelle de sa « convalescence, fut embrassé et presque étouffé par « le peuple : on baisait son cheval, on le menait en « triomphe. Toutes les rues retentissaient d'un cri de « joie : *Le roi est guéri !*

« Quand on rendit compte à ce monarque des trans- « ports inouïs de joie qui avaient succédé à ceux de la « désolation, il fut attendri jusqu'aux larmes ; et se « soulevant par un mouvement de sensibilité qui lui « rendit des forces : *Ah !* s'écria-t-il, *qu'il est doux « d'être aimé ainsi ! et qu'ai-je fait pour le mériter ?*

« Tel est le peuple de France, sensible jusqu'à l'en- « thousiasme, et capable de tous les excès dans ses « affections comme dans ses murmures. »

Et nous pouvons ajouter : tel était Voltaire lui-même.

XXI

S'étant ainsi remis en faveur, nous le voyons retourner à ses études scientifiques : il écrit sa *Dissertation sur les changements arrivés dans le globe.*

Il ne peut admettre dans cette dissertation l'existence des coquillages fossiles. Il refuse de croire à ces coquilles, parce qu'elles prouvaient, disait-on, que la mer avait inondé les montagnes où on les trouvait, parce qu'elles prouvaient le déluge universel, etc., etc. Mais Voltaire ne se pouvait persuader que l'Océan eût jamais pu atteindre le sommet des plus hautes montagnes. Il nia ces coquilles, parce qu'elles conduisaient à l'absurde dans l'état alors trop incomplet des connaissances géologiques.

En effet, jusqu'aux admirables travaux de M. Elie de Beaumont, l'existence de ces coquilles était inexplicable à de semblables hauteurs. Le contact de la mer avec les points les plus élevés du globe, le sommet de l'Himalaya, par exemple, avait quelque chose d'absolument inadmissible avant la théorie du soulèvement des montagnes ; et Voltaire aimait mieux nier que de rester dans le vague ou l'absurde.

Songeant de nouveau à amuser ses amis, à amuser la cour, il écrivit *Le monde comme il va, vision de Babouc*, premier essai de roman philosophique.

Puis il donna successivement *Memnon ou la Sagesse humaine*, et l'*Histoire des voyages de Scarmentado*.

L'auteur du newtonianisme prenait goût aux contes philosophiques ; il semblait que ce fût son vrai genre, et il le créait en effet. C'est là qu'il mêlait à la science le charme éternel de l'esprit français. L'amusement, l'imagination, la raison la plus haute, tout s'y trouve. Voltaire est un philosophe visité par les fées. Que dis-je un philosophe? c'est le réformateur, c'est le grand esprit pratique de son siècle; mais son imagination, aussi inépuisable que celle des conteurs orientaux, emploie tous ses trésors contre les préjugés. Contemporain des froids sectateurs de la raison pure, il aimait ces beaux mensonges des Muses, parce qu'il savait combien les hommes ont besoin d'être amusés et consolés; voilà ce qui rendait à ses yeux les beaux-arts si respectables. Loin de bannir les romans, les contes, les légendes, il voulait qu'on en fît un instrument nouveau aux mains de la philosophie. Les contes populaires jusqu'ici, les anciennes légendes, avaient servi à hébéter les peuples; les vieux conteurs, au milieu des ténèbres gothiques, n'ayant point de *choses* à mettre dans la mémoire des hommes y avaient mis des *rêves*. Mais, depuis Galilée, depuis Descartes et Newton, au moment où apparaissaient les Buffon, les Réaumur, etc., c'était la vérité qu'il fallait faire entrer par les contes dans tous les esprits. On sent qu'il se complaisait dans ces admirables récits; jamais sa prose ne fut plus nette, plus hardie, plus vive, plus rapide : c'est un enchantement.

Dans ces *Voyages de Scarmentado*, par exemple, en quelques pages on parcourt l'Europe, on en sonde les misères... Le héros du roman est accablé de malheurs et de persécutions chez tous les peuples, pour avoir été un peu moins aveugle que les autres hommes.

XXII

Voltaire allait ainsi, instruisant et divertissant ses contemporains, et préparant la plus grande réforme qu'il y ait eu sur la terre.

Outre les ouvrages nombreux et importants qu'il composa à Cirey, que de lettres charmantes adressées à tous les personnages célèbres, artistes, savants, philosophes, princes ! Que de poésies improvisées à plume courante, épigrammes, chansons, odes, stances, inventions de tous genres !

Ne perdons pas de vue les entreprises commerciales au milieu de ces combats et de ces triomphes littéraires. Dans les années qui nous occupent, il eut à essuyer, de ce côté-là, un grand désastre : une partie considérable de ses capitaux fut engloutie dans la banqueroute d'un certain Michel, receveur général des finances.

A ces désastres financiers il faut ajouter les maladies fréquentes. Sa santé semblait tout à fait altérée par l'excès des veilles. Il était, dès ce temps-là, d'une mai-

greur devenue célèbre : on ne voyait plus de son visage, sous sa vaste perruque, que ses deux yeux brillants comme des escarboucles.

Voltaire vieillissait; il avait cinquante-quatre ans lorsqu'il fit, en revenant de Paris à Lunéville, chez le roi Stanislas, où était restée madame du Chatelet, la maladie dont Longchamp, son domestique, va nous rendre compte. Je demande pardon au lecteur de cette longue citation de Longchamp; mais quel témoin mieux informé pourrions-nous entendre? qui saurait, avec des détails plus circonstanciés, nous faire assister à la vie intérieure de Voltaire? Qui aurait jamais le charme de ce récit fait à la première personne?

Longchamp était passé, depuis quelques années, du service de madame du Chatelet à celui de Voltaire. Le commentateur de Newton, ayant découvert en ce garçon une intelligence heureuse, lui avait donné des leçons de physique, et il s'en faisait aider dans ses expériences sur le feu et sur les forces motrices; il lui avait confié, en outre, les fonctions de son secrétaire : Longchamp ne le quittait donc plus.

Dans ce voyage de 1748, « M. de Voltaire, dit-il, en « arrivant à Paris, ne jouissait pas d'une bonne santé. « Une fièvre lente le minait sourdement. Le repos et « son régime accoutumé auraient pu le calmer et même « l'en délivrer, mais il lui était impossible d'y penser « dans cette ville où il était toujours en agitation. De « jour c'étaient des visites, des courses continuelles ; « de nuit, c'étaient des écritures qui se prolongeaient « presque jusqu'au matin : à peine donnait-il quelques

« heures au sommeil. Sa fièvre augmenta. Quoique « très-fatigué et souffrant, il n'en persista pas moins « dans sa résolution de partir; les observations de ses « amis sur les dangers de son imprudence furent sans « effet. Il me dit de tout disposer pour le départ, et il « fallut lui obéir, quoique à regret. Ce n'était pas sans « inquiétude que je le voyais s'exposer ainsi à une « nouvelle fatigue dans l'état de faiblesse où il était. Il « supporta assez bien le commencement de la route ; « mais, arrivé à Château-Thierry, sa fièvre devint plus « forte et son abattement s'accrut; cependant il voulut « poursuivre la course, que nous poussâmes jusqu'à « Châlons, où nous nous arrêtâmes à la poste. Là il « fallut rester : il était impossible à M. de Voltaire « d'aller plus loin ; il n'avait plus la force de se soute- « nir ni de parler. Je fus obligé de le porter de sa voi- « ture dans un lit. Craignant que ce ne fût le com- « mencement d'une maladie dangereuse, je crus devoir « faire avertir de son arrivée monseigneur l'évêque et « monsieur l'intendant de Châlons, qui lui avaient tou- « jours témoigné beaucoup d'attachement. L'un et « l'autre vinrent le voir dans la même journée, et le « pressèrent à l'envi de se laisser transporter chez l'un « d'eux, afin qu'il pût être mieux soigné. M. de Vol- « taire, très-sensible à leurs offres, n'en profita point, « et s'excusa de les accepter sur ce qu'il était assez « bien à la poste, et qu'il se sentait déjà beaucoup « mieux depuis qu'il avait pris quelque repos dans le « lit. Monsieur l'intendant voulut à toute force lui en- « voyer son médecin. Celui-ci vint effectivement le

« soir, examina le malade, et lui prescrivit pour le « lendemain la saignée et divers médicaments. M. de « Voltaire l'écouta avec beaucoup de patience, et répon- « dit le plus laconiquement possible à ses questions ; « mais, le docteur parti, il me dit qu'il ne ferait rien de « ses ordonnances, qu'il savait se gouverner en mala- « die comme en santé, et continuerait d'être son propre « médecin comme il l'avait toujours été. Le prélat et « l'intendant n'ayant pu le déterminer à quitter l'hôtel « de la Poste, avaient insisté pour qu'il permît du « moins que quelques-uns de leurs gens vinssent le « soigner; il les en avait également remerciés, en disant « qu'une femme était déjà retenue pour le garder et « faire ses bouillons ; que je lui servirais d'aide et suffi- « rais pour les commissions au dehors. M. de Voltaire « n'avait encore rien pris depuis que nous avions « quitté Paris. A l'entrée de la nuit, je lui proposai de « prendre un bouillon. Il y consentit. Je fis chauffer le « bouillon et le lui présentai, en l'aidant à le porter à « la bouche; mais à peine eut-il touché ses lèvres, « qu'il le repoussa en me faisant signe de la tête qu'il « n'en voulait pas ; et alors, d'une voix presque éteinte, « il me dit *de ne point l'abandonner et de rester près de « lui pour jeter un peu de terre sur son corps quand il se- « rait expiré*. Je fus surpris et encore plus effrayé de « ces paroles, et ce n'était pas sans raison, car il fal- « lait qu'il se sentît bien mal pour tenir ce langage. En « effet, la nuit fut des plus mauvaises : il avait un fièvre « brûlante accompagnée de transport, et quand l'accès « était passé, il tombait dans un accablement total.

« Dans la matinée suivante, il eut de nouveau la visite « de monseigneur l'évêque, de monsieur l'intendant et « du médecin. A peine ces messieurs purent-ils avoir « une parole de lui, et ils le virent toujours repousser « les drogues que le médecin essayait de lui faire ava- « ler. En le quittant, ils ne me cachèrent pas leur « crainte de le voir périr, et accélerer lui-même sa fin « par son obstination à ne vouloir point se prêter à ce « qu'on exigeait de lui pour le sauver. Quand ils furent « sortis, il me fit rapprocher de son lit, et mettant « dans ma main une bourse pleine d'or, qui était dans « le tiroir de sa table de nuit, il me dit que *s'il succom-* « *combait à sa maladie, son intention était que je gardasse* « *cette somme, que c'était tout le bien qu'il me pouvait* « *faire en ce moment; que si, au contraire, il échappait au* « *danger qui le menaçait, je lui remettrais la bourse, vu* « *l'utilité immédiate dont elle lui serait en ce moment, et* « *qu'il y suppléerait par une récompense dont je serais plus* « *satisfait; qu'il me priait de ne pas l'abandonner dans la* « *situation où il se trouvait, et de rester jusqu'à la fin près de* « *lui, pour lui fermer les yeux.* Je lui répondis, les larmes « aux yeux, que je ne le quitterais jamais ; que ses ordres « m'étaient sacrés ; que je conservais l'espérance de le « revoir encore en santé, et que c'était là tout mon désir. « Il put compter sur la sincérité de mes paroles, car je « l'aimais et je lui étais bien véritablement attaché. »

Ici Longchamp raconte comment il écrivit à madame du Chatelet et à madame Denis, nièce de M. de Voltaire, pour les prévenir de l'état où se trouvait son maître ; puis il reprend :

« Comme il continuait à ne vouloir prendre aucun « aliment solide de quelque nature que ce fût, et se « bornait à quelques boissons, telles que du thé léger, « de l'eau panée et une tisane rafraîchissante et apé- « ritive, il devint si faible, qu'il ne s'aidait plus en « rien et pouvait à peine remuer ses membres. Enfin, « le soir du sixième jour depuis notre arrivée à Chalons, « il me causa un grand étonnement en me disant de « faire tout préparer pour son départ, de payer ce « qu'il devait, d'arranger sa malle, de faire en sorte « qu'il pût le lendemain de grand matin sortir de « Châlons, où il ne voulait point mourir. Il ajouta « que, si au point du jour il était encore vivant, quel- « que fût d'ailleurs son état, je n'avais qu'à le porter « dans sa chaise de poste et le conduire à Lunéville. « Il me dicta quelques lignes pour prévenir monsei- « gneur l'évêque et monsieur l'intendant de sa réso- « lution soudaine, et les remercier de leurs bontés. Le « maître de la poste fut chargé de leur faire parvenir « ces billets après notre départ. Alors il se reposa et « je m'occupai de l'exécution de ses ordres, Le lende- « main, tout étant prêt et les chevaux attelés, je le « portai dans la chaise de poste, enveloppé de sa « robe de chambre et d'une couverture par-dessus. « Je m'assis devant lui et de côté, pour ne le pas per- « dre de vue et le soutenir s'il retombait en avant; j'a- « joutai à cette précaution celle d'attacher ensemble « les poignées des côtés, ce qui formait une sorte de « barrière pour le retenir en place. C'est ainsi que je « le conduisis de Châlons à Saint-Dizier, sans qu'il

« proférât une seule parole. Je le voyais si faible et si
« pâle, que je tremblais de ne pouvoir le mener vivant
« jusqu'à Lunéville. Pendant qu'on relayait à la poste
« de Saint-Dizier, il parut s'éveiller comme en sursaut,
« et me demanda ou nous étions, et quelle heure il
« était; ayant répondu à ses questions, je lui en fis à
« mon tour quelques-unes, mais il ne me répondit
« rien, et parut s'assoupir de nouveau. Nous conti-
« nuâmes notre chemin. Entre Saint-Dizier et Bar-le-
« Duc, nous rencontrâmes un laquais que madame la
« marquise du Chatelet envoyait en poste à Châlons,
« pour s'assurer plus particulièrement de l'état du
« malade, et voir s'il était susceptible d'être trans-
« porté jusqu'à Lunévillle. Je fis part de cette rencon-
« tre à M. de Voltaire ; cela parut lui faire plaisir et le
« ranimer un peu. Le laquais retourna sur ses pas, et
« nous servit de courrier pour faire préparer les che-
« vaux sur la route, ce qui nous fit perdre moins de
« temps, et nous permit d'arriver à Nancy dans la
« soirée, avant la fermeture des portes. Nous descen-
« dîmes à la poste, où le laquais nous attendait pour
« savoir si l'on n'aurait point quelque ordre à lui
« donner. M. de Voltaire me chargea de lui dire de
« poursuivre sa route jusqu'à Lunéville, afin que ma-
« dame du Chatelet eût plus tôt de ses nouvelles. Quant
« à lui, il ne pouvait aller plus avant sans beaucoup
« de risques. Exténué de fatigue et d'inanition, il lui
« fallait nécessairement s'arrêter pour prendre du
« repos et quelque nourriture. Je le mis dans un bon
« lit en arrivant, où je lui fis apporter un bouillon. Il

« le but tout entier et avec plaisir. Moi-même ayant « presque autant besoin que lui de me restaurer, car « j'étais à peu près à jeun de la journée, je me fis ap- « porter à souper dans sa chambre, où j'avais fait « mettre aussi un lit de camp. La nuit comme le jour « je restais auprès de lui. Voyant avec quelle avidité « je dévorais ce qu'on m'avait servi. — *Que vous êtes « heureux*, me dit-il, *d'avoir un estomac et de digérer !* Il « avait vu disparaître la moitié d'une éclanche de « mouton et une entrée. On m'apporta ensuite deux « grives rôties et une douzaine de rouges-gorges, qui « sont les ortolans du pays. C'était alors leur saison. « Je demandai à M. de Voltaire s'il n'était pas tenté de « sucer un de ces petits oiseaux. — *Oui*, me dit-il, *je « veux essayer*. Je lui en choisis deux des plus gras, et « les lui portai, avec un morceau de mie de pain, sur « son lit, où s'étant à moitié redressé, il en mangea « une bonne partie et avec goût; il demanda ensuite « un verre de vin coupé d'un tiers d'eau, qu'il avala « assez lestement. Après cela il me dit qu'il se sentait « quelque disposition au sommeil; qu'après que j'au- « rais fini de souper, je n'avais qu'à me coucher; que « le lendemain matin à son réveil nous partirions « pour Lunéville. Alors se remettant la tête sur l'oreil- « ler, il ne tarda guère à s'assoupir. De mon côté, je « dormis très-bien jusqu'àprès cinq heures du matin. « A six heures, toutes les petites dispositions pour le « départ étaient faites; je n'attendais plus que le réveil « de M. de Voltaire. Je le voyais dormir d'un si pro- « fond sommeil, que rien n'aurait pu me déterminer

« à l'interrompre. J'allais de temps en temps jeter un « coup d'œil sur lui, bien résolu de le laisser se ré- « veiller de lui-même. Je ne m'attendais pas que ce « moment n'arriverait qu'à trois heures après midi. Il « tira alors ses rideaux en me disant qu'il avait bien « reposé ; il l'avait fait mieux et plus longtemps qu'il « ne le croyait. Je l'aidai à se lever et à s'habiller ; ce « sommeil l'avait rafraîchi, et je le trouvai beaucoup « plus dispos. Après qu'il eut pris un bouillon avec du « pain trempé, nous partîmes à cinq heures pour Lu- « néville, où nous arrivâmes aisément le même soir. « M. de Voltaire se trouvait alors beaucoup mieux. La « présence de madame du Chatelet acheva de le ra- « nimer...

« Cette maladie provenait évidemment du grand « échauffement qu'il s'était donné à Paris, par un « travail outré, une agitation excessives, et le chagrin « de s'y voir en butte à des tracasseries injustes qu'il « fallait sans cesse déjouer. »

Ces accès, assez fréquents chez lui, nous expliquent les soins qu'il prenait pour en éviter les retours ; mais même dans cet état de prostration apparente, le travail pour lui n'était pas suspendu : il arrangeait alors ses plans de tragédie, parfois même les versifiait tout entières, et les retenait par cœur pour les dicter dans ses premiers moments de convalescence.

XXIII

Voltaire arriva malade à Lunéville; mais toute la petite cour était en fête. Cependant le roi Stanislas, au milieu de ces plaisirs, en fumant sa pipe, paraissait plus mélancolique encore qu'autrefois. Madame de Boufflers fait tout pour le divertir; mais ces divertissements mêmes attirent le jeune Saint-Lambert, et l'ex-roi de Pologne, qui voit très-clair, devient soupçonneux au point de ne vouloir plus que la marquise de Boufflers s'éloigne un seul instant d'auprès de lui. Madame du Chatelet, de son côté, est plus radieuse et plus gaie que jamais. Voltaire à peine rétabli, on le prie de faire une comédie pour une fête que l'on se propose de donner au prince; il écrit à cette occasion *la Femme qui a raison;* mais, pour la première et pour l'unique fois de sa vie, sa verve est en défaut, il ne peut finir assez vite, il a besoin qu'on l'aide; et cette petite pièce (en vers à la vérité) est le seul de ses ouvrages écrit en collaboration... Partageait-il, pour son propre compte, les soupçons du roi Stanislas? C'est un point difficile à décider. On dit cependant que des doutes lui étaient déjà venus sur Émilie, depuis qu'il avait surpris le mathématicien Clairault enfermé avec elle dans son appartement. La scène même, si l'on en croit Longchamp, avait été violente: Voltaire avait enfoncé

la porte d'un coup de pied. Mais il semble que madame du Chatelet, depuis, l'avait fait absolument revenir de cette *chimère*. Il est donc vraisemblable que, livré tout entier à ses travaux, Voltaire ne soupçonnait rien, lorsque, à Lunéville, entrant un jour tout à coup chez madame du Chatelet, il trouva Saint-Lambert dans ses bras.

N'entreprenons pas de décrire une telle scène ; on doit dire cependant que le premier moment fut terrible. Voltaire apostropha violemment Saint-Lambert, lança sur Émilie un regard qu'elle n'oublia jamais, puis sur-le-champ, il voulut quitter Lunéville. Madame du Chatelet, à son insu, mit contre-ordre à ses préparatifs de départ, puis ayant laissé passer quelques heures, elle alla le trouver et lui demander à quoi il songeait de vouloir rendre publique une scène qui ne s'était passée qu'entre trois personnes, et qu'il allait, par son imprudence, faire arriver aux oreilles de M. du Chatelet.

Ceci se passait le soir ; Voltaire était couché et malade : madame du Chatelet s'assit sur les pieds de son lit, et alors des explications commencèrent avec plus de calme. Est-il croyable qu'elle s'excusa sur sa santé? C'est pourtant ce que l'on a prétendu. Mais quel qu'ait été cet entretien (qui se fit en anglais pour éviter les oreilles indiscrètes), ce qui est certain, c'est que Voltaire, dès les jours suivants, passa avec Émilie de la colère à la bienveillance et à la tendresse ; il semblait, du regard, lui témoigner des regrets d'avoir manqué à la loi d'indulgence qu'il s'était promis d'ob-

server toujours avec les autres, et d'y avoir manqué envers une personne pour laquelle il lui semblait avoir si peu le droit d'être sévère ! Sa magnanimité fut telle, que le jeune Saint-Lambert étant venu, d'un mouvement sincère, lui demander pardon des paroles un peu brusques que lui-même lui avait répondues, Voltaire se jeta dans ses bras et lui dit : « Mon enfant, « j'ai tout oublié, et c'est moi qui ai eu tort. Vous êtes « dans l'âge heureux où l'on aime, où l'on plaît ; jouis« sez de ces instants trop courts : un vieillard, un « malade, comme je suis, n'est plus fait pour les « plaisirs. »

Madame du Chatelet eût voulu aussi oublier cette scène, mais elle en conservait un très-vif souvenir. Elle se rappelait le premier regard qu'avait lancé sur elle Voltaire, et elle était cruellement humiliée au fond de l'âme d'avoir pu, même un seul instant, descendre, dans son esprit, du rang de grand homme à celui de femme. Elle avait été jusqu'ici d'un caractère enjoué, elle devint sombre. Voltaire fut touché de ce changement et simula de plus en plus l'oubli de ce qui s'était passé ; il reprit ses plans de tragédie et tâcha de l'associer elle-même à ce travail qu'autrefois elle prenait tant de plaisir à suivre ; il la consultait sur sa tragédie de Catilina et de Cicéron, qu'il écrivait alors. Toutefois l'un et l'autre, peu disposés aux plaisirs, quittèrent la cour du roi Stanislas et revinrent s'enfermer dans leur solitude de Cirey, Émilie avec sa tristesse et Voltaire avec son travail.

XXIV

Jamais il n'avait été plus plein de projets qu'à cette époque ; il en fit en quelque sorte l'inventaire en voyageant de Lunéville à Cirey, et se rendit compte à lui-même de sa propre situation.

La cour de France semblait, depuis quelques années, très-favorable pour lui ; il avait rendu déjà quelques services, il en pouvait rendre encore. On l'avait envoyé, en 1740, en ambassade secrète auprès du roi de Prusse, chargé de négocier une alliance entre les deux cours. Jamais assurément, depuis qu'il y avait des rois et des ambassadeurs, il ne s'était vu négociation de ce genre. Voltaire, à Berlin, dans le palais du roi, écrivait de sa chambre au monarque les notes les plus sérieuses, les plus habilement motivées (où n'était que trop visible cependant la faiblesse du gouvernement français) ; le vainqueur de la Silésie répondait à ces notes par des chansons.

Mais Voltaire, depuis, avait été chargé d'une entreprise d'une bien autre importance : dans une velléité de rétablir le prince Charles-Edouard sur le trône d'Angleterre, on l'avait chargé d'organiser le plan d'une descente dans la Grande-Bretagne. Devenu ainsi précurseur des imaginations napoléoniennes, il avait passé à combiner ce plan d'invasion les trois

années 1745, 1746 et 1747. Aussi voyons-nous qu'il ne composa dans cet intervalle aucune pièce de théâtre. Le comte de Lally, qui haïssait les Anglais, était l'âme de cette entreprise qui devait être exécutée par le duc de Richelieu, ami de Voltaire, héros de Fontenoi.

Qui pourrait dire que Voltaire, à mesure qu'il voyait autour de lui plus de sujets de tristesse, ne se sentait pas poussé davantage vers les idées ambitieuses, c'est-à-dire dans sa pensée vers les idées généreuses, vers le dévouement à la cause commune, puisque la sienne semblait avoir fait naufrage? Il était d'ailleurs, à cette époque, plein de son rôle de Cicéron. Il le joua lui-même d'une façon admirable, chez un de ses amis, devant une assemblée nombreuse, et tout le monde lui fit, au milieu des applaudissements, l'application de ces vers :

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.

Il s'était toujours plu à se comparer en lui-même à ce citoyen philosophe, poëte, orateur, consul... Le consulat seul manquait, dans ce parallèle, à l'auteur de la *Henriade*. Mais n'avait-il jamais songé à de hauts emplois? Il avait vu le cardinal Fleury commencer sa carrière politique à l'âge de soixante-treize ans et régner jusqu'à quatre-vingt-dix. On sait qu'il avait voulu lui succéder à l'Académie; pourrait-on affirmer qu'il ne songea pas à lui succéder autre part? Le bonheur

de Voltaire eût été que, par lui ou par un autre, la philosophie remplaçât l'influence des prêtres dans le conseil des rois. Quel philosophe semblait donc mieux placé que lui pour cela? Son nom, ses écrits. ses relations d'affaires et de philosophie atteignaient tous les peuples ; il était membre de toutes les Académies de l'Europe, même de celle de la Crusca... Au temps où nous sommes (1748), ce n'était plus le roi qui gouvernait, c'était madame de Pompadour. Et il se trouvait que Voltaire l'avait connue lorsqu'elle n'était encore que la belle mademoiselle Poisson. Elle lui faisait, depuis qu'elle était souveraine, les plus charmantes coquetteries, le protégeait contre les dévots. Ajouterai-je que le roi, dans son besoin d'alliances, n'eût pas été fâché d'avoir dans son conseil, malgré quelques hardiesses philosophiques, l'ami du roi le plus turbulent de l'Europe? Que pourraient objecter les dévots? L'auteur de *Mahomet* n'était-il pas en relations excellentes avec le Saint-Père?

Qu'il ait eu ou non ces pensées, la chose certaine, c'est que Voltaire se préparait, soit par un rôle officiel, soit autrement, à gouverner l'Europe.

Où prendrait-il son point d'appui? Il l'ignorait encore. Le roi de Prusse l'appelait à Berlin ; le roi de Suède l'appelait à Stockholm; le pape lui faisait insinuer de toutes les manières possibles l'invitation de venir à Rome ; Versailles lui faisait des avances... Que ferait-il? . .

XXV

Madame du Chatelet, rentrée à Cirey, reprit en grande hâte et avec ardeur ses travaux scientifiques. Malheureusement la première découverte qu'elle fit fut qu'elle était enceinte. Elle sentit que ceci était pour elle la mort. Il faut dire qu'elle avait vécu depuis plus de quinze ans, non pas séparée, mais éloignée de M. du Chatelet, qui ne lui avait fait que de rares visites et fort peu maritales. Il fallait pourtant lui épargner ce chagrin, sauver son honneur et celui de son fils. M. de Voltaire fut celui à qui on eut recours. Émilie, dès les premiers jours, se confia à lui. Malgré sa douleur d'une telle aventure, se prêtant par amitié, par bonté, à ce qu'on voulait de lui, il fut chargé d'inventer ce qu'il fallait pour attirer tout de suite à Cirey M. du Chatelet. Celui-ci vint en effet : on lui fit l'accueil le plus admirable, le plus enchanteur. Dès le premier soir, au souper, Voltaire sut se montrer si jeune, si spirituel, si gai, qu'Émilie rajeunit elle-même et que M. du Chatelet retrouva dans ses yeux les tendres sourires d'autrefois. A cette vue, le vieux soldat rajeunit lui-même, et se croit transporté de vingt-cinq ans en arrière au jour de son mariage... Le voilà trompé ! Cependant Émilie déclare à M. de Voltaire qu'elle ne survivra pas à tout ceci. En proie à une

tristesse sombre, elle fait déjà ses dispositions mortuaires, écrit à une amie très-chère de la venir voir pour la dernière fois. Dans cet intervalle de quelques mois, elle se hâta d'achever un travail important, mit au net ses papiers, retourna à Lunéville pour y faire ses couches, ne se reposa pas une seule heure, et ne termina son dernier ouvrage qu'au milieu de la nuit du 3 septembre 1749, pour mettre au monde une petite fille.

Madame du Chatelet avait quarante-quatre ans : elle était restée si mélancolique durant sa grossesse, elle avait si nettement affirmé qu'elle mourrait en couches, que son mari, son fils, ses amis, avaient fini par concevoir quelques inquiétudes. Quelle fut donc leur joie de voir que cet événement si redouté s'était passé de la façon la plus heureuse ! Le lendemain elle était aussi bien que possible, le surlendemain mieux encore. Mais le quatrième ou cinquième jour une imprudence (un verre d'orgeat à la glace bu malgré tout le monde) la mit subitement en danger. Les fonctions naturelles s'arrêtèrent, des suffocations la prirent, que les médecins réussirent à calmer, mais qui revinrent par intervalles. Le soir du sixième jour, dans un moment où elle paraissait un peu mieux, Voltaire, MM. du Chatelet père et fils, quelques autres personnes prenaient leur souper chez madame de Boufflers, lorsque Saint-Lambert entre tout éperdu au milieu de la salle et s'écrie qu'il n'y a plus d'espoir, que madame du Chatelet vient d'être reprise d'une manière terrible, qu'elle est à l'agonie. On se lève, on

court vers la malade ; mais il n'était plus temps, ce petit intervalle avait suffi : Émilie était morte ! Le mari, le fils, se précipitent sur le lit ; on les fait retirer. M. de Voltaire et M. de Saint-Lambert restent seuls auprès du lit, immobiles, silencieux. Mais tout à coup M. de Voltaire gagne la porte, court dans les corridors, cherche une issue, veut fuir le palais sans savoir où il va, sans proférer un mot. Arrivé au bas de l'escalier extérieur, on le voit tomber la tête sur la pierre, au pied du factionnaire. Un domestique accourt, le relève ; Saint-Lambert arrive en même temps et le prend dans ses bras. Voltaire, reprenant un peu connaissance, regarde fixement Saint-Lambert, puis laissant échapper un torrent de larmes : «*Ah ! mon ami*, lui dit-il, *c'est vous qui me l'avez tuée !* »

XXVI

Il n'y avait que quelques moments que madame du Chatelet n'était plus, lorsque madame de Boufflers appela Longchamp à l'écart, et lui dit à l'oreille de voir si madame du Chatelet n'avait pas au doigt une bague qu'elle lui désigna ; que si elle y était encore, il eût à la prendre et à la lui apporter. Cette bague était en effet au doigt de madame du Chatelet. Longchamp l'ayant ôtée, la porta à madame de Boufflers, qui en souleva le chaton et en tira le portrait de

Saint-Lambert. Cela fait, elle rend la bague à Longchamp, avec recommandation de la remettre le jour même à M. du Chatelet.

Cependant Voltaire, dans la nuit, ayant retrouvé un peu de calme, voulut annoncer la fatale nouvelle à madame du Deffant, amie de madame du Chatelet; il lui écrivit en ces termes :

« Je viens de voir mourir, madame, une amie de « vingt ans qui vous aimait véritablement, et qui me « parlait deux jours avant cette mort funeste du plai- « sir qu'elle aurait de vous voir à Paris, à son premier « voyage. J'avais prié M. le président Hénault de vous « instruire d'un accouchement qui avait paru si sin- « gulier et si heureux : il y avait un grand article pour « vous dans ma lettre. Madame du Chatelet m'avait « recommandé de vous écrire et j'avais cru remplir « mon devoir en écrivant à M. le président Hénault. « Cette malheureuse petite fille dont elle était accou- « chée, et qui a causé sa mort, ne m'intéressait pas « assez. Hélas! madame, nous avions tourné cet évé- « nement en plaisanterie, et c'est sur ce malheureux « ton que j'avais écrit par son ordre à ses amis. Si « quelque chose pouvait augmenter l'état horrible où « je suis, ce serait d'avoir pris avec gaieté une aven- « ture dont la suite empoisonne le reste de ma vie « misérable. Je ne vous ai point écrit pour ses couches, « et je vous annonce sa mort. C'est à la sensibilité de « votre cœur que j'ai recours dans le désespoir où je « suis. On m'entraîne à Cirey avec M. du Chatelet. De « là, je reviens à Paris, sans savoir ce que je devien-

« drai, et espérant bientôt la rejoindre. Souffrez qu'en « arrivant j'aie la douloureuse consolation de vous « parler d'elle, et de pleurer à vos pieds une femme « qui, avec ses faiblesses, avait une âme respecta- « ble. »

Cette mort était arrivée le 10 septembre; le 12 ou le 13, M. de Voltaire donna ordre à Longchamp de s'informer si une bague que portait habituellement madame du Chatelet ne serait pas restée entre les mains de la première femme de chambre, et il lui dit que si cela était, il fallait d'une certaine manière en soulever le chaton, sous lequel, ajouta-t-il, vous trouverez mon portrait et me l'apporterez. Longchamp répondit que cette bague avait été remise par lui-même à M. du Chatelet, et qu'à l'égard de son portrait, il n'y était plus. « Comment le savez-vous ? » dit M. de Voltaire. Longchamp fut forcé de lui faire le détail de ce qui s'était passé chez madame de Boufflers, relativement au portrait de M. de Saint-Lambert. Voltaire l'écoutait épouvanté. « *O ciel!* s'écria-t-il, *voilà bien les femmes!..* »

Cependant, le 14 septembre, encore il écrit tout en larmes à l'abbé de Voisenon :

« Mon cher abbé, mon cher ami, que vous avais-je « écrit! Quelle joie malheureuse! Quelle suite fu- « neste! Quelle complication de malheurs, qui ren- « draient encore mon état plus affreux, s'il pouvait « l'être! Conservez-vous, vivez; et si je suis en vie, je « viendrai bientôt verser dans votre sein des larmes « qui ne tariront jamais.

« Je n'abandonne pas M. du Chatelet, je vais à Cirey

« avec lui. Il faut y aller, il faut remplir ce cruel de-
« voir. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait
« embelli, et où j'espérais mourir dans les bras de
« votre amie ! Il faudra bien revenir à Paris ; je
« compte vous y voir. J'ai une répugnance horrible à
« être enterré à Paris. Je vous en dirai les raisons. Ah !
« cher abbé, quelle perte ! »

En effet, il accompagna à Cirey M. du Chatelet et son fils. Il fallut d'abord mettre ordre à toutes choses. Voltaire fit emporter sa bibliothèque, ses collections, ses instruments de physique et de mathématiques, ses statues, ses tableaux, ses papiers. Tout cela fut transporté à la maison qu'il n'avait point cessé de tenir à Paris, dirigée en partie par l'abbé Moussinot, et dont l'entretien lui coûtait 30,000 livres par année.

Il écrivit de Cirey, au comte d'Argental (un vieil ami d'enfance, qui chaque année lui était devenu de plus en plus cher) :

« Je ne sais, mon adorable ami, combien de jours
« nous resterons encore dans cette maison que l'ami-
« tié avait embellie, et qui est devenue pour moi un
« objet d'horreur. Je remplis un devoir bien triste, et
« j'ai vu des choses bien funestes. Je ne trouverai ma
« consolation qu'auprès de vous. Vous m'avez écrit
« des lettres qui, en me faisant fondre en larmes, ont
« porté le soulagement dans mon cœur. Je partirai
« dans trois ou quatre jours, si ma malheureuse santé
« me le permet.

« Je meurs dans ce château : une ancienne amie de

« cette malheureuse femme y pleure avec moi ; j'y « remplis mon devoir avec le mari et avec le fils. Il « n'y a rien de si douloureux que ce que j'ai vu de- « puis trois mois, et qui s'est terminé par la mort. « Mon état est horrible, vous en sentez toute l'amer- « tume..... »

Ceci, le 21 septembre ; mais le 23, il écrit de nouveau :

« Je suis encore pour deux jours à Cirey. De là je « vais passer encore deux jours chez une amie de ce « grand homme et de cette malheureuse femme, et je « reviens à petites journées par la route de Saint- « Dizier et de Meaux. Enfin je n'aurai la consolation « de vous revoir que les premiers jours d'octobre. « J'ai relu plus d'une fois votre dernière lettre et celle « de madame d'Argental. Vous faites ma consolation, « mes chers anges (*il les appelait habituellement ainsi*), « vous me faites aimer les malheureux restes de ma « vie. »

Il ne veut point, dit-il, à Paris, habiter sa propre maison, il craint la curiosité, il lui faut la retraite ; il voudrait vivre auprès des d'Argental, occuper le devant de leur hôtel. « *J'en donnerai aux locataires,* dit-il, *tout ce qu'ils voudront, je leur ferai un pont d'or.* » Mais, il prévoit bien que ces locataires ne pourront partir sur-le-champ et qu'il sera obligé de loger chez lui. Il ajoute ceci : « Je vous avouerai même qu'une maison « qu'elle habitait, en m'accablant de douleur, ne m'est « point désagréable. Je ne crains point mon affliction, « je ne fuis point ce qui me parle d'elle. J'aime Cirey,

« je ne pourrais pas supporter Lunéville, où je l'ai « perdue d'une manière plus funeste que vous ne « pensez; mais les lieux qu'elle embellissait me sont « chers. Je n'ai point perdu une maîtresse ; j'ai perdu « la moitié de moi-même, une âme pour qui la mienne « était faite, une amie de vingt ans que j'avais vue « naître. Le père le plus tendre n'aime pas autrement « sa fille unique. J'aime à en trouver partout l'idée. « J'aime à parler à son mari, à son fils....»

Croira-t-on que dans ces entrefaites, quatre vers ayant paru sur la mort de madame du Chatelet, une partie du public fut assez sotte pour les attribuer à Voltaire? Jamais rien de la part des esprits légers ne le blessa davantage. Il écrit à une dame : « Il a couru « après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa « louange. Des gens qui n'ont ni goût, ni âme, me les « ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, « et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, « dans l'état horrible où je suis, mon esprit eût la « malheureuse liberté de faire des vers pour elle.»

A tous ses amis il ne parle que d'elle : on sent qu'il l'a aimée de tous les amours à la fois, comme amie, comme sœur, comme fille; comme fille surtout, car elle était pour lui l'espoir de l'avenir ; il voyait par elle la philosophie arriver aux femmes, aux mères. La première parmi les personnes de son sexe, elle était entrée dans ces vérités nouvelles révélées par les Newton, les Huygens, les Descartes, les Galilée... Elle était belle et respectable à ses yeux de tout ce que son imagination, son amour et sa raison supérieure savaient

trouver en elle. Elle était d'ailleurs toute sa famille ; avant elle il avait été seul au monde, et par sa mort il se retrouvait seul. Représentant des idées de réformes qui agitaient son siècle, c'était comme si tout à coup les femmes eussent été arrachées à cette entreprise sacrée. Comme homme, comme philosophe, il perdait sa compagne. Aussi dans toutes ses lettres, pendant deux mois, on ne retrouve qu'*Emilie*. On sent que pour Voltaire tout un monde a péri avec elle. C'est maintenant qu'il l'aime, c'est maintenant qu'il comprend qu'elle était l'espoir de la philosophie ! Il respecte en elle le souvenir d'un grand homme ou plutôt celui d'une femme unique au monde : « Une femme, « dit-il, qui a traduit et éclairci Newton, et qui avait « fait une traduction de Virgile, sans laisser soupçon- « ner dans la conversation qu'elle avait fait ces pro- « diges ; une femme qui n'a jamais dit de mal de per- « sonne et qui n'a jamais proféré un mensonge ; une « amie attentive et courageuse dans l'amitié ; en un « mot, un très-grand homme que les femmes ordinai- « res ne connaissaient que par ses diamants et le « cavagnole. »

Les préparatifs sont enfin terminés pour le départ : il a, de ses propres mains, vidé cette chère maison qu'il avait autrefois embellie avec elle !... Le 3 octobre, accompagné de M. du Chatelet, il a quitté Cirey pour toujours, et le voici à Châlons, d'où il écrit de nouveau à M. et madame d'Argental :

« ..... Je viens de relire des matériaux immenses de « métaphysique que madame du Chatelet avait assem-

« blés avec une patience et une sagacité qui m'effrayent.
« Comment pouvait-elle pleurer après cela à nos tra-
« gédies ? C'était le génie de Leibnitz avec de la sen-
« sibilité. Ah ! mon cher ami, on ne sait pas quelle
« perte on a faite ! »

C'est pourtant dans ce voyage, qu'il fit très-lentement, — voulant autant que possible retarder son retour à Paris, — que Voltaire commença à reprendre un peu le travail. Il retomba tout d'abord dans ses préoccupations sur Cicéron. Il écrit à M. et madame d'Argental : « J'ai revu enfin *Catilina* dans ma route ;
« mais qu'il s'en faut que je puisse travailler avec
« cette ardeur que j'avais quand je lui apportais un
« acte tous les deux jours ! Les idées s'enfuient de moi.
« Je me surprends des heures entières sans pouvoir
« travailler, sans avoir d'idée de mon ouvrage. Il n'y
« en a qu'une qui m'occupe jour et nuit. » A mesure qu'il approchait de Paris, sa tristesse, que le travail avait calmée quelques instants, paraissait augmenter et prendre même un caractère plus sombre que dans les premiers jours.

« A son arrivée à Paris, dit Longchamp, M. de Vol-
« taire était malade ; sa faiblesse ne diminuait point ;
« il était toujours sombre, triste et rêveur. Il ne vou-
« lait voir personne, ne sortait point de chez lui, et ne
« pouvait se consoler de la mort de madame du Cha-
« telet. Pendant les nuits, il se relevait plein d'agita-
« tion ; son esprit frappé croyait voir cette dame ; il
« l'appelait, et se traînait avec peine de chambre en
« chambre, comme pour la chercher. C'était à la fin

« du mois d'octobre, et le froid se faisait déjà sentir « d'une manière assez rude. Au milieu d'une certaine « nuit où il n'avait pu trouver le sommeil, il était « sorti de son lit, et après avoir fait quelques pas à « tâtons dans sa chambre, il se sentit si faible, qu'il « dut s'appuyer contre une console pour ne pas tom- « ber. Il resta là, debout, assez longtemps, souffrant « de froid et craignant de me réveiller en m'appelant. « Il s'efforça ensuite de passer dans la salle voisine, où « presque tous ses livres se trouvaient encore amoncelés « sur le parquet (*c'étaient des livres provenant du démé- « nagement de Cirey*). Mais il était loin de s'en ressou- « venir, et, la tête toujours remplie du même objet, il « croyait traverser cette salle lorsque, s'étant heurté « contre une pile d'*in-folio*, il trébucha, et, ne pouvant « se relever, il m'appela alors à plusieurs reprises; « mais il avait la voix si faible, que les premières fois « je ne l'entendis point, quoique je fusse couché assez « près de là. M'étant enfin éveillé, je l'entendis gémir, « et répéter faiblement mon nom. Je sautai aussitôt de « mon lit et me portai en hâte vers le lieu d'où partait « sa voix. J'étais sans lumière, et, marchant avec pré- « cipitation, mes pieds s'embarrassèrent dans les siens, « et je tombai sur lui. M'étant relevé, je le trouvai sans « parole et presque glacé. Je me hâtai de l'enlever, « et le reportai dans son lit à travers l'obscurité, mais « avec toute la précaution que la circonstance exigeait. « Je m'eus bientôt procuré de la lumière, et après avoir « fait un grand feu, je tâchai de réchauffer M. de « Voltaire en lui enveloppant de temps en temps le

« corps et les membres de serviettes chaudes. Cela « produisit un bon effet. Je le vis se ranimer peu à peu; « il ouvrit les yeux, et, me reconnaissant, il me dit « qu'il se sentait très-fatigué, et avait besoin de repos; « je le couvris bien, et ayant fermé ses rideaux, je res- « tai dans la chambre le reste de la nuit. Il ne tarda « pas à s'endormir, et le sommeil ne le quitta que vers « les onze heures du matin. »

Voilà l'état dans lequel il resta quelque temps encore; mais ici commence une phase nouvelle et dernière de cette tragédie : Longchamp, inquiet de voir son maître dans cet abattement, voulut l'en tirer, et crut avoir un moyen infaillible pour cela. Ayant aidé M. du Chatelet à brûler une partie des papiers de sa femme, il était parvenu, dit-il, subtilement, à sauver quelques lettres de madame du Chatelet, dans lesquelles elle s'exprimait sur le compte de M. de Voltaire d'une façon assez légère pour faire croire qu'elle ne l'aimait pas. Ce fut à ces lettres qu'il eut recours pour calmer la douleur et la passion de son maître; il eut en effet la cruauté de les lui montrer. Voltaire pâlit et frémit en lisant; mais il connaissait trop bien le cœur humain pour conclure (ainsi que le faisait Longchamp) qu'Émilie ne l'eût jamais aimé. D'ailleurs, quelque quelque légère qu'eût pu être sa vie, ses derniers mois si sérieux et sa mort ne réparaient-ils pas tout ? Si elle avait commis quelques fautes à l'égard de Voltaire, elle avait bien mérité de la philosophie : elle avait commenté Newton. Voltaire continua donc de la pleurer et de l'embellir dans son imagination et dans son

souvenir. En dépit des papiers de Longchamp, il la vit plus belle encore que dans son vivant; et c'est à travers ce mirage qu'il a transmis son nom à la postérité.

XXVII

Voltaire, en arrivant à Paris, s'était donc emménagé dans sa propre maison, rue Traversière; mais quoique malade, quoiqu'il ne reçût que ses plus particuliers et plus anciens amis, à peine le bruit de son retour se fut-il répandu parmi les oisifs et les beaux esprits de la ville, que les gazettes commencèrent à se déchaîner. Fréron était alors au plus fort de sa malheureuse influence; encouragé par une reine dévote et crédule, il commença au milieu des sots et des envieux, etc., etc., dans sa misérable feuille, à prêcher une nouvelle croisade contre Voltaire. Celui-ci eut la simplicité, pendant quelque temps, de croire que le roi, ou que tout au moins madame de Pompadour mettrait un terme à tant d'infamie; il n'imaginait pas que l'on pût laisser ainsi traîner dans les égouts des gazettes le nom d'un historiographe de France et d'un gentilhomme de la Chambre. Mais, loin de là, il ne reçut pas même une invitation de la cour. Les gazettes, tous les matins, publiaient que M. de Voltaire allait bouleverser le royaume; et l'on voyait le roi, le parlement,

le clergé saisis d'épouvante. La terreur augmentait de moment en moment. Ces gens-là sentaient d'instinct que l'esprit de Voltaire était une flamme qui allait brûler tout arbre stérile, et le mauvais arbre tremblait jusque dans ses racines. « *Tous ces gens-là craignent les philosophes*, disait Duclos, *comme les voleurs craignent les réverbères.* »

Voltaire prévoyait même qu'il lui serait impossible de rien imprimer : le chancelier d'Aguesseau, qui remplissait les fonctions de censeur, malgré toutes ses belles phrases imitées des Romains, n'était à l'égard de Voltaire qu'un sot solennel.

L'auteur de la *Henriade*, en présence de tant d'obstacles et de tant de chagrins, crut quelque temps que son rôle était fini, qu'il fallait renoncer à réformer l'Europe. Le bruit courut même et parmi ses amis, qu'il allait se retirer chez les bénédictins, dans l'abbaye de Sénones, auprès de dom Calmet.

Cependant, comme sa santé ne se remettait point, il appela près de lui, pour tenir son ménage, sa nièce, madame Denis, veuve depuis quelques années. A peine se fut-elle installée, que le bonheur de se sentir de nouveau en famille lui rendit le courage, il s'aperçut qu'il guérirait encore, et qu'il fallait s'arranger pour vivre, c'est-à-dire pour reprendre son rôle : « Ma « chère enfant, disait-il à madame Denis, c'est la des- « tinée qui dispose de nous, et je me laisse aller à la « mienne sans savoir trop ce qu'elle veut accomplir « par moi. »

Puisque son rôle n'était point possible au milieu

des Welches, il songea à partir, et fit, quoiqu'il lui en coûtât, ses dispositions pour quitter la France. Son projet (si la destinée le lui laissait accomplir) était d'aller d'abord passer quelque temps chez le roi de Prusse, puis chez le pape. Toutefois, comme il ne savait point encore dans quel pays il s'établirait définitivement, il laissa madame Denis à Paris. Cette nièce, d'ailleurs, était fort habile, fort entendue aux affaires, et il lui confia la conduite d'un procès qu'elle gagna très-bien. Avant son départ, dans l'incertitude de ce qu'il pourrait devenir, il fit rentrer ce qu'il put de ses fonds, en fit passer dans tous les pays de la terre, afin de ne se trouver nulle part sans ressources ; cela réglé, il lègue à sa nièce sa maison, son argenterie, ses chevaux, et le voici en route pour Berlin.

XXVIII

Il y fut reçu avec les plus grands témoignages d'amitié, logé dans la principale partie du palais, celle même qu'avait eue le maréchal de Saxe ! Le vainqueur de la Silésie n'est plus seulement pour Voltaire le Marc-Aurèle, le Salomon du Nord ; ce palais devient, à ses yeux, le palais enchanté d'*Alcine Frédéric*. Jamais tant de séductions, de coquetteries et de grâces, ne furent employées pour attirer et retenir quelqu'un. L'auteur de la *Henriade* semblait être pour lui l'objet

d'une passion et presque d'un culte. Ce culte, il l'avait propagé partout autour de son trône. Un prince de Prusse (le prince de Wirtemberg) écrit à Voltaire : « Quoi de plus cruel et de plus insultant pour la « France que de voir son plus beau génie s'éloigner « d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenser comme un Dieu ! »

En vain, les amis de Voltaire et sa famille (madame Denis surtout) l'avaient engagé, en partant, à se défier de l'enchanteur.

— C'est un roi, disaient-ils, prenez garde ; ces amitiés sont dangereuses.

— Eh ! non, mes amis, répondait-il, ce roi est un grand homme. Il faut le consoler d'être roi, et surtout l'empêcher de mépriser les hommes.

Pour tenir rang à la cour de Prusse, un titre était nécessaire ; il lui fallut accepter le cordon et la clef de chambellan, honneur auquel était attaché un traitement annuel de 20,000 livres. Voltaire reçut en souriant ces hochets ; mais, avec sa magnanimité ordinaire, il voulut faire aussi ses générosités au monarque. Frédéric venait de créer, dans ses États, une souscription pour la fondation d'une sorte de compagnie des Indes. Voltaire versa dans cette entreprise deux millions.

Cela réglé, Frédéric lui demanda des leçons d'éloquence et de versification. Une leçon de deux heures tous les jours, tel était son emploi. Mais qu'ils surent, maître et disciple, étendre ces leçons à bien d'autres sujets ! Il est vrai, disaient-ils, que tout entre dans

l'éloquence et la poésie, et celui qui veut réussir dans l'un de ces deux arts doit commencer par agrandir son âme, par y faire entrer toutes choses. — Mais avec ordre, ajoutait Voltaire, et sans trop de mépris pour les pauvres acteurs et pour le directeur (tout incompréhensible qu'il soit) de ce spectacle étonnant.

Qu'on se figure, ce tête-à tête étrange renouvelé tous les jours, entre ces deux hommes uniques! On en retrouve quelques traces dans leur correspondance, où l'on voit Voltaire, dans ses plaisanteries même, rappeler le roi au respect de la conscience humaine.

Après cette causerie du matin, chacun dans la journée vaquait à ses affaires; puis venait l'heure des petits soupers, dont les convives habituels étaient : le médecin la Mettrie, le gros Irlandais milord Tirconel, l'Italien Algarotti, d'Argens, quelques autres; de jolis pages autour de la table; jamais de femmes. Au milieu de ces hôtes venait s'asseoir gravement M. le président de l'Académie de Berlin, l'insociable Maupertuis, devenu plus insociable encore depuis l'arrivée de Voltaire. Tant qu'il avait brillé seul sur l'horizon prussien, il avait conservé des sentiments humains, au point de s'être livré, dit-on, quelquefois avec complaisance, à l'admiration des dames berlinoises; il avait composé pour elles un livre de science galante : la *Vénus physique*. Mais l'établissement de Voltaire dans les appartements du roi le troubla. Saisi de jalousie et résolu de tenir tête à celui que bien à tort il croyait son rival, le voilà qui taille sa plume, qui se plonge dans l'étude. Il lui fallait à tout prix éclipser l'auteur du Newtonianisme.

Maupertuis se trouvait donc moins fréquemment que les autres aux soupers du roi et personne ne songeait à s'en plaindre. Malgré les absences fréquentes de M. le président, ces petits soupers plaisaient peu à Voltaire.

Quelle que fût, en effet, son admiration pour le philosophe-roi, il n'était pas sans quelque chagrin de retrouver là ce qu'il avait fui depuis vingt ans, c'est-à-dire la société des esprits oisifs et légers ! Il est vrai que si parmi les familiers du roi, milord Tirconel, par exemple, lui paraissait un gros sot, la Mettrie, en revanche, était une créature si candide, si vive, si pleine d'imprévu, que Voltaire se plaisait assez en sa compagnie, quoiqu'il le trouvât *trop gai*. Cette trop grande gaieté de la Mettrie et des autres convives l'attristait ; aussi commença-t-il à prétexter de sa santé, qui était, en effet, mauvaise à Berlin, pour se dispenser de venir aussi souvent à ces soupers.

Il vivait solitaire dans le palais du roi et n'avait plus guère d'entretiens qu'avec lui, qu'il trouvait toujours l'homme le plus spirituel de sa cour et le prince le plus digne, le plus capable et le mieux placé pour réformer l'Europe. Frédéric écrivait alors l'*Histoire du Brandebourg ;* il en lisait tous les matins quelques nouveaux chapitres à Voltaire, qui, tout en faisant au style quelques corrections, admirait combien cette histoire était la marque d'un esprit ferme, étendu, habile... Comment, après cela, l'auteur d'un livre si sérieux, si sensé, pouvait-il se plaire à ces étranges soupers?

O Frédéric, disait-il, admirable génie, homme ai-

mable, vainqueur dans cinq batailles, esprit le plus ferme qu'il y ait en Europe, faut-il que j'entrevoie en toi tant de misères et de néant!

O Frédéric! ô homme! quel problème es-tu donc?

XXIX

Chose étonnante! durant les quelques mois de son séjour à Paris, Voltaire avait paru suspect à la cour de France, on avait tout fait pour l'éloigner ; et maintenant voilà que madame de Pompadour, que le roi, témoignaient du mécontentement de sa retraite en Prusse ! On allait jusqu'à lui retirer son titre d'historiographe de France! Pour réponse, il écrivit la plus belle histoire qu'eût jamais faite, assurément, aucun historiographe, l'*Histoire du siècle de Louis XIV*. Le roi pouvait lui retirer sa charge, il ne pouvait pas l'empêcher d'en remplir les fonctions avec éclat et d'être le premier historien de sa patrie. La cour répondit à ce trait par des tracasseries nouvelles qui eurent pour objet le *Siècle de Louis XIV* lui-même. On le récompensait ainsi d'avoir voulu donner à Louis XV, par cette histoire, une leçon dans le grand art de régner, ou plutôt d'administrer , car il ne semble pas que Voltaire ait entendu autrement le rôle de la royauté (de là son admiration pour ces grands administrateurs, Colbert, Sully, etc.)

Ainsi, ce *Siècle de Louis XIV*, dont les premiers éléments avaient été recueillis autrefois chez M. de Caumartin, fut achevé et publié en Prusse.

Pendant que Frédéric et Voltaire s'occupent, l'un de son empire, et l'autre de l'instruction de l'Europe, chacun, autour d'eux, joue son rôle suivant sa nature : milord Tirconel et la Mettrie, meurent d'indigestion ; Maupertuis écrit des *Lettres philosophiques,* en imitation des *Lettres anglaises*, et prépare ses grandes découvertes qu'il fait d'avance admirer aux belles Allemandes ; enfin, il organise des cabales contre Voltaire, et surtout contre Kœnig, le plus illustres de ses collègues à l'Académie de Berlin.

Dans ces entrefaites, un nouvel hôte, un Gascon, nommé la Beaumelle, arrive à la cour de Prusse. Ce Gascon avait de l'esprit, du trait, beaucoup de répartie, peu de probité. M. le président découvrit tout de suite qu'il serait son homme pour mettre la discorde au palais, pour y brouiller tout le monde avec tout le monde. Le voici à l'œuvre ; les petits propos commencent à courir. On rapportait au roi : « Sire, M. de « Voltaire a dit à quelqu'un qui lui donnait des vers à « corriger : *Le roi m'envoie aussi son linge sale à blanchir,* « *il faut que le vôtre attende.* » On racontait à Voltaire : « Monsieur, quelqu'un a témoigné au roi de la « jalousie de votre présence à sa cour ; Sa Majesté a « daigné répondre : *Attendez, j'en aurai besoin encore* « *quelque temps ; on suce l'orange et on jette l'écorce.* »

Il résulta de ces manœuvres que le roi et Voltaire, aux entretiens du soir, échangèrent réellement quel-

ques mots à moitié flatteurs, à moitié épigrammatiques. Mais aux conversations du matin les deux grands hommes, débarrassés de l'influence des esprits jaloux, se retrouvaient tout entiers et se quittaient chaque fois plus charmés l'un de l'autre.

Cependant Voltaire, seul, malade, presque sexagénaire et entouré d'ennemis, dans une cour étrangère, n'en était pas moins effrayé d'avoir senti deux ou trois fois, au milieu des caresses du roi, des égratignures de tigre. Il a souvent des étonnements naïfs ; il écrit à sa nièce (après lui avoir raconté le propos de l'*écorce d'orange*) :

« .... Un roi qui a gagné des batailles et des pro-
« vinces, un roi du Nord qui fait des vers en notre
« langue, un roi enfin que je n'avais pas cherché et
« qui me disait qu'il m'aimait ! Pourquoi m'aurait-il
« fait tant d'avances ? Je m'y perds... je n'y conçois
« rien...

« Je ne sais pourtant, en relisant ses vers, je suis
« tombé sur une épître à un peintre nommé *Pène*, qui
« est à lui ; en voici les premiers vers :

Quel spectacle étonnant vient de frapper mes yeux !
Cher Pène, ton pinceau te place au rang des dieux.

« Ce Pène est un homme qu'il ne regarde pas. Cepen-
« dant c'est *le cher Pène, c'est un dieu.* Il pourrait bien
« en être autant de moi ; c'est-à-dire pas grand'chose.
« Peut-être que dans tout ce qu'il écrit, son esprit seul
« le conduit, et le cœur est bien loin. Peut-être que
« toutes ces lettres où il me prodiguait des bontés si

« vives et si touchantes ne voulaient rien dire du « tout. »

Tout cela ne fut pas sans lui donner bien des heures de mélancolie ; il commence ainsi une autre lettre à madame Denis (après quatre mois de séjour à Berlin) :

« Je vous écris à côté d'un poêle, la tête pesante et « le cœur triste, en jetant les yeux sur la rivière de la « Sprée, parce que la Sprée tombe dans l'Elbe, l'Elbe « dans la mer, et que la mer reçoit la Seine, et que « notre maison de Paris est assez près de cette rivière « de Seine ; et je dis : Ma chère enfant, pourquoi suis- « je dans ce cabinet qui donne sur cette Sprée, et « non pas au coin de notre feu? »

Et plus loin il ajoute : « Que j'ai de remords, ma « chère enfant! »

XXX

Il était donc peu probable qu'il restât longtemps à Berlin. D'ailleurs, il lui tardait de voir Rome, et le pape, et Saint-Pierre, et la ville souterraine. Une de ses joies, au milieu de ses tribulations, c'était de porter au souverain pontife quatre gracieux vers d'un roi huguenot. Il prenait plaisir à jouer ce rôle de réconciliateur entre le pape et un monarque hérétique. Il devait avoir à Rome le titre d'ambassadeur de Prusse ; mais Frédéric comptait bien qu'il reviendrait de là s'établir définitivement auprès de lui. Voltaire

ne s'expliquait pas trop sur ce point. Avant de s'engager à rien, il observait les choses avec soin. Il avait vu tant de fois le pauvre la Mettrie pleurer comme un enfant de s'être donné un tel maître, que cela le faisait réfléchir. Ces régiments de grenadiers qui entouraient le palais et la ville l'inquiétaient ; s'il se sentait libre d'esprit dans les appartements royaux, il ne se sentait pas assez libre de sa personne. Il réfléchissait qu'il serait difficile de fuir d'un tel séjour. Ce royaume de Frédéric n'était rien autre chose qu'une vaste prison. On entrait, on sortait, mais point sans permission, et jamais frontières ne furent mieux surveillées.

Comment s'était-il laissé prendre à venir s'établir dans un pays despotique ? Voilà ce qu'il se demandait tous les jours. S'il n'eût eu que sa personne dans ce pays, il n'eût pas tardé à en être bien loin ; mais son argent, ces deux millions imprudemment engagés, comment les tirer de là discrètement? Il s'entendit avec un certain juif, pour faire sortir du Brandebourg une partie de ses fonds ; mais ce juif le vola. Voltaire, qui avait l'œil à tout, s'en aperçut dès les premiers symptômes. Il y voulut mettre ordre ; le juif, indigné de cette clairvoyance, voulut se venger : profitant de ce que Voltaire est entouré d'ennemis, il lui intente un procès ridicule. Fréderic, piqué de ce que Voltaire, dans ses États, ait pu craindre pour son bien et pour sa liberté, fait semblant de le croire coupable, refuse quelque temps de le voir. Maupertuis alors triomphe et insulte son rival. Heureusement Voltaire gagne son procès. Le roi revient à lui le premier avec les plus

douces caresses. Voici de nouveau les jaloux confondus ! Mais ceci ne fit qu'exciter davantage, parmi eux, l'esprit de cabale. La fièvre les saisit; ils publient des brochures les uns contre les autres, et le roi, le croira-t-on? fait un pamphlet contre eux tous ! C'était un feu roulant de brocards, d'épigrammes en vers et en prose. Voltaire, comme les autres, fit un libelle. Il n'y avait plus, dans cette mêlée, ni roi, ni grand philosophe, mais une troupe d'écoliers en bataille.

Il n'y avait plus ni roi, ni grand philosophe !... Erreur !... ils se retrouvaient toujours dans le tête-à-tête. Débarrassés alors, on l'a vu, de ce malheureux entourage de gens de lettres, Voltaire et Frédéric reprenaient leur niveau. Plus ils se connaissaient, moins ils se comprenaient peut-être, mais plus ils s'étonnaient et se confondaient l'un l'autre. En dépit de leurs tracasseries, ils se sentaient faits pour s'aimer. Cependant quelque chose encore en Frédéric affligeait Voltaire, et c'était précisément ce qu'il avait tant redouté : son mépris pour les hommes. De ce côté, il lui rappelait quelquefois milord Bolingbroke, quoique avec un esprit d'une bien autre étendue. A la vérité, ce n'était plus une recommandation, à ses yeux, que de ressembler à Bolingbroke; son admiration pour le célèbre sceptique avait beaucoup baissé, surtout depuis la publication de ses mémoires, qui précisément venaient de paraître, et que Voltaire avait lus avec dégoût.

Mais il faut dire un mot de la brochure que l'auteur de la *Henriade* avait lancée dans la mêlée de Berlin, et qui eut pour lui des suites si cruelles.

XXXI

Maupertuis venait de publier un livre de science si singulier que n'en pas rire eût été impossible à Voltaire, — et pourtant on a pu remarquer que depuis la mort de madame du Chatelet il n'avait pas eu un moment de gaieté.

Mais à la lecture du livre de Maupertuis le rire lui revint. Le roi riait aussi, comme on peut le penser; mais il défendit qu'on se moquât publiquement du président de son Académie, choisi, nommé par lui.

— Eh! sire, disait Voltaire, c'est moi qui vous l'ai fait connaître, mais il n'était pas fou alors. Voulez-vous laisser se répandre sans protestation des rêveries capables de déshonorer les sciences. Séparons au moins la cause des vraies sciences de celle de ce malheureux visionnaire.

Mais le roi n'en persista pas moins à interdire les railleries publiques contre son président. Voltaire alors, voulant faire sentir à Frédéric lui-même le néant de son autorité royale devant l'autorité du bon sens, s'avisa du plus étonnant pamphlet qui eût jamais paru, et par lequel il fit chorus aux pamphlets de Maupertuis, de Kœnig, de la Beaumelle, et du roi lui-même, puisque Sa Majesté, pour se divertir, voulait des pamphlets.

Cette joyeuse brochure, publiée tout à coup dans Berlin, à l'insu de Frédéric, et par le moyen d'un ancien privilége, avait pour titre : *Diatribe du docteur Akakia, médecin du pape.*

Il analysait avec sa verve ordinaire le livre de Maupertuis, puis il répétait à chaque page : « Ces folies ont paru sous le nom d'un illustre président ; mais ne croyez pas qu'elles soient de ce savant homme ; je sais, moi, docteur Akakia, médecin du pape, qu'elles sont l'œuvre d'un jeune écolier qui, pour mieux débiter son livre, a osé usurper un nom connu et vénéré. Donc, respect à M. le président de l'Académie royale de Berlin ! Mais sachons démasquer le jeune faussaire, qui, si l'on n'y eût pris garde, allait couvrir d'un ridicule éternel le nom de Maupertuis ! »

Frédéric, irrité que l'on eût osé commettre dans ses États le crime de désobéissance, fit lacérer et brûler tous les exemplaires publiquement par la main du bourreau. On en fit un bûcher sous les fenêtres même de Voltaire. Il regarda la flamme et sourit avec pitié de cette barbarie gothique.

— Un peu d'ellébore, disait-il, donné à Maupertuis eût été plus efficace que cette brûlure de mon pauvre Akakia.

XXXII

Voltaire aussitôt renvoya au roi son brevet, son cordon, sa croix, sa clef de chambellan, avec ces quatre vers :

Je les reçus avec tendresse,
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Puis il demandait la permission de sortir du royaume ; Frédéric lui fit reporter son brevet et sa croix, mais ne répondit rien touchant la permission de partir. Voltaire, inquiet, demande à voir Frédéric. Quelques instants d'entrevue suffisent pour tout réparer ; ils causent, ils oublient leurs discordes, il n'y a plus que génie et génie. Ils sourient d'avoir été si enfants, puis ils terminent en se moquant, de qui ? de Maupertuis ! Voltaire, dans cette entrevue, demande la permission d'aller prendre les eaux de Plombières ; elle lui est accordée ; aussitôt il donne des ordres pour qu'on fasse ses malles, il part. Reviendra-t-il? — Jamais ! Le voici à Leipsick. Il était malade, il s'y arrête quelque temps pour réparer ses forces ; il put, dans cette ville, réfléchir quelques jours à sa bizarre destinée. Ce séjour en Prusse, qui vient de s'écouler si rapide pour nous, semblait à Voltaire lui-même avoir passé comme un songe. Ce songe, cependant, avait duré trois ans !

Comment s'étaient écoulés ces trois ans? Il avait achevé le *Siècle de Louis XIV*, continué l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, composé, pour amuser le roi, quelques nouveaux chants de la *Pucelle* (qu'il tremblait bien de voir paraître, car on lui en avait dérobé des copies). Enfin, il avait écrit cette *Diatribe d'Akakia*. Ces travaux avaient été mêlés de petits voyages de Berlin à Potsdam, d'études et d'entretiens philosophiques avec le plus étonnant des hommes; puis étaient venus les tracasseries, les brouilles, les raccommodements; puis, enfin, un galimatias de querelles insensées. Et de tout ce qu'il espérait entreprendre et fonder avec le roi philosophe, qu'était-il résulté? Rien. Au milieu de ces déceptions il eut des maladies, des affaires de négoce, un procès incroyable avec un coquin de juif, des calomnies, des persécutions, un livre brûlé par la main du bourreau! Mais tout ceci n'était rien, au prix de ce qui l'attendait encore avant d'avoir franchi les frontières d'Allemagne.

XXXIII

Frédéric avait été pour Voltaire, tour à tour, le *Salomon du Nord*, *Marc Aurèle*, l'enchanteresse *Alcine;* il allait devenir *Denys de Syracuse.*

Voltaire, en quittant Leipsick, était allé, tout malade, faire visite à Son Altesse la duchesse de Gotha, qui lui

avait toujours témoigné des bontés, et pour laquelle il commença d'écrire les *Annales de l'Empire*. Il resta dans son château quelque temps, puis s'achemina, à petites journées, jusqu'à Francfort, où malheureusement il se trouva plus mal et fut obligé de séjourner encore. Il se sentit si malade, qu'il écrivit à madame Denis de venir le rejoindre à Francfort, ce qu'elle fit immédiatement. Pendant ce temps-là, Maupertuis, que l'*Akakia* avait mis dans un état de rage, ne dormait plus ; il écrivit à Voltaire qu'il irait l'attendre à Plombières, pour le tuer. Voltaire, sur cela, ne fit qu'ajouter un *post scriptum* à la brochure du tremblant *Akakia*, qui rendit Maupertuis plus ridicule encore. Frédéric, de son côté, prévoyait bien que Voltaire ne reviendrait plus à Berlin, mais il conservait à son égard la confiance du génie et ne pensait point à lui redemander le volume de ses poésies, pas plus que Voltaire n'avait songé à lui redemander plusieurs chants de la *Pucelle*. Mais Maupertuis représenta au roi qu'il aurait dû réclamer le volume de ses œuvres, que certainement Voltaire, de retour en France, mettrait ce recueil à profit de quelque manière. Le soupçon entre vite dans l'oreille des rois, Frédéric crut déjà voir ses poésies secrètes répandues par toute l'Europe. Et il en résulta, dit Voltaire, *des choses qui font frémir*.

Madame Denis était arrivée malade à Francfort, on l'avait saignée deux fois : l'oncle et la nièce étaient donc encore très-faibles l'un et l'autre, lorsqu'un agent royal se présente à eux et, dans un baragouin moitié français, moitié allemand, leur redemande l'*œuvre de*

poeshie du roi son maître. Voltaire eut remis sur-le-champ ce recueil ; malheureusement il était resté à Leipsick, avec ses autres effets. L'agent leur déclara donc qu'ils resteraient prisonniers à Francfort, gardés dans leur auberge, jusqu'à l'arrivée des bagages ; sur quoi il voulut bien écrire et signer ce mémorable billet :

« *Monsieur, sitôt le gros ballot de Leipsick sera ici, où*
« *est l'œuvre de* POESHIE *du roi mon maître, que Sa Ma-*
« *gesté demande, et l'œuvre de poeshie rendu à moi, vous*
« *pourrez partir où vous paraîtra bon.* »

« *A Francfort,* 1er *de juin* 1753.

« FREITAG.
« *Résident du roi mon maître.* »

Voltaire, qui souriait encore de cette aventure, écrivit au bas du billet : *Bon pour l'œuvre de poeshie du roi votre maître.*

Les bagages, après une attente de trois semaines, arrivent enfin ; Voltaire remet l'*œuvre de poeshie* à M. le résident, et se dispose à partir, lorsque celui-ci, sous le prétexte de lettres de change qu'on ne retrouve pas, l'arrête tout à fait, lui, sa nièce malade et son secrétaire. On les traîne tous les trois en prison, à travers les rues de Francfort. Quatre soldats, jour et nuit, la baïonnette au fusil, sont de faction dans la chambre de Voltaire : et quelle chambre ! Madame Denis, enfermée dans un misérable grenier, eut pourtant la faveur d'un lit, mais il lui fallut, même la nuit, avoir à son chevet tantôt un, tantôt quatre soldats. Le secrétaire eut le même traitement. Pendant ce temps-

là, les bagages furent visités, fouillés, on lui prit son argent, la plupart de ses objets précieux. Freitag avait fait autrefois son apprentissage d'agent royal parmi des voleurs de grand chemin, à Dresde, d'où on l'avait banni, après l'avoir condamné au carcan. Il se souvenait de son ancien métier. Après avoir ainsi pillé les prisonniers, il eut l'impudence de leur demander encore cent vingt écus par jour, pour les frais de leur détention, qui dura douze jours.

Qu'on juge si Voltaire, après cette aventure, s'éloigna le plus vite qu'il put de cette Allemagne !

Le voici à Colmar, d'où il commence à remplir la France entière du récit de sa captivité et des brigandages de l'agent de Prusse. Frédéric désavoua Freitag. Ses ordres, on le peut croire, avaient été dépassés ; mais il ne destitua point ce sbire. Il fut honteux pourtant de sa colère, il tâcha de réparer sa faute et renvoya à Voltaire l'*œuvre de poeshie*. Celui-ci, dans son premier mouvement d'indignation et de dépit, au sortir de Francfort, se mit à écrire ses *Mémoires ;* il y racontait avec des sarcasmes terribles toute l'histoire de son voyage en Prusse. Mais sa colère ne put durer aussi longtemps qu'il aurait fallu pour terminer ces mémoires ; ils les mit de côté, n'y pensa plus, crut même les avoir détruits, et ce n'est qu'après sa mort qu'on a retrouvé, parmi ses papiers, cette page curieuse de sa vie. Il songeait si peu à conserver ces chapitres qu'il les transporta en partie (mais avec d'amples modifications) dans quelques notes biographiques qu'il a laissées sur lui-même, intitulées : *Commentaires historiques*

sur l'auteur de la Henriade. Voltaire n'éprouva pas seulement une colère très-vive de ce traitement, il en eut un chagrin dont il conserva les traces longtemps. Il s'attristait d'avoir été ainsi trompé par celui qu'il avait tant aimé (car son amitié pour Frédéric avait été vraie et profonde), il s'attristait de voir cette amitié, sur laquelle l'Europe avait eu les regards et dont on avait attendu tant de résultats admirables, devenue un sujet de risée. Il s'attristait surtout de voir la philosophie humiliée par cette aventure. Ce chagrin apparaît très-bien, quelques jours après l'emprisonnement de Francfort, dans une lettre à madame Denis, dont il fut obligé de se séparer quelque temps.

« Il y avait trois ou quatre ans que je n'avais pleuré, « lui dit-il, et je comptais bien que mes vieilles pru- « nelles ne connaîtraient plus cette faiblesse, jusqu'à « ce qu'elles se fermassent pour jamais. Hier, le secré- « taire du comte de Stadion me trouva fondant en « larmes ; je pleurais votre départ et votre séjour ; « l'atrocité de ce que vous avez souffert perdait de son « horreur quand vous étiez avec moi ; votre patience « et votre courage m'en donnaient ; mais, après votre « départ, je n'ai plus été soutenu.

« Je crois que c'est un rêve ; je crois que tout cela « s'est passé du temps de Denys de Syracuse. »

XXXIV

Voltaire n'avait réalisé dans ce séjour en Prusse aucun des résultats qu'il avait espérés; mais il en rapportait une leçon utile et qu'il n'oublia pas: ne se plus fier aux rois.

Il renonça même après l'expérience de Berlin, au projet risible d'établir à Clèves une colonie de philosophes.

Il ne songea plus qu'à s'établir lui-même dans une position aussi forte, aussi indépendante que possible. Il se félicitait donc plus que jamais de s'être fait une grande fortune, mais ne voulant plus vivre auprès d'aucun roi, pas même auprès du roi de France, il va renoncer même à son voyage à Rome.

S'il n'était rien résulté d'utile pour la philosophie d'une visite à Frédéric, que pouvait-il attendre d'une visite au pape?

D'ailleurs c'est en France qu'il veut s'établir; et plusieurs raisons l'y rappellent.

Quelques écrivains déjà célèbres dans divers genres ayant à leur tête d'Alembert et Diderot, venaient de commencer l'*Encyclopédie*. C'était la grande entreprise du DIX-HUITIÈME siècle: ils voulaient faire de ce monument immense une citadelle à la philosophie, où cette reine nouvelle des nations fût à jamais invincible.

*Que l'*Encyclopédie *devienne un Sanctuaire où les connaissances des hommes soient à l'abri des temps et des révolutions*, disait d'Alembert dans le *Discours préliminaire*.

Diderot en avait répandu partout le prospectus, qui déjà enthousiasmait les lecteurs ; mais le *Discours* de d'Alembert, chef-d'œuvre de lucidité, de modération, de raison et d'adresse, acheva d'emporter les suffrages.

Il s'agissait d'écraser la superstition et de rendre impossible le retour de la barbarie.

C'était une entreprise de géants (malheureusement des pygmées s'en mêlèrent).

Qu'on juge si Voltaire promit avec joie sa collaboration à une telle œuvre !

Tout ce qui s'était fait un nom dans les sciences et les lettres se montra fier de prêter son concours ; chacun y travailla et nul ne voulut de salaire. Diderot et d'Alembert, comme directeurs, durent seuls recevoir un traitement ; et quel traitement ? douze cents francs ! Pour ces douze cents francs ils ne durent pas seulement diriger l'entreprise, corriger les épreuves (travail immense) ; d'Alembert rédigea les articles de mathématiques et de géométrie : l'intrépide Diderot, l'âme de cette entreprise, et que Voltaire ne se lassait pas d'applaudir, prit, pour sa tâche, tous les articles sur les arts et métiers ; pour cela, pendant plusieurs années, il dut visiter, interroger les ouvriers des différentes industries, examiner les machines, les faire dessiner, les mettre en mouvement et y travailler quelquefois de ses propres mains, afin d'en mieux concevoir le jeu et d'en mieux expliquer les ressorts,

mais, surtout, afin de sentir les avantages et les inconvénients de chacune d'elles pour l'ouvrier. Les moindres métiers, les plus vulgaires, les plus méprisés, il les faisait entrer dans ce sanctuaire des sciences; il sacrait, en quelque sorte, toutes ces industries; il ennoblissait ces artisans dédaignés; il trouvait aux métiers leur théorie, leur histoire, il leur donnait leurs titres de noblesse. L'*Encyclopédie* sanctifiait le travail. Rien de tel ne s'était vu dans le monde. La grandeur de nos industries modernes est souvent pressentie par Diderot; la seule invention du métier à bas (machine admirable) l'avait enthousiasmé comme eût fait un poëme, un tableau, une action héroïque. La science faisait son entrée dans l'atelier du pauvre: qu'elle révolution! Qu'on se représente ces ouvriers courbés, déformés sur leur métier, de père en fils, depuis des siècles, devenus en quelque sorte eux-mêmes partie de ce métier, négligés, ignorés, méprisés du reste du monde!... Un monsieur, un savant, frappait à leur porte: c'était Diderot. L'ouvrier levait sur lui ses yeux alanguis, quelquefois méfiants. Que venait-il faire? — Eh! pauvre homme, bénis ce visiteur, il t'apporte la lumière et la liberté.

Voilà quelle fut l'œuvre de la philosophie du dix-huitième siècle, et voilà ce qui la rendait sainte aux yeux de Voltaire; aussi voulut-il se rapprocher des encyclopédistes... Autre chose encore le rappelait en France: au moment où le philosophisme éclatait dans toute sa puissance, il semblait aussi plus sérieusement attaqué; ce n'était plus seulement les Fréron, les

jésuites Nonotte et Patouillet, ou quelques évêques, tels qu'un Boyer ou un le Franc de Pompignan, qui cherchaient à discréditer la philosophie; des académies mêmes osaient mettre en question l'utilité des sciences et des lettres.

Voltaire sent la nécessité de venir mettre ordre à ces dissidences. Il songe donc à opérer tout doucement son retour, car l'embarras est de savoir si on le laissera s'établir en France, après un séjour de trois ans à Berlin, et après toutes les interprétations calomnieuses que les Fréron et autres ont données à ce séjour auprès d'un monarque étranger. Louis XV lui tient rancune; madame de Pompadour est indifférente; la reine est dévote et protége Fréron; M. d'Argenson, son ami, qui l'eût certainement protégé et à qui l'on vient de dédier l'*Encyclopédie*, est en ce moment tombé du ministère et tout à fait en disgrâce.

Voltaire commença par profiter très-habilement de sa maladie même: il lui était survenu un peu d'hydropisie, pour laquelle il fut condamné à manger des cloportes; il s'en alla à petites journées aux eaux de Plombières. Pouvait-on priver un mourant de venir prendre les eaux? Il écrit au duc de Richelieu: « Il n'y a que mes ennemis qui disent que je me porte bien. » Il avait d'ailleurs intéressé le public à ce voyage, en annonçant, dans le post-scriptum de son *Akakia*, que Maupertuis devait l'aller rejoindre à Plombières, pour le tuer.

En partie rétabli (car il avait été véritablement malade), il songe à mettre la dernière main à son

Histoire de l'esprit humain (*Essai sur les mœurs*), dont plusieurs fragments avaient déjà paru sans son aveu. Il n'avait pas cessé d'y travailler depuis quinze ans, mais quelques points restaient à éclaircir. On n'avait alors nulle bibliothèque plus riche en documents historiques que celle des bénédictins de l'abbaye de Sénones, où vivait le riche et savant dom Calmet; Voltaire alla s'enfermer avec les pères, dans ce séjour de l'étude. Par amour pour la science, il se fit moine quelque temps. Pouvait-on encore chasser du royaume un pauvre vieillard malade, qui n'avait plus d'autre consolation que celle d'éclaicir quelques points historiques? L'aimable dom Calmet, le plus ingénu et le plus crédule de tous les érudits, lui fit un charmant accueil, mit à sa disposition, avec empressement, ses trésors historiques. Voltaire, comme tout le monde (et peut-être un peu plus que tout le monde), s'amusa parfois de la crédulité du bon père, qui avait fait un *Traité sur la sorcellerie*, *sur les vampires*, et qui, dans ses *Commentaires sur la Bible*, donnait sérieusement les plans de l'arche de Noé et de la tour de Babel! Cependant, à la mort du crédule docteur, c'est à lui que les moines de Sénones demandèrent des vers pour son portrait; et l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* fit à cette occasion un joli quatrain que l'on admire encore dans une lettre adressée à dom Faugères, neveu et successeur de dom Calmet.

XXXV

Nous avons vu l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* voyager en Hollande, en Angleterre, en Prusse; mais son esprit avait accompli de bien autres voyages. Ce Magellan de la philosophie avait fait le tour du monde autant de fois qu'il y avait eu de siècles depuis Charlemagne. Il avait même reculé ses investigations historiques jusque chez les plus anciens peuples de l'Inde.

Il voulut se donner à lui-même un tableau général des mœurs et de l'esprit des nations. Les premiers éléments de ce tableau avaient été donnés par Bossuet; mais Bossuet s'était arrêté à Charlemagne. C'est en commençant à cette époque, que Voltaire se fait un résumé de l'histoire. Mais il lui faut souvent remonter à des temps antérieurs. Bossuet, malgré son intelligence de l'enchaînement qui relie tous les siècles et tous les événements, avait eu le tort de trop rétrécir la scène historique. Dans les temps antiques, il avait oublié les plus anciens peuples de l'Orient, tels que les Indiens, les Chinois; dans les temps modernes, il avait traité trop légèrement les Arabes, qui fondèrent, dit Voltaire, un si puissant empire et une religion si florissante, et dont il ne parle que comme d'un déluge de barbares.

Voltaire voulut faire de l'*Essai sur les mœurs* une œuvre qui s'élevât au-dessus de toute polémique. S'il s'était montré homme de lutte dans la grande mêlée de son siècle, il se fit, dans cette histoire, le pontife et le juge d'un monde. Cette intention d'équité apparaît dès les premières pages : « Nous cherchons, dit-il, la vérité, et non la dispute. »

Le titre des premiers chapitres témoigne de l'immensité du sujet qu'il embrasse :

1° *Changements dans le Globe.* — Précurseur de nos grands géologues, il annonce des sciences encore inconnues. Ce premier chapitre contient en germe le discours de Cuvier, sur les révolutions du globe.

2° *Des différentes races d'hommes.* — On dirait qu'il lui fut réservé de prendre l'initiative de toutes les sciences modernes ; il ne résume pas seulement les sciences du passé, il semble dicter le programme des recherches à venir.

3° *De l'antiquité des nations.* — Un siècle d'avance il pressent les travaux de nos orientalistes modernes.

4° *De la connaissance de l'âme.* — Il examine d'abord quelle idée les premiers peuples ont pu avoir de l'âme. « Voyez nos paysans, dit-il, ils n'en acquièrent qu'une « idée confuse sur laquelle même ils ne réfléchissent « jamais. *La nature a eu trop de pitié d'eux pour en faire « des métaphysiciens.* »

Qu'on lise cet éloquent chapitre VI, où faisant un parallèle de nos paysans et des Hurons, des Algonquins, des Illinois, des Cafres et des Hottentots, il s'écrie : « Les peuplades d'Amérique et d'Afrique sont

« libres, et nos sauvages n'ont pas même l'idée de « liberté... Ils connaissent l'honneur, dont jamais nos « sauvages d'Europe n'ont entendu parler. Ils ont une « patrie, ils l'aiment, ils la défendent; ils font des « traités; ils se battent avec courage, et parlent sou- « vent avec une énergie héroïque. Y a-t-il une plus « belle réponse dans les grands hommes de Plutarque, « que celle de ce chef de Canadiens, à qui une nation « européenne proposait de lui céder son patrimoine : « *Nous sommes nés sur cette terre, nos pères y sont ense-* « *velis ; dirons-nous aux ossements de nos pères : Levez-* « *vous et venez avec nous dans une terre étrangère ?* »

— Au milieu des crimes et des folies, les grands hommes sont pour lui des consolateurs ; il se plaît à leur rendre justice, on sent qu'il est avec eux en quelque sorte en famille ; il les reconnaît et les salue à travers les siècles, tous ceux qui ont voulu comme lui éclairer le monde. « Il n'est point, dit-il, de véritablement grand homme qui n'ait un bon esprit. »

— Quant aux persécuteurs, il ne se contente pas de les flétrir, il montre l'inutilité de leurs crimes, en leur prouvant que, malgré tant de persécutions, l'hérésie va toujours grandissant, des vaudois aux albigeois, aux hussites, aux protestants.

— S'il parle avec liberté de l'Église romaine, il en parle avec justice : s'il montre qu'elle *s'est toujours décidée pour l'opinion qui soumettait le plus l'esprit humain et qui anéantissait le plus le raisonnement*, il avoue qu'au milieu de la barbarie universelle, *il y eut toujours dans ses rites, malgré tous les troubles et tous les scandales,*

plus de décence, plus de gravité qu'ailleurs; et l'on sentait, dit-il, *qu'en tout cette Église, quand elle était libre et bien gouvernée, était faite pour donner des leçons aux autres.*

Mais de tels aveux ne le rendent que plus fort ensuite et plus éloquent pour démontrer comment le saint-siége devint quelquefois le siége de tous les crimes.

— Rien ne l'arrête lorsqu'il s'agit d'être juste. La plupart des beaux esprits au dix-huitième siècle se moquaient de saint Louis, par la raison qu'il avait été *saint*. Voltaire n'hésite pas à dire qu'il fut « en tout le « modèle des hommes. Sa piété, dit-il, qui était celle « d'un anachorète, ne lui ôta aucune vertu de roi. Une « sage économie ne déroba rien à sa libéralité. Il sut « accorder une politique profonde avec une justice « exacte (*leçon à tous les souverains*); et peut-être « est-il le seul souverain qui mérite cette louange : « Prudent et ferme dans le conseil, compatissant « comme s'il n'avait jamais été que malheureux. Il « n'est pas donné à l'homme de porter plus loin la « vertu. »

— La joie de Voltaire, c'est de trouver du bien sur la terre. Ce qu'il aime, ce qu'il exalte, c'est la vertu; dès qu'il l'aperçoit quelque part, il la montre avec orgueil; partout il est à sa recherche, comme d'autres à la recherche du mal. Les plus grands scélérats même (chose admirable!), il est content s'il peut leur enlever un seul de leurs crimes, s'il peut prouver qu'on leur en attribue plus encore qu'ils n'en ont commis. Il a ainsi disculpé de deux ou trois crimes,

Néron, Tibère, et jusqu'au misérable pape Alexandre VI. L'histoire n'était à ses yeux qu'une longue calomnie de l'espèce humaine.

C'était une opinion générale au dix-huitième siècle, que la chevalerie avait été une institution extravagante; mais Voltaire sait remettre les choses à leur vraie place, et rend justice à cette institution : — « Ces temps de « grossièreté, de séditions, de rapines et de meurtres, « furent cependant le temps le plus brillant de la che- « valerie. Elle servait de contre-poids à la férocité « générale des mœurs... »

— Quant à la *Pucelle d'Orléans,* devenue un objet de raillerie depuis le ridicule poëme de Chapelain, rendu plus ridicule encore par les satires de Boileau, le dix-huitième siècle pouvait-il la comprendre? Les beaux esprits d'alors ne savaient que rire de la pauvre villageoise. Voltaire, malgré son propre poëme (écrit pour amuser l'aristocratie de son temps), n'en fut pas moins le premier à apercevoir en elle la vraie sainte de la France. « Elle fit à ses juges une réponse digne d'une mémoire éternelle, » dit-il; et un peu plus loin, il ajoute : Elle *aurait eu des autels dans les temps héroïques...*

Personne n'expose mieux que lui l'enchaînement des événements de ce monde, et c'est à quoi il revient sans cesse : « Dans la foule des révolutions que nous « avons vues, dit-il, d'un bout de l'univers à l'autre, « il paraît un enchaînement fatal des causes qui en- « traînent les hommes... »

A la longue il trouve, parmi ce spectacle de ruines, quelques consolations :

« Au milieu de ces saccagements et de ces destruc-
« tions que nous observons dans l'espace de neuf
« cents années, nous voyons un amour de l'ordre qui
« anime en secret le genre humain, et qui a prévenu
« sa ruine totale. C'est un des ressorts de la nature qui
« reprend toujours sa force ; c'est lui qui a formé le
« code des nations... »

Et ailleurs, avec plus de force, il dit encore : « Com-
« ment peut-on imaginer qu'il y ait un ordre, et que
« tout ne soit pas la suite de cet ordre?... »

— Au moment où toutes les religions étaient attaquées, comme autant d'impostures, par les libres penseurs anglais, par quelques Allemands et même par deux ou trois encyclopédistes, lorsque toutes les sectes s'accusaient réciproquement de toutes les horreurs, Voltaire, qui se reprochait maintenant, chose bien remarquable! d'avoir fait Mahomet (dans sa tragédie) plus méchant qu'il n'avait été, Voltaire, dis-je, eut le courage de soutenir que : « la religion enseigne la
« même morale à tous les peuples, sans aucune
« exception ; les cérémonies asiatiques sont bizarres,
« les croyances absurdes, disait-il, mais les préceptes
« justes...

« En vain quelques voyageurs et quelques mission-
« naires nous ont représenté les prêtres d'Orient
« comme des prédicateurs de l'iniquité ; c'est calom-
« nier la nature humaine : il n'est pas possible qu'il y
« ait jamais une société religieuse instituée pour invi-
« ter au crime...

« On s'est servi dans toute la terre de la religion

« pour faire le mal, continue-t-il, mais elle est partout « instituée pour porter au bien... »

— Quant à ceux qui abusent de la crédulité des peuples et de leur faiblesse, l'Europe frémit encore, après un siècle, des foudres vengeresses que Voltaire fit éclater contre eux.

Tel était le livre que l'auteur de *Zaïre*, presque exilé, voulait publier en rentrant en France!

XXXVI

Entouré d'ennemis puissants et implacables, brouillé avec deux rois, que ne risquait-il pas en publiant cette histoire des neuf derniers siècles, où la vérité était dite sur tout, lorsque déjà le *Siècle de Louis XIV* ne lui avait attiré que malveillance? Où trouver un asile? Il chercha quelque temps dans les Vosges; il ne voulait pourtant qu'un abri pour y mourir en paix. Voilà au moins ce qu'il disait en tous lieux; et il se félicitait presque d'être malade, quoique cette mauvaise santé, lui causât aussi du chagrin et de l'inquiétude; mais qu'il en sut tirer un admirable parti! *Je meurs, je suis à l'agonie*, disait-il sans cesse; cependant il n'en commençait pas moins des entreprises de jeune homme; il songeait à fonder une colonie agricole; mais où se fixer? Car s'il voulait cultiver la terre, il tenait aussi à publier son *Essai*. Les Français étaient plus que jamais

affolés du théâtre ; pour se rendre chez eux l'opinion favorable, il leur donna une tragédie nouvelle : l'*Orphelin de la Chine*. Il n'avait rien fait pour le théâtre depuis la mort de madame du Chatelet, et cette pièce est faible ; le cinquième acte cependant parut si pathétique, fit verser tant de larmes, que voici de nouveau tous les cœurs à M. de Voltaire. Mais les esprits changent vite en France, et il n'était pas sans inquiétude sur l'orage qu'allait soulever certainement l'*Histoire générale*. Les chapitres sur Léon X et Luther, les querelles du sacerdoce et de l'empire, etc., etc., le plongeaient dans mille appréhensions.

Le pis, c'est qu'on avait imprimé furtivement deux volumes de cette *Histoire générale*, remplis, pour le perdre, des plus indignes interpolations.

Ce qui aggravait la situation, c'est qu'on le menaçait partout de publier la *Pucelle*. Il écrivit à d'Argental, dans son effroi : « Il n'y a que trop de copies de « cette dangereuse plaisanterie. Je sais à n'en pas « douter qu'il y en a à Paris et à Vienne, sans compter « Berlin. C'est une bombe qui crèvera tôt ou tard pour « m'écraser. »

Pour comble d'horreur, Fréron parla de ce poëme dans son journal : « Mon ange, ajoutait Voltaire, il « faut fuir je ne sais où. »

Il songeait à se cacher en Suisse, lorsqu'une circonstance imprévue vint lui rendre quelque sécurité : étant allé à Lyon, où le duc de Richelieu lui avait donné rendez-vous, il reçut du public, dans cette ville, et principalement au théâtre, un si brillant

accueil, on y fit éclater une telle joie de sa présence, il fut si pressé, si applaudi de la foule, de telles acclamations éclatèrent sur son passage, qu'il vit bien que la France est le vrai pays de la gloire. Ce qui le combla de joie dans son propre triomphe, ce fut de voir quels progrès l'esprit public avait faits en faveur de la philosophie. A la vérité, M. le cardinal de Tencin, archevêque de Lyon, fut indigné de ces ovations décernées à l'étrange voyageur; mais celui-ci s'en soucia peu.

Le roi et le royaume savaient donc sa rentrée en France; cependant l'ordre de repartir, qu'il avait redouté d'abord, ne venait pas. En effet, il n'avait point été prononcé contre lui de sentence d'exil. Il reprenait donc bon courage; toutefois il laissa bien voir que son projet n'était pas de revenir à Paris, mais de s'établir dans une retraite la plus solitaire possible. Il résolut de se fixer sur le territoire de France, mais tout près de Genève, et le prétexte qu'il en donna mérite qu'on le cite: il s'était décidé à choisir ce canton, disait-il, à cause du voisinage d'un fameux médecin. C'était Tronchin, qui crut très-fermement que sa réputation avait seule engagé le célèbre malade à s'établir aux portes de Genève.

DEUXIÈME PARTIE

XXXVII

Tout ce que nous avons raconté de la vie de Voltaire depuis sa naissance jusqu'à l'âge de soixante et un ans où le voici parvenu, n'importe que parce qu'on y peut voir de quelle manière, par sa propre nature et par les circonstances, il fut préparé à jouer le grand rôle que nous allons lui voir prendre.

Son avénement à la royauté morale ne date, en effet, ni de la *Henriade,* ni de *Charles XII*, ni de *Zaïre,* ni du *Siècle de Louis XIV*, ni même de sa tragédie de *Mahomet*, il date de son installation à Ferney. C'est à partir de ce moment, que renonçant à sa vie purement littéraire, se faisant à la fois agriculteur, manufacturier, banquier, armateur, etc., il devient le « roi Voltaire. » Ses grandes œuvres ne seront pas des livres, mais des actions. Il fera faire au genre humain tout entier un pas immense dans les voies de la justice et de la lumière.

Le sentiment populaire et même la haine de ses en-

nemis ne s'y sont pas trompés : ils l'ont appelé avec admiration ou colère, le partriarche de Ferney; ce nom lui restera. Il ne voulait, on l'a vu, qu'un abri pour y mourir en paix. S'il ne mourait pas un désert au milieu des Alpes lui suffirait pour fonder sa royauté spirituelle. S'il vivait, il sentait bien qu'après avoir si longtemps écrit, il allait maintenant agir. Cesserait-il de croire pour cela à l'influence de la parole sur les sociétés humaines, ne croirait-il plus à la puissance du livre; il allait au contraire écrire plus que jamais, et quant aux livres, écoutez de quelle manière il en parlera tout à l'heure dans le *Dictionnaire philosophique :*

« Vous méprisez les livres, vous dont toute la vie est « employée dans les vanités de l'ambition et dans la « recherche des plaisirs ou dans l'oisiveté; mais son- « gez que tout l'univers connu n'est gouverné que « par des livres, excepté les nations sauvages. »

Il allait, en redoublant par son exemple l'activité de l'Europe, en émancipant le commerce et l'industrie, en créant même des industries nouvelles, faire entrer la littérature elle aussi dans des voies dont elle était fort déshabituée. C'est à Ferney qu'il écrivit ses romans, ses contes en vers, ses pamphlets politiques et religieux, enfin ses plaidoyers dans les procès qui resteront sa vraie gloire.

Mais n'anticipons point : racontons dans leur ordre les principaux événements de cette nouvelle existence du patriarche, et surtout gardons-nous à l'avenir de confondre la première et la seconde phase de la vie du

grand réformateur. Son action sur le monde, comme celle de Socrate, eut ses temps de préparation. Le Socrate dont se moque Aristophane n'est point du tout le Socrate dont nous parleront plus tard Platon et Xénophon. Des rêveries métaphysiques, dont se moque avec tant de raison l'auteur des *Nues*, Socrate en était venu enfin au bon sens dans sa vieillesse. Le patriarche de Ferney n'en vint pas seulement au bon sens ; il fut, comme aucun homme ne l'avait été avant lui, animé d'un invincible sentiment de justice. A force d'expérience et de malheurs, désintéressé de lui-même, il n'aura plus d'autre souci que le salut général.

XXXVIII

Nous sommes en 1755, Voltaire a soixante et un ans; le voici établi dans le vaste domaine formé de plusieurs seigneuries achetées par lui et s'étendant sur les territoires de France, de Savoie, de Genève et de Suisse. Le voici donc habitant à la fois deux royaumes et deux républiques. Il eût fallu, pour l'exiler désormais, l'entente de toutes les puissances.

Ce magnifique domaine, unique au monde par la beauté inexprimable de sa situation et par cet avantage de faire son seigneur citoyen de quatre nations, était composé des seigneuries de Ferney, de Tourney, de Monrion et d'une jolie maison de campagne située sur

le territoire de Genève, au bord du lac, qu'il appela *les Délices*.

La position était inexpugnable : on ne brûlait plus les philosophes; il n'avait plus à craindre que le poignard de quelque fanatique ; mais il y songea peu ; il était d'ailleurs entouré et gardé comme un roi: Le voilà devenu un grand seigneur terrien, enraciné, en quelque sorte, dans le sol de quatre puissances ! *Je suis de toutes les nations*, écrivait-il. Pour la première fois il éprouve la joie de se sentir tout à fait libre; il peut agir, parler : il n'a guère écrit jusqu'ici qu'au nom de la philosophie, mais sa voix va devenir celle de tous les muets de ce monde, la voix des paysans, la voix des serfs. Il sera, au centre de l'Europe, le laboureur-roi ; aussi, quelle joie de cette installation ! chevaux, bœufs, moutons, charrues, chariots ; il achète, sème, plante, défriche, bâtit tout un village; il fait venir des colons, crée des manufactures. Le voici dans sa sphère de créateur et de réformateur : il fait des plans, donne des ordres, voit la nature elle-même se transformer sous ses yeux : un désert se change en une colonie laborieuse et prospère. C'est pour lui l'aurore d'une existence nouvelle, existence heureuse qui lui permet de donner carrière à toutes ses facultés; c'est la vie humaine dans toute sa plénitude, et c'est pour cette vie, dit-il, que l'homme est né. Quand Dieu créa Adam, il le mit dans un beau jardin *ut operaretur eum*, pour qu'il le cultivât.

Son bonheur, son enthousiasme éclatent dans toutes ses paroles; on le dirait rajeuni. Il écrit à Thieriot :

« Je me suis fais maçon, charpentier, jardinier... »
Puis il ajoute en riant : « Nous sommes occupés, madame Denis et moi, à faire bâtir des loges pour nos amis et pour nos poules. Nous faisons faire des carrosses et des brouettes; nous plantons des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes; nous manquons de tout. Il faut fonder Carthage... Ma maison est dans le territoire de Genève, et mon pré dans celui de France : il est vrai que j'ai à l'autre bout du lac une maison qui est tout à fait suisse... »

Il l'invite à venir passer au moins un an aux bords de son lac : « Vous y serez, lui dit-il avec la gaieté d'un jeune homme, alimenté, désaltéré, rasé, porté de Prangin aux Délices, des Délices à Genève, à Morges qui ressemble à la situation de Constantinople, à Monrion, qui est ma maison près Lausanne; vous y trouverez partout bon vin, bon visage d'hôte... etc., etc. »

Le voici, plus que jamais, redevenu poëte :

Liberté ! liberté ! ton trône est en ces lieux !

....

....

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge,
Comme le grand Virgile occupa son printemps !
Du beau lac de Mantoue, il aimait le rivage,
Il cultivait la terre et chantait ses présents.

....

C'est la cour qu'on doit fuir, c'est aux champs qu'il faut vivre.
Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
Tu gardas les troupeaux, mais c'étaient ceux d'un roi;
Je n'aime les moutons que quand ils sont à moi.
L'arbre qu'on a planté, rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa noble étendue.

....

Dans son enthousiasme il crée, en jouant, une littérature nouvelle, celle de ses charmants contes en vers et en prose : *Le Pauvre Diable*, *les Chevaux et les Anes*, *le Russe à Paris*, *Micromégas*, *Jeannot et Colin*, etc.

Il crée le style de ses admirables *Epîtres :*

En vain sur son crédit un délateur s'appuie,
Sous son bonnet carré, que ma main jette à bas,
Je découvre, en riant, la tête de Midas.
J'honore Diderot, malgré la calomnie ;
Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie.
Les échos des rochers qui ceignent mon désert
Répètent après moi le nom de d'Alembert.
....

On le voit écrire plus tard à madame du Deffant :

« Si j'osais, je me croirais sage, tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite ; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire, il me serait mortel ; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre...

« J'ai de très-vastes possessions que je cultive... Ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des Genevois...

« Voilà ma vie, madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philosophique, et surtout entièrement libre. »

C'était de quoi faire mourir les envieux. Que pensaient de cette vie heureuse Fréron, Boyer, Berthier, La Beaumelle, Maupertuis, les frères Pompignan et les jésuites Nonotte et Patouillet? Qu'en pensait-on à Versailles? Que pensaient tous ceux qui s'étaient réjouis

de ce que, vraisemblablement, il n'aurait bientôt plus un coin de terre pour se réfugier en Europe? La joie de voir tous ses ennemis confondus, le triomphe de la philosophie en sa personne entraient pour une grande part dans son bonheur. Il avait, en effet, quelque droit d'être fier, celui qui avait fait proclamer souveraines, par l'opinion publique, la Raison et la Justice; celui qui, pour la première fois, donnait à l'Europe le spectacle d'un citoyen libre; libre dans ses actions et dans sa parole. Et ce n'est pas ici la liberté de parole accordée à celui dont la pensée est esclave, c'est l'affranchissement de l'esprit humain; c'est la proclamation de la liberté de conscience. — Que l'on comprenne bien ceci et que l'on s'explique comment la gloire de Voltaire est restée si grande au milieu des clameurs qu'a soulevées son œuvre.

XXXIX

Le voilà donc seigneur de Ferney, de Tourney, de Monrion, etc. Pour commencer, il plaide; il avait acheté la terre de Tourney du président de Brosses. Celui-ci profita de l'absence de l'acquéreur pour ajouter un article au contrat; il en résulta un procès que Voltaire gagna, je crois; mais il ne s'en tint pas là.

Le président, homme de beaucoup d'esprit et très-influent, était sur le point d'entrer à l'Académie fran-

çaise ; Voltaire voulut montrer, du fond de sa retraite, jusqu'où pouvait aller sa puissance : il obtint de faire fermer les portes de l'Académie au président de Brosses.

Cette querelle donna lieu parmi les désœuvrés, à une nouvelle avalanche de brochures, d'épigrammes et de quolibets ; mais Voltaire n'en prit que plus à cœur le soin de sa colonie. Il fait venir de Genève des artisans, principalement des horlogers ; il crée une école, bâtit une église, construit un théâtre, où souvent il a Lekain pour acteur. On sait que Lekain lui devait sa fortune. Le célèbre tragédien avait été, dans sa jeunesse, apprenti orfévre ; Voltaire reconnut sa vocation sur un geste qu'il fit un jour, en lui remettant une tabatière ; il lui donna ses premières leçons dans l'art de la déclamation (où il excellait lui-même), et il le fit entrer au théâtre. Depuis Baron (élevé par Molière) de tels accents pathétiques n'avaient plus retenti sur la scène française.

L'auteur de l'*Essai sur les Mœurs* fondait donc, au milieu des montagnes du Jura, sur les bords du lac de Genève, dans un pays aussi fertile qu'admirable, une colonie à laquelle il donna pour base l'agriculture, l'industrie et la liberté. Il voulait que les arts y fussent en honneur et il y bâtit un théâtre, où bientôt il jouera lui-même ses propres pièces. Dans le même temps, on le sait, il élève une église : A quel patron consacrée ? à Dieu seul.

DEO EREXIT VOLTAIRE

Il ne se contenta pas de bâtir cette église ; il y prêcha quelquefois. L'évêque d'Annecy voulut l'en empêcher ; mais Voltaire plaida et confondit l'évêque en produisant un ancien titre par lequel les seigneurs de Ferney avaient le droit d'admonester leurs vassaux à l'église.

Pendant qu'il bâtissait Ferney, il dut se tenir aux Délices. Mais tout allait vite avec lui, et la nouvelle maison ne tarda pas à être en état de le recevoir.

« La maison des Délices, disait-il, est jolie et commode. L'aspect en est charmant ; il étonne et ne lasse point. C'est d'un côté le lac de Genève, c'est la ville de l'autre. Le Rhône en sort à gros bouillons et forme un canal au bas de mon jardin ; la rivière d'Arve, qui descend de la Savoie, se précipite dans le Rhône. Plus loin, on voit encore une autre rivière. Cent maisons de campagne, cent jardins riants, ornent les bords du lac et des rivières. Dans le lointain s'élèvent les Alpes, et, à travers leurs précipices, on découvre vingt lieues de montagnes couvertes de neiges éternelles. »

Malgré les splendeurs d'une telle situation, Voltaire se plut toujours mieux à Ferney, parce qu'il était là au milieu de sa colonie d'artisans et de laboureurs, qui l'adoraient. Il leur bâtissait des maisons à mesure que leur nombre augmentait ; il leur prêtait, pour s'établir, de l'argent sans intérêt. Il leur avait donné une église, un théâtre, une école ; il leur donna bientôt aussi un hôpital. Sa maison était comme une maison bénie, et toute créature, autour de lui, semblait être dans un monde enchanté.

En 1771, tout le pays de Gex fut en proie à la famine ; le seul village de Ferney fut épargné. Voltaire fit venir de Sicile du blé qu'il distribua à tous ses colons pour un prix inférieur au prix d'achat.

Aussi ces braves gens, dont il faisait la joie, ne savaient quels témoignages lui donner de leur reconnaissance. A sa fête, le jour de saint François, c'étaient par tout le village des jeux, des illuminations, pes feux d'artifice. Les jeunes gens se formaient en compagnies militaires et le venaient saluer, musique en tête, au crie de : « Vive M. de Voltaire ! »

Les dimanches, ils venaient danser dans son château. Ils y trouvaient, dit le fidèle secrétaire Wagnière, toutes sortes de rafraîchissements. Il venait les voir danser, les excitait et partageait la joie de ces colons qu'il appelait ses enfants. Les jeunes gens du village firent faire une médaille d'or avec le portrait de M. de Voltaire, et cette médaille fut donnée pour prix à celui qui montra le plus d'adresse à l'exercice au fusil. Ses bontés s'étendaient bien au delà de ses domaines. Pour n'en citer ici qu'un exemple, rappelons qu'après la bataille de Rosback, il écrivit à son banquier de Berlin d'offrir de sa part aux officiers français blessés et prisonniers l'argent dont ils auraient besoin.

« Il faut être économe dans sa jeunesse, disait-il ; on se trouve dans sa vieillesse un fonds dont on est surpris. C'est le temps où la fortune est le plus nécessaire ; c'est celui où je jouis ; et après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi. »

Tout ce qu'il y avait d'illustre en Europe voulut le

visiter dans ses domaines, et il avait quelquefois à sa table plus de trente convives, mais rarement paraissait-il, au milieu d'eux; il restait au travail, qu'il aimait de plus en plus ; son bonheur, sa vraie récréation, c'était de voir agir sous ses yeux ces artisans et laboureurs ; il n'était intraitable qu'aux paresseux et aux mendiants.

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde;
Il est l'âme de tout.

Ceux qui l'avaient vu autrefois, au milieu du luxe de Cirey, étaient étonnés de la simplicité royale et champêtre de sa maison. Tout y peignait l'abondance, l'hospitalité, le goût des arts ; mais tout y était simple. Était-on chez un agronome ? Était-on chez un prince? Le certain, c'est qu'on était dans un lieu unique au monde.

Le musicien Grétry, qui le vint voir, rend compte ainsi de sa visite :

« Tout m'enchantait dans ce lieu charmant : les parterres, les bosquets, les animaux les plus rustiques me semblaient différents sous un tel maître. — Il semblait avoir transféré à Ferney le centre de la France. La correspondance continuelle qu'il entretenait avec les gens de lettres était le journal qui l'instruisait chaque jour des mouvements de la capitale. »

Lekain écrivait aussi de Ferney :

« C'est, en vérité, le plus touchant spectacle et même le plus intéressant... On compte aujourd'hui dans le petit canton de Ferney 1,300 habitants des deux

sexes, tous très-bien occupés, bien logés, bien nourris, vivant en paix et priant Dieu, dans leur différente communion, de conserver les jours de leur fondateur; leurs vœux sont trop justes pour ne pas être exaucés, et véritablement M. de Voltaire jouit de la meilleure santé, en protestant toujours qu'il se meurt, et qu'il n'a que quarante-huit heures à vivre... Il vient de faire des vers à la reine, qui sont charmants et d'une fraîcheur inconcevable pour son âge... Voilà, monsieur, tout ce que je puis vous faire parvenir de plus intéressant sur le patriarche de notre littérature et le bienfaiteur de l'humanité. Le plus bel ornement de sa colonie serait sans doute sa figure en marbre, posée au milieu de ses jardins, et je ne conçois pas pourquoi les encyclopédistes, embarrassés du lieu où ils en feront l'inauguration, ne nous l'envoyent pas à Ferney; ce serait Lycurgue au milieu des Spartiates, ou bien Abraham au milieu de ses enfants. » (*Lettre inédite.*)

Écoutons maintenant le prince de Ligne :

« Il fallait le voir à Ferney, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout ce qu'il écrivait à tout ce qu'il pensait, faisant parler et penser ceux qui en étaient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne, bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois; réunion sans laquelle on

n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre, car le génie donne plus d'étendue à la bonté et la bonté plus de naturel au génie. »

XL

Au milieu de cette vie heureuse, croit-on qu'il ne va plus songer qu'à ses propres plaisirs et ne reprendre la plume que pour les amusements et pour la gloire littéraire? Nullement, car il y a des malheureux, et il faut que sa voix se fasse entendre pour eux. Il y a des bourreaux, il faut qu'il les flétrisse ; il y a des jugements iniques, il faut qu'il les fasse casser ; il y a des victimes, il faut qu'on les réhabilite. Ce n'est plus en son nom, ce n'est plus au nom de la philosophie, qu'il parle, mais au nom de tous les paysans opprimés; écoutons d'abord cette note adressée au roi en faveur des serfs du Jura et répandue par tout le royaume.

Nouvelle requête au roi et à son conseil pour les habitants de Longchaumois, Morez, Morbier, Belle-Fontaine, les Rousses, Bois d'Amont, etc., *en Franche-Comté.*

« Sire,

« Douze mille sujets mouillent encore de leurs larmes les pieds de votre trône. Les habitants de Long-

chaumois sont prêts à servir Votre Majesté, en faisant de leurs mains, à travers les montagnes, le chemin que Votre Majesté projète de Versoix et de la route de Lyon en Franche-Comté; ils ne demandent qu'à vous servir. Le chapitre de Saint-Claude, ci-devant couvent des Bénédictins, persiste à vouloir qu'ils soient ses esclaves.

« Ce chapitre n'a point de titres pour les réduire en servitude, et les suppliants en ont pour être libres. Le chapitre a pour lui une prescription d'environ cent années. Les suppliants ont en leur faveur le droit naturel; et des pièces authentiques déjà produites devant Votre Majesté.

« Il s'agit de savoir si ces actes authentiques doivent relever les suppliants de la faiblesse et de l'ignorance qui ne leur ont pas permis de les faire valoir, et si la jouissance d'une usurpation pendant cent années communique un droit au chapitre contre les suppliants. La loi étant incertaine et équivoque sur ce point, les habitants susdits ne peuvent recourir qu'à Votre Majesté, comme au seul législateur de son royaume; c'est à lui seul de fixer, par un arrêt solennel, l'état de douze mille personnes qui n'en ont point.

« Votre Majesté est seulement suppliée de considérer à quel état pitoyable une portion considérable de ses sujets est réduite :

« 1° Lorsqu'un serf du chapitre passe pour être malade, l'agent ou le fermier du chapitre commence par mettre à la porte la veuve et les enfants et par s'emparer de tous les meubles. Cette inhumanité seule dépeuple la contrée.

« 2° L'intérêt du chapitre à la mort de ces malheureux est tellement visible, que voici ce qui arriva le mois d'avril dernier et qui mérite d'être mis sous les yeux de Votre Majesté :

« Le chapitre, en qualité d'héritier, est tenu de payer le chirurgien et l'apothicaire. Un chirurgien de Morez, nommé Nicod, demanda au mois d'avril, son payement à l'agent du chapitre. L'agent répondit ces propres mots : « Loin de vous payer, le chapitre devrait « vous punir ; vous avez guéri l'année dernière deux « serfs dont la mort aurait valu 2,000 écus à mes « maîtres. »

« Nous avons des témoins de cet horrible propos, nous demandons à en faire la preuve.

« Nous ne voulons point fatiguer Votre Majesté par le récit avéré de cent désastres qui font frémir la nature ; d'enfants à la mamelle abandonnés et trouvés morts sous le scellé de leur père, de filles chassées de la maison paternelle, où elles avaient été mariées, et mortes dans les environs au milieu des neiges ; d'enfants estropiés de coups par les agents du chapitre, de peur qu'ils n'aillent demander justice. Ces récits trop vrais déchireraient votre cœur paternel.

« Nous sommes enfermés entre deux chaînes de montagnes, sans aucune communication avec le reste de la terre. Le chapitre ne nous permet pas même des armes pour nous défendre contre les loups, dont nous sommes environnés. Nous avons vu, l'hiver dernier, nos enfants dévorés sans pouvoir les secourir ; nous restons en proie au chapitre de Saint-Claude et aux

bêtes féroces. Nous n'avons que Votre Majesté pour nous protéger. »

Quelques jours plus tard, un autre cri se faisait entendre de Ferney adressé *A tous les Magistrats du royaume*. Il parle cette fois au nom de paysans persécutés et malheureux presque autant que les serfs du Jura :

« La portion la plus utile du genre humain, celle qui vous nourrit, crie du sein de la misère à ses protecteurs :

« Vous connaissez les vexations qui nous arrachent si souvent le pain que nous préparons pour nos oppresseurs même. La rapacité des préposés à nos malheurs n'est pas ignorée de vous. Vous avez tenté plus d'une fois de soulager le poids qui nous accable, et vous n'entendez de nous que des bénédictions, quoique étouffées par nos sanglots et par nos larmes.

« Nous payons les impôts sans murmure, taille, taillon, capitations, double vingtième, ustensiles, droits de toute espèce, impôts sur tout ce qui sert à nos chétifs habillements, et enfin la dîme à nos curés de tout ce que la terre accorde à nos travaux, sans qu'ils entrent en rien dans nos frais. Ainsi au bout de l'année tout le fruit de nos peines est anéanti pour nous. Si nous avons un moment de relâche, on nous traîne aux corvées à deux ou trois lieues de nos habitations, nous, nos femmes, nos enfants, nos bêtes de labourage également épuisées, et quelquefois mourant pêle-mêle de lassitude sur la route...

« Tous ces détails de calamités accumulées sur

nous ne sont pas aujourd'hui l'objet de nos plaintes. Tant qu'il nous restera des forces nous travaillerons; il faut ou mourir, ou prendre ce parti.

« C'est aujourd'hui la permission de travailler pour vivre que nous vous demandons. Il s'agit de la quadragésime et des fêtes. »

Au dix-septième siècle, cette loi du chômage était respectée du peuple et assez généralement suivie. Mais au dix-huitième siècle, il y eut quelques résistances çà et là, ou tout au moins quelques hésitations. Les curés se récrièrent contre les progrès de l'irréligion. De pauvres gens furent traînés en prison, enlevés à leurs familles et ruinés à jamais, pour avoir donné quelques soins à leurs maigres récoltes au jour de la Purification, de la Visitation, ou de saint Mathias et de saint Barnabé.

Il s'agissait aussi du carême dans la *Requête à tous les magistrats*. Il n'y avait pas encore bien des années que des malheureux avaient été condamnés *à mort*, pour avoir mangé un morceau de vieux lard, plutôt que de se laisser mourir de faim. Mais laissons la parole à celui qui prit la noble tâche de parler au nom de tant d'infortunés :

« Tous nos jours sont des jours de peine. L'agriculture demande nos sueurs pendant la quadragésime comme dans les autres saisons. Notre carême est de toute l'année. Est-il quelqu'un qui ignore que nous ne mangeons presque jamais de viande? Hélas! il est prouvé que si chaque personne en mangeait, il n'y en aurait pas quatre livres par mois pour chacune. Peu

d'entre nous ont la consolation d'un bouillon gras dans leurs maladies. On nous déclare que, pendant le carême, ce serait un grand crime de manger un morceau de lard rance avec notre pain bis. Nous savons même qu'autrefois, dans quelques provinces, les juges condamnaient au dernier supplice ceux qui, pressés d'une faim dévorante, auraient mangé en carême un morceau de cheval ou d'autre animal jeté à la voirie... »

Puis il ajoute en note :

« Copie de l'arrêt sans appel, prononcé par le grand-juge des moines de Saint-Claude, le 28 juillet 1629 :

« Nous, après avoir vu toutes les pièces du procès, et « de l'avis des docteurs en droit, déclarons ledit Guil- « lou, écuyer, dûment atteint et convaincu d'avoir, le « 31 du mois de mars passé, jour de samedi, en carême, « emporté des morceaux d'un cheval jeté à la voirie, « dans le pré de cette ville, et d'en avoir mangé le « 1er d'avril. Pour réparation de quoi, nous le con- « damnons à être conduit sur un échafaud, qui sera « dressé sur la place du marché, pour y avoir la tête « tranchée, etc.

« Suit le procès-verbal de l'exécution. »

Voltaire a dit lui-même : « Après avoir vécu chez des rois, je me suis fait roi chez moi ; je jouis... »

Mais *jouir*, pour lui, c'était faire du bien aux hommes, c'était agir ; aussi, son activité s'était-elle augmentée avec le temps : chaque année semblait lui apporter des facultés nouvelles.

« Il semblait, dit son secrétaire Wagnière, que le

travail fût nécessaire à sa vie. La plupart du temps nous travaillions dix-huit à vingt heures par jour. Il dormait fort peu, et me faisait lever plusieurs fois la nuit. »

D'abord le voici occupé de fonder, pour les jeunes cultivateurs de Ferney, une école professionnelle d'agriculture.

Au milieu de tout cela, il plaide devant trois ou quatre tribunaux à la fois, sans parler du grand procès qu'il soutient depuis cinquante ans contre tout un monde d'abus, devant le tribunal de l'opinion publique.

Il plaide pour six pauvres gentilshommes dépouillés de leur patrimoine, dans leur minorité, par les père de la compagnie de Jésus, dirigée alors par le père *Fesse*, qui la représenta en justice. Voltaire fait rentrer dans leurs biens ces six gentilshommes, tous officiers du roi. — Il écrit à Helvétius : « Voilà une « bonne victoire de philosophes. Je sais bien que frère « Croust cabalera, que frère Berthier m'appellera « athée ; mais je vous répète qu'il ne faut pas plus « craindre ces renards que les loups de jansénites, « et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. « Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chré- « tiens, je leur prouverai bientôt que nous sommes « meilleurs chrétiens qu'eux... *Je leur montrerai ma « foi par mes œuvres, avant qu'il soit peu.* »

Ailleurs il écrit : « *Je deviens Minos dans ma vieillesse, « je punis les méchants.* »

« — Cette affaire, écrira-t-il plus tard dans ses mé-

« moires, est d'autant plus intéressante que son com-
« mencement avait précédé la fameuse banqueroute
« du jésuite la Valette et consorts, et qu'elle fut en
« quelque façon le premier signal de l'abolition des
« jésuites en France. »

Il plaide contre un curé de son voisinage qui avait, dans une affaire de femme, assassiné le fils d'un habitant de Ferney. Dans un mémoire adressé au lieutenant criminel du pays de Gex, au nom du père de la victime, il disait, après avoir rendu compte de l'assassinat : « Ce prêtre eut l'audace le lendemain de
« célébrer la messe et de tenir son Dieu entre ses mains
« meurtrières. »

Mais ce qui l'indigne, c'est que les complices de l'assassin, payés par lui et aidés par lui dans ce coup de main nocturne, sont décrétés ; « et celui qui les a
« corrompus, qui les a armés, qui les a conduits, qui
« a frappé avec eux, n'est qu'ajourné, parce qu'il est
« prêtre et qu'il a des protecteurs... »

Ce prêtre fut condamné aux galères.

Voltaire a encore un autre procès ; mais ce n'est plus lui qui attaque : il est accusé par son propre curé, à qui il bâtissait une église, d'avoir, pour la construction même de cette église, *usurpé* un pied et demi du cimetière et d'avoir fait abattre un ancien calvaire de bois pour bâtir le portail. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est qu'une couturière, amie du curé, témoignait avoir entendu M. de Voltaire donner l'ordre aux ouvriers d'abattre le calvaire en leur disant : *Otez-moi cette potence.*

Voltaire, sur ce grief, écrivit à son avocat, à Dijon : « Je suis bien aise de vous dire que cette croix de bois, « qui sert de prétexte aux petits tyrans noirs de ce « petit pays de Gex, se trouvait placée tout juste vis-à- « vis le portail de l'église que je fais bâtir; de façon « que la tige et les deux bras l'offusquaient entière- « ment, et qu'un de ces bras, étendu juste vis-à-vis le « frontispice de mon château, figurait réellement une « potence, comme le disaient les charpentiers. On « appelle *potence*, en terme de l'art, tout ce qui sou- « tient des chevrons saillants; les chevrons qui sou- « tiennent un toit avancé s'appellent *potence;* et « quand j'aurais appelé cette figure *potence*, je n'aurais « parlé qu'en bon architecte. »

Il gagna son procès, rit beaucoup et fit si bien, que le curé de Ferney devint son ami et lui servit de piqueur dans sa *chasse aux bêtes puantes.*

D'Argental, à quelques jours de là, félicite Voltaire de ce que ses procès sont enfin terminés.— *Comment, mes procès terminés ! Dieu m'en préserve !*

XLI

Tout en plaidant, tout en bâtissant ses maisons, son théâtre et son église, tout en faisant ses foins, notre philosophe laboureur se mit à écrire sur des documents envoyés par la Czarine, l'*Histoire de l'em-*

pire de Russie sous Pierre le Grand; il s'y montrait une fois encore habile historien, grand peintre de mœurs ; dans le même temps il continue son *Précis du siècle de Louis XV.* Puis pour s'égayer au milieu de ses travaux sérieux et de ses entreprises agricoles, industrielles et commerciales, il lance contre les hypocrites et les fanatiques de toute espèce, ses petites brochures :

Relation de la maladie, de la confession, de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier. — (Ce Bertier n'était point du tout mort, il se portait très-bien, rédigeait le *Journal de Trévoux*, et survécut à Voltaire ; mais celui-ci prit plaisir à le supposer mort, à le mettre en purgatoire et à lui faire dire que pour pénitence des péchés de sa vie, *il est obligé de faire tous les matins le chocolat d'un janséniste.*)

Plaidoyer de Ramponeau. — (Ce Ramponeau était un cabaretier de la Courtille, célèbre par sa figure réjouissante et singulière, lequel eut un procès bizarre avec un entrepreneur de spectacles, qui le rendit plus célèbre encore.)

Rescrit de l'empereur de la Chine (réponse à de petits discours politiques publiés *dans le renommé village de Paris, pour l'instruction de l'univers*).

Conversation de l'abbé Grisel et de l'intendant des Menus ;

Sermon du rabbin Akib ;

Lettre de Charles Gouju à ses frères (qui fait dire à Diderot : « Celui qui publie des ouvrages aussi hardis « que la *Lettre de M. Gouju* et tant d'autres, s'est mis « apparemment au-dessus de toute frayeur) ;

Sermon des cinquante;

Idées républicaines;

Le catéchisme de l'honnête homme;

Discours aux Welches;

Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod-la-Grande;

Questions sur les miracles;

Le philosophe ignorant;

La défense de mon oncle;

Examen important de milord Bolingbroke;

Questions de Zapata;

Instruction du gardien des capucins de Raguse à frère Pédiculoso, partant pour la terre sainte;

Canonisation de saint Cucufin, etc., etc., etc.

Tous ces pamphlets, que du fond de sa solitude il lance coup sur coup contre les hypocrites, les charlatans, les fanatiques, les énergumènes, les esprits de désordre, sont pleins de verve, de gaieté, de raison. C'est une flamme vive et légère où brûle le vieux monde. De telles brochures, vues à distance, peuvent paraître exagérées sans doute à quelques gens paisibles, écrivains d'académie et de salon; ils ne comprennent pas que ces pamphlets étaient autant de machines, autant de catapultes et d'engins guerriers pour renverser les vieilles citadelles de la superstition. Où serions-nous, s'il n'y avait eu, contre le fanatisme et la tyrannie que des écrivains calmes? Il est bien facile à ces gens-là, qui ne songent qu'à poser gravement, de blâmer les gestes et mouvements de l'homme

d'action, et de lui reprocher son manque de tenue. Ils voudraient que le monde fût une continuelle bienséance. Allez avec cela renverser les tyrans, vaincre le fanatisme et réformer les peuples !

Le philosophe de Ferney, outre ces pamphlets et bien d'autres, publiait encore d'admirables romans en prose, des contes et des satires en vers d'une vigueur, d'un charme que l'on n'avait point connus jusqu'à lui. La satire en dialogue *le Russe à Paris* est de cette époque ; elle fut publiée sous le nom de *M. Alétof;* au reste, presque tous les pamphlets, contes, romans et même quelques-unes de ses pièces de théâtre, depuis son établissement à Ferney, paraissaient sous des noms supposés. En même temps qu'il cultive ses terres, qu'il augmente et dirige son domaine, il joue encore le rôle de vingt hommes de lettres imaginaires: *Jérôme Carré, Guillaume Vadé, M. Fatéma, le docteur Ralph, le père Quesnel, l'abbé Tamponnet, l'abbé Caille, l'abbé Bazin, Joseph Laffichard, M. de Morza*, etc., etc. Voilà ses pseudonymes. En revanche, on lui attribuait sans cesse des livres qu'il n'avait point faits ; et comme il démentait souvent les siens propres, on ne savait plus ce qui était ou n'était pas de lui. Il faisait perdre la tête aux censeurs. Pour les embrouiller mieux, comme aussi pour renverser plus vite les vieilleries gothiques, tous les ans au mois de janvier, pour étrennes au public, il faisait imprimer à ses frais tout ce qui avait paru dans l'année de plus propre à éclairer les hommes et à détruire le fanatisme. Il publie même des livres mal écrits et mal faits ; mais ils brûlent,

tout est bon. C'est ainsi qu'ayant fait imprimer le *Testament du curé Meslier*, il dit à un de ses amis : « Ce « curé écrit comme un cheval, mais il rue... »

Il ne faut pas croire pourtant qu'il n'imprimât que des livres de polémique : on doit lui la publication des Mémoires de madame de Caylus.

En dépit de ce rôle qu'il s'était imposé de divertir son siècle, il n'avait pas toujours l'humeur gaie ; il était triste par intervalle, triste de vieillir et de laisser la philosophie dans le désordre où elle était alors. On avait réussi à semer la zizanie parmi les encyclopédistes : des fanatiques, des énergumènes s'étaient glissés dans le petit troupeau, et leur entreprise, malgré la résistance de Diderot et de d'Alembert, était devenue un monument d'incohérence. Toutes les grandes voix du siècle s'étaient tues, il ne restait que Voltaire, et avec lui quelques écrivains secondaires : Marmontel, Helvétius, Duclos, etc. Montesquieu ne publie plus rien ; il vit retiré dans son château de la Brède ; Buffon a terminé l'*Histoire naturelle*, et se contente maintenant de philosopher en paix avec quelques amis dans sa belle retraite de Montbard, n'espérant plus guère que la philosophie puisse réformer le monde. — Il est bien remarquable que tous les grands esprits de ce siècle vécurent à la campagne. Paris était devenu trop frivole ; il leur eût fallu y vivre dans le beau monde d'alors, et ils aimaient mieux la retraite.

Vauban, Boisguillebert, Réaumur vécurent en province, les deux premiers en Normandie; on sait que ces grands et excellents hommes tâchaient d'y pénétrer

les causes de la misère publique. Cette misère était alors à son comble, et voilà encore ce qui affligeait Voltaire... mais sa vie à lui-même va trouver, dans tout cela, sa vraie direction.

XLII

Nous arrivons au beau moment du siècle, au beau moment de la philosophie et des philosophes.

Nous avons eu pour commencer la lumière. Voici que va s'y mêler la chaleur.

Une élite seule, élite littéraire et philosophique avait pris part aux idées de réforme. Les foules vont y être amenées; à la discussion théorique s'ajoutera la passion populaire.

Au moment où Voltaire, après sa fuite de Berlin, cherchait en quel pays il pourrait trouver un asile, à l'heure même où il allait s'établir à Ferney, tout était à craindre encore pour la philosophie. Aussi Diderot et d'Alembert, nous l'avons vu, avaient-ils songé à lui bâtir cette inexpugnable citadelle de l'*Encyclopédie*.

Tout ce qui s'était fait un nom dans les sciences et les lettres avait prêté son concours.

On s'était donc mis à l'œuvre.

Mais dans le même temps, une académie de province, l'académie de Dijon, avait osé mettre en question l'utilité des sciences et des lettres, Cela seul parut

une impertinence à Voltaire; mais ce qui l'indigna bien plus, c'est que le prix proposé fut remporté par un inconnu, qui n'avait pas rougi de traiter ce sujet au point de vue antiphilosophique, et qui, dans une déclamation de collége, parlait de *mettre un frein aux gens de lettres.*

L'auteur, « le nommé Rousseau, » ancien garçon horloger, ancien laquais, était, disait-on, de Genève; il avait plus de quarante ans, et jamais on n'avait entendu parler de lui. D'où, comment, pourquoi venait-il à cet âge troubler l'œuvre des philosophes? quel était son but? Lui-même, à cette époque, eût-il pu le dire? cela paraît douteux. Agité de passions contradictoires, ayant besoin à la fois de recherche et de certitude, plein du désir de rester en communion religieuse et sociale avec les autres hommes, mais ne voulant, ne pouvant renoncer à son développement propre, il lui paraissait horrible de substituer quoi que ce fût à la conscience individuelle, même au nom de la religion et de la philosophie. Il voyait là l'origine de toutes les monstruosités morales. La tyrannie religieuse en était née dans les siècles passés; il sentit que la philosophie aussi pouvait devenir oppressive; il voulut rester libre devant elle aussi bien que devant l'Église. Ame chercheuse et tendre, il ne voulut pas surtout que l'une l'empêchât d'aimer l'autre; mais la religion et la philosophie devaient être pour cela enlevées à leurs tristes et faux docteurs. Les lettres venaient de mettre un frein au sacerdoce, il proposait maintenant de mettre un frein aux gens de lettres. Il

voulait ramener les âmes à plus de simplicité, la théologie, selon lui, exigeant des hommes trop de soumission, et la philosophie trop de science. Mais tout ceci n'était que vaguement indiqué dans le discours de Dijon, et ce discours, qui prenait à rebours le siècle tout entier, fut accueilli dans les deux camps par un soulèvement général. Sur la foi de l'académie dijonnaise, on en avait d'abord admiré le style, Voltaire n'y vit qu'une dissertation emphatique et creuse.

Vers la même époque, l'Académie royale de musique représentait un petit opéra intitulé *le Devin du village*. Deux enfants, un vieillard, un chœur de jeunes paysans, quelques couplets naïfs, deux ou trois airs très-simples, voilà toute la pièce ; mais ces airs, mais ces couplets étaient la nature même! Chants de bergers dans les Alpes, voix de l'amour chez deux enfants de seize ans ; on y respirait les parfums enchanteurs des temps primitifs. Les femmes attendries répétaient le charmant air de *Colette :*

J'ai perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon serviteur ;
Colin me délaisse.

L'effet de ce petit intermède musical ne se peut dire. Ce fut comme une révolution soudaine ; et c'en était une, en effet : les deux bergers, dans leur douce mélodie, venaient de rappeler à la nature cette société artificielle et brillante. De qui donc était cette œuvre charmante ? Paroles et musique, tout était de ce Jean-Jacques Rousseau, de Genève, auteur du Discours anti-

philosophique couronné par l'académie de Dijon. Son nom devint dans Paris, en quelques jours, un des plus célèbres et des plus applaudis...

Le succès du *Devin* était encore dans tout son éclat, lorsque Jean-Jacques étonna de nouveau ses contemporains en publiant dans l'*Encyclopédie* l'article *Economie sociale*. Il venait de faire entrer la musique dans des voies nouvelles, et maintenant il parlait de changer tout l'ordre social! Voltaire, préoccupé plus que personne de l'apparition dans les lettres et les arts de cet étrange personnage, écrivait partout : « Qu'est-ce que ce Jean-Jacques? Est-ce un sage, est-ce un fou? » Diderot, son ami, en faisait les plus grands éloges, et c'était lui qui lui avait ouvert l'*Encyclopédie*. D'Alembert venait d'y publier l'article *Genève*. Quel ne fut pas de nouveau l'étonnement du public, lorsque Rousseau, en réponse à cet article, donna sa *Lettre sur les spectacles*. Au milieu des triomphes dramatiques de Voltaire, dont il vantait le génie, au milieu de son propre triomphe, l'auteur du *Devin du village* osait attaquer les représentations théâtrales. Le « Roi-Voltaire » aurait donc toujours maintenant en face de lui ce Jean-Jacques qui faisait son éloge et qui, sur tous les points, n'en paraissait pas moins destiné à le contredire?

Ainsi, au moment où Voltaire achève d'enrôler les princes sous les drapeaux de la philosophie, lorsque plusieurs rois, presque tous les grands, de nombreux magistrats, des prélats et le pape lui-même semblent favoriser ses idées de réforme, lorsqu'il a placé tout son espoir dans cette noblesse de la France, légère de

mœurs sans doute, mais spirituelle et généreuse ; au moment donc où Voltaire, qui a été pendant quarante ans l'enchanteur de l'aristocratie européenne, se croit plus que jamais sûr de trouver en elle le véritable soutien de la liberté contre la tyrannie religieuse, lorsqu'il s'entoure de tous ces gentilshommes et les flatte et les relève à leurs propres yeux, et triomphe en lui-même de les avoir organisés en une véritable armée réformatrice, voilà que ce Jean-Jacques, avec son discours de Dijon, avec son article d'économie sociale et sa lettre sur les spectacles, sans crainte d'isoler la philosophie et de lui enlever tant de puissants appuis, se met à outrager tout ce qu'il y a d'illustre et de puissant en Europe. Il devient évident pour Voltaire que si Rousseau est mis par l'opinion publique au rang des philosophes, il va leur enlever tout crédit auprès des seuls hommes qui aient une action réelle sur le monde et qui, seuls, soient en état d'y apporter les quelques réformes à l'aide desquelles tout pourra être changé à la longue. Que Rousseau eût du talent, là n'était pas la question pour Voltaire, si par lui il se voyait dérangé dans l'œuvre commencée. Aussi, le voit-on chercher à bien séparer la cause des philosophes de celle de Jean-Jacques, en tâchant de l'isoler parmi eux, ou bien s'efforcer de l'amener dans ses propres voies ; pour cela il va jusqu'à l'inviter à venir partager sa retraite à Ferney, lui promettant de vivre avec lui comme un frère. Mais Jean-Jacques persiste à demeurer seul, à rester pauvre et à demander sa subsistance, comme un simple artisan, au produit

journalier de manuscrits de musique qu'il copie à tant la page.

Cependant, Voltaire ne le perd pas un moment de vue; et, chose étonnante, qu'à peine il se peut expliquer lui-même, il a pour lui des mouvements de tendresse. Il s'informe à tous de ce qu'il fait, de ce qu'il dit, de ce qu'il prépare; malheureusement, des envieux, des flatteurs, des disciples s'interposent entre ces deux grands hommes, qui, personnellement, ne se connaissent pas, qui ne se virent jamais, et ces intermédiaires ne font qu'augmenter l'opposition qui existe entre eux, comme autrefois entre saint Pierre et saint Paul. Les disciples empêchent les maîtres de voir que, quoique placés à des points de vue différents, leur tâche est commune. Mais Voltaire lui-même n'en fait pas moins très-souvent cette comparaison qui l'honore : « Jean-Jacques et moi, nous sommes comme saint Pierre et saint Paul. »

XLIII

Jean-Jacques devait causer à son siècle bien d'autres étonnements : avant et après son succès musical il n'avait écrit que pour condamner la littérature et les arts ; le théâtre et le roman avaient été surtout l'objet de ses anathèmes ; et, conséquence imprévue, on l'avait vu aussitôt donner au théâtre le *Devin du village*; puis, malgré son succès, vint immédiatement la *Lettre*

sur les spectacles, dans laquelle sa colère redouble contre la peinture énervante des passions. Cette lettre singulière, et de beaucoup supérieure au discours de Dijon, commençait à circuler dans toutes les mains, lorsque la nouvelle se répandit que Jean-Jacques venait d'écrire un roman d'amour. Autre bizarrerie : le livre n'était point imprimé ; Rousseau en faisait de son admirable écriture, des copies, chefs-d'œuvre de calligraphie, qu'il vendait à prix d'or aux grandes dames. Il ne pouvait suffire aux demandes. Un cri d'enthousiasme s'échappa du cœur des femmes à cette lecture unique. Pour la première fois, dans ce siècle d'obscénité et de galanteries légères, elles entendaient les accents d'une passion profonde. Le sang, la chair, l'âme humaine, leur semblaient à la fois faire explosion dans les lettres de Saint-Preux et de Julie. Jamais les âcres voluptés de l'amour n'avaient été exprimées avec cette puissance, jamais la parole humaine, depuis l'antiquité, n'avait eu cette flamme. Un tressaillement inexprimable agitait les lectrices, lorsqu'au premier aveu de l'amante elles entendaient cette exclamation terrible de Saint-Preux :

« Puissances du ciel ! j'avais une âme pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité. Amour, vie de l'âme, viens soutenir la mienne prête à défaillir... »

La *Nouvelle Héloïse* fut la consolation des femmes au dix-huitième siècle ; elles y retrouvèrent la force, la foi en elles-mêmes, la confirmation puissamment exprimée de ces deux instincts invincibles chez elles : *amour, honneur*. C'est par ces deux sentiments qu'elles sont la

vraie force du monde (épouses et mères). Rousseau leur rendait donc le sceptre. Si jamais livre a consolé et relevé des âmes, ce fut celui-ci. Elles apprenaient comment, même après la chute, on peut se relever; elles apprenaient que, même au delà de la première innocence, il y a pour la femme, grâce à la maternité, une innocence reconquise. Ce point fut celui que les critiques attaquèrent; mais là fut précisément l'ardent intérêt du livre pour les lectrices... Qui eût pu les voir la nuit, lisant seules, immobiles, ces pages brûlantes, que de sanglots il eût recueillis, et comme il les eût vues suivre avec anxiété et bonheur le retour de *Julie* vers la vertu! Elles lisaient dans le mystère, en silence, comme elles eussent lu une lettre d'amour. C'en était une, en effet, adressée par Jean-Jacques à toutes les femmes. C'était lui, c'était son écriture que l'on avait sous les yeux! Ces magnifiques cahiers, attachés avec de la nonpareille bleue, séchés avec de la poudre d'azur et d'argent, il les avait faits lui-même! Le livre semblait chaud encore du toucher de l'auteur! Oh! combien de lectrices, en lisant, le baisèrent!

Jean-Jacques, dans ce livre de femmes, avait pourtant mis çà et là, quelques traits pour les hommes, par exemple, la lettre sur le suicide qui arrache à Voltaire un cri d'admiration. Il avait cherché aussi à y réconcilier la religion et la science, «dans un but de concorde et de paix publique», disait-il: car des déclamateurs s'étant mêlés aux encyclopédistes, et le parti opposé étant tombé dans les violences les plus folles, « l'orage, dit-il, loin de se calmer, était alors dans sa plus grande

force. Les deux partis, déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur, ressemblaient plutôt à des loups enragés, acharnés à s'entre-déchirer, qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer, se convaincre et se ramener dans les voies de la vérité. Il ne manquait peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuants qui eussent du crédit, pour dégénérer en guerre civile. »

« C'était pour éclairer et pour apaiser les uns et les autres, s'il eût été possible, qu'il avait tracé les deux caractères de Wolmar et de Julie, et montré, dans ces deux personnages, le caractère du vrai philosophe et de la femme pieuse. Il apprenait aux hommes à s'entre-respecter au milieu de leurs croyances diverses. »

Le retentissement de ces écrits, publiés à de courts intervalles, avait porté soudainement le nom de Rousseau à la hauteur de celui de Voltaire, et il était maintenant une des puissances du siècle.

Il y avait une préface en tête de l'*Héloïse;* mais, qui eût pu s'y attendre? Jean-Jacques y renouvelait sa condamnation des romans et de ceux qui les lisent. Qu'un auteur, au début d'une œuvre, protestât contre eette œuvre, contre ses lecteurs et contre lui-même, voilà, certes, de quoi surprendre. Et pourtant, cette protestation n'était pas, comme on eût pu le croire, un simple jeu d'esprit; on y sentait conme un cri de douleur sorti des profondeurs d'une âme affolée au spectacle des corruptions sociales. Cette préface unique ne voulait dire aux lecteurs rien autre chose que ceci :

ni vous ni moi n'aurions pris intérêt à ce livre, si déjà nous ne nous sentions déchus de nous-mêmes. Son charme ne vient que de notre misère. Nous repousserions bien loin ces émotions romanesques, ou plutôt nous y serions absolument étrangers, si nous étions restés dans la vérité et dans la nature. Mais citons au moins les principaux passages de cette déclaration étrange de Jean-Jacques aux lecteurs de la *Nouvelle Héloïse :*

« Il faut des spectacles dans les grandes villes et des romans aux peuples corrompus. J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres : que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les jeter au feu!

« Quoique je ne porte ici que le titre d'éditeur, j'ai travaillé moi-même à ce livre, et je ne m'en cache pas. Ai-je fait le tout, et la correspondance entière est-elle une fiction? Gens du monde, que vous importe? c'est sûrement une fiction pour vous.

« Tout honnête homme doit avouer les livres qu'il publie : je me nomme donc à la tête de ce recueil, non pour me l'approprier, mais pour en répondre. S'il y a du mal, qu'on me l'impute; s'il y a du bien, je n'entends point m'en faire honneur. Si le livre est mauvais, j'en suis plus obligé de le reconnaître, je ne veux pas passer pour meilleur que je ne suis...

« Ce livre n'est point fait pour circuler dans le monde, et convient à très-peu de lecteurs. Le style rebutera les gens de goût; la matière alarmera les gens sévères; tous les sentiments seront hors de la nature pour ceux qui ne croient pas à la vertu. Il doit

déplaire aux dévots, aux libertins, aux philosophes; il doit choquer les femmes galantes et scandaliser les honnêtes femmes. A qui plaira-t-il donc? Peut-être à moi seul; mais à coup sûr, il ne plaira médiocrement à personne.

« Qu'un homme austère, en parcourant ce recueil, se rebute aux premières parties, jette le livre avec colère et s'indigne contre l'éditeur, je ne me plaindrai point de son injustice; à sa place, j'en aurais pu faire autant. Que si, après l'avoir lu tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le dise, s'il le veut, à toute la terre; mais qu'il ne vienne pas me le dire, je sens que je ne pourrais de ma vie estimer cet homme-là. »

Il y avait dans l'*Héloïse,* nous l'avons vu, deux choses nouvelles : d'abord une peinture des passions inconnues jusque là à la prose française, ensuite un essai de conciliation entre la religion et la philosophie. Ces deux points eussent suffi au succès du livre; mais le génie de Rousseau sut y en introduire un troisième : la nature. Il choisit pour paysages les Alpes, les lacs, les vallées enchanteresses de la Suisse. Ce livre allait donner à tous le goût de la vie champêtre; on vit sous son influence s'élever dans toutes les campagnes les jolies maisonnettes à contrevents verts; et toutes, grâce aux leçons de Jean-Jacques, surent désormais se placer aux endroits les mieux orientés. L'amour de l'espace, du plein air, des sites étendus et des gracieux paysages, pour la première fois s'universalisa, On vit les cabarets populaires prendre pour enseigne : *A la*

belle Vue; c'était le signe d'un changement de mœurs encore à son aurore, mais dont le résultat (très-appréciable de nos jours) devait être la transformation des campagnes. Cette révolution allait inoculer, même aux villes, le goût du plein air. C'est le souffle de Jean-Jacques qui, depuis lors, renversa les malsaines et sombres cités bâties par le moyen âge ; c'est à son heureuse influence que nous devons de voir partout se créer les promenades plantées d'arbres, les jardins publics. Ce besoin si nouveau chez les peuples modernes de se sentir en communication avec la nature, date de l'*Héloïse,* du *Vicaire savoyard* et des *Confessions;* mais il faut voir ici autant l'influence de la Suisse que l'influence de Jean-Jacques. La nature, seule souveraine en ce pays unique, n'avait point permis que l'homme pût, comme ailleurs, complétement se citadiniser (1).

Le *Contrat social*, l'*Émile*, le *Vicaire savoyard*, la *Lettre à l'archevêque de Paris* se succédèrent coup sur coup ; l'admiration, l'étonnement, la colère, furent portées à leur comble. Voltaire s'écrie : « Oh ! comme nous aurions aimé ce fou s'il n'avait pas été un faux frère ! » Et ailleurs : « Jean-Jacques eût été un Paul s'il n'avait pas mieux aimé être un Judas. »

Mais qu'on voie, dans sa correspondance, son enthousiasme lorsque paraît la *Profession de foi du Vicaire savoyard!* A propos du *Contrat social* ou de cer-

(1) Rousseau avait les villes en horreur : « Les hommes, dit-il, ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver... Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. » (*Emile*, liv. I.)

tains passages de l'*Émile*, il répète souvent : « Jean-Jacques est fou, cela est certain ! » Mais s'interrompant tout à coup, il manque rarement d'ajouter : « Et pourtant ce fou a fait le *Vicaire Savoyard!* Lisez, mes frères, propagez les saines doctrines du vicaire de Jean-Jacques ; c'est le sermon sur la montagne. J'ai fait relier en or ce petit livre. »

La nature, dans l'*Émile* et le *Vicaire*, apparaissait avec toute sa magnificence : jamais les montagnes, les horizons lointains, les nuages n'avaient été décrits avec cette éloquence. L'émotion de Jean-Jacques en présence de tant de beautés, aperçues, ce semble, pour la première fois, devait se communiquer et rester à jamais au cœur des hommes. Nous emportons tous depuis un siècle, ineffaçablement, le souvenir des Charmettes. Le site enchanteur au milieu duquel le vicaire savoyard ouvre son âme au jeune philosophe, nous le voyons encore : « ...Dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage ; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs, par longues ombres, les arbres, les coteaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont l'œil humain puisse être frappé. On eût dit que la nature étalait à nos yeux toute sa magnificence pour en offrir le texte à nos entretiens. »

A l'heure même où Rousseau publiait presque coup sur coup ces livres sans exemple, et pour ainsi dire sans préludes dans la littérature française, Montesquieu, Buffon, Diderot, d'Alembert étaient eux-mêmes

dans toute leur gloire; Voltaire régnait à Ferney; l'Europe entière lisait l'*Encyclopédie* et croyait y tout apprendre.

Imprudents ! s'écriait Jean-Jacques, vous refaites l'œuvre coupable des théologiens ; ils avaient mis entre l'homme et Dieu leurs doctrines insensées et vous y remettez vos systèmes ; vous recommencez à charger les épaules du peuple de fardeaux qu'il ne peut et ne veut plus porter ; vous troublez et gâtez un des plus beaux mouvements qu'il y ait eus dans l'histoire. A l'heure où par toute la terre les hommes commencent à s'affranchir, vous voulez imposer des études impossibles aux multitudes. Les théologiens, au nom de la foi, nous demandaient trop de soumission ; et vous, répétait-il, pour nous inculquer votre philosophie vous nous demandez trop de science. Le christianisme déclarait les hommes damnés dès leur naissance, et vous aussi vous les croyez si défectueux que vous voulez les refaire. Les anciens dogmes admettaient une révélation unique pour tout le genre humain et pour tous les siècles ; ils rétrécissaient ainsi la puissance divine; au lieu de l'élargir, vous la rétrécissez encore. Vous ne comprenez pas que toute âme en naissant apporte sa révélation personnelle. Quel droit sans cela aurions-nous à la liberté ? et qui pourrait songer à s'affranchir du niveau général ? L'homme était né bon, vous le rendez méchant ; il était né libre, vous en faites un esclave ; il devait être son éducateur et son maître à lui-même, vous en faites un disciple, Jeune précepteur, s'écrie-

t-il en commençant l'*Émile*, je veux vous apprendre à tout faire en ne faisant rien. Il dit ailleurs : « Notre manie enseignante et pédantesque est toujours d'apprendre aux enfants ce qu'ils apprendraient beaucoup mieux d'eux-mêmes... » Dans sa *Lettre à l'archevêque de Paris*, il dit encore : « J'établis l'éducation négative. » L'*Émile* fut au dix-huitième siècle la joie des mères et des enfants ; il établissait pour ceux-ci le droit au bonheur et à la liberté ; il montrait que l'enfance a sa philosophie qui vaut bien la nôtre. « L'enfance a des manières de voir, de penser, de sentir, qui lui sont propres ; rien n'est moins sensé que d'y vouloir substituer les nôtres. » Il donnait pour devoir aux femmes d'allaiter leurs enfants ; c'était leur commander, à elles aussi, le bonheur. Quelques philosophes sourirent des paradoxes de Jean-Jacques, mais les femmes se passionnèrent pour ce livre unique. L'*Héloïse* leur avait appris l'amour ; elles apprenaient dans l'*Émile* la maternité. Il restait désormais acquis que ces deux sentiments sont les seules bases impérissables de l'ordre social. Il rendait ainsi à la femme son rang de souveraine et l'appelait à régner sur le plus divin et le plus cher de tous les royaumes : la famille. Et que fallait-il faire pour l'éducation de cette souveraine, sinon la laisser à son propre cœur ? Celui qui lui a mis pour l'enfant le lait à la mamelle, peut-il lui avoir refusé les trésors nécessaires à l'allaitement moral ?

Voilà ce que Rousseau enseignait à son siècle ; mais il fit plus encore.

Contre la puissance nobiliaire et cléricale, Voltaire

avait contribué à fonder la royauté financière : il prêtait aux princes et ne craignait pas aux échéances d'envoyer les huissiers au duc de Richelieu... Cette omnipotence passagère de l'argent et de l'industrie, destinée à renverser un ancien ordre de choses, devait aller grandissant pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce qu'elle-même, peut-être, donnât au monde plus tard le spectacle de sa propre ruine; mais en face de cette puissance nouvelle, encore à son aurore, Rousseau, par sa vie plébéienne, fondait la puissance de la pauvreté. Il savait d'ailleurs ce que ne savait aucun des philosophes ses contemporains, il savait combien il est cruel et humiliant pour un homme d'être asservi, sous quelque nom que ce soit, aux fantaisies d'un autre homme. Il avait été laquais; il avait été presque mendiant; pour lui donner du pain, on l'avait fait, à deux reprises, changer de religion; on l'avait contraint, lui, le plus vrai des hommes, à de triples mensonges. Il eût voulu aimer, on avait allumé en lui la haine; il eût voulu être grand, probe et généreux, on l'avait contraint d'user de petitesses; s'il n'eût incessamment veillé sur lui-même, on l'eût rendu voleur(1). Maîtrise et domesticité, il avait dès sa jeunesse pris en telle horreur ces deux mots, qu'il eût voulu les effacer de toute langue humaine, car il était bien sûr que Dieu n'avait créé ni le mot, ni la chose.

(1) Encore se surprit-il quelquefois buvant, en leur absence, le vin de ses maîtres, et se réjouissant du vin bu bien moins que de l'espièglerie; ce qui avait été aussi le fait de saint Augustin.

L'Europe entière était attentive à ses discours ; les philosophes se taisaient, Voltaire seul ne savait retenir ni ses élans d'enthousiasme, ni ses mouvements de colère ; il lui sembla que Jean-Jacques allait discréditer la grande et puissante association de philosophes que lui, Voltaire, venait avec tant de peine d'organiser depuis Madrid jusqu'à Saint-Pétersbourg. Lui seul osa entrer en lice avec Jean-Jacques ; il en résulta entre ces deux hommes un des plus magnifiques dialogues que les peuples eussent jamais entendus. Tous deux veulent la liberté, tous deux, avec un égal courage, travaillent à affranchir la personnalité humaine ; mais pour la rénovation sociale qu'ils préparent, Voltaire et Rousseau ne pouvaient trouver, dans leurs situations opposées, ni le même levier, ni le même point d'appui. Voltaire pensait qu'en renouvelant d'esprit les vieilles aristocraties, on pourrait arriver par elles à réformer l'Europe. Rousseau voulait, au contraire, que le nouvel esprit fût prêché à de nouveaux hommes. Tous ses écrits sont un appel aux hommes de la nature, aux *non-civilisés.*

Mais ces gens-là, par leur simplicité même, dit Voltaire, seront la proie éternelle des charlatans...

— Eh ! de quel droit, répondait fièrement Jean-Jacques, les empêcherez-vous d'être ce qu'ils veulent être ?... L'instinct des simples est un excellent guide ; qu'on leur permette seulement d'être en liberté ce que la nature les a faits ; qu'on les laisse à eux-mêmes ; qu'on éloigne d'eux théologiens, philosophes, prédicateurs de tout genre, alors ils pourront entendre la

vraie loi s'éveiller au fond de leur cœur, et ils vous diront bientôt que nul homme n'a le droit de gouverner d'autres hommes sans leur consentement. Donc, sans le suffrage populaire universel, aucune autorité ni chez le prêtre, ni chez le prince, ni chez le philosophe !

— Quoi ! vous ferez asseoir la Raison, le Droit, la Justice, la Philosophie elle-même au tribunal de l'imbécillité populaire ? Vous ferez dépendre le droit traditionnel et sacré des familles du sentiment d'envie qui anime partout le peuple contre les grands ! Ne voyez-vous pas que vous brisez les liens de la société ? Comment pouvez-vous sans rougir assimiler la philosophie aux malheureuses doctrines des prêtres qui, pendant mille ans, ont prêché le mensonge ? Ne comprenez-vous pas la différence qui existe entre les rêveries dangereuses d'un jacobin ou d'un dominicain et les vérités enseignées par les Galilée, les Kepler, les Newton ? Les sciences, depuis deux siècles, malgré les prêtres, ont replacé l'élite du genre humain dans les voies saintes de la lumière et de la justice, et c'est à cette élite qu'il appartient de gouverner le monde. Il n'y a sur cela à consulter personne, ni prêtres, ni peuple, il faut que la raison sente sa force et l'exerce. Malheur à qui voudrait encore la repousser ! Ce qui n'a plus le droit de gouverner les hommes, ce sont les religions prétendues révélées miraculeusement un certain jour, dans un certain lieu ; mais ce droit, perdu pour les religions, la philosophie en hérite, parce qu'elle est pour le sage la révélation incessante uni-

verselle. Celui à qui sa raison n'affirme pas avec assez de force cette vérité, et qui cherche une autre base au droit de gouverner et d'instruire n'est qu'un insensé.

S'ils ne s'entendent pas sur la question de réformer et de gouverner la société humaine, ils sont en désaccord aussi (et cela devait être) sur la question de l'éducation, qui est au fond la même. Rousseau veut qu'on laisse le peuple et les enfants penser par eux-mêmes et se développer chacun suivant sa nature propre. Tout homme en naissant apporte sa loi, sa foi, une religion tout entière. Si vous y substituez autre chose, vous perdez tout, vous créez le vide, vous faites un sacrilége; vous anéantissez tout un code, toute une religion, toute une poésie, tout un monde; vous détruisez une âme, vous étouffez une des voix de la révélation divine, car tout homme en naissant, si vous le laissiez libre, apporterait son mot au livre éternel.

Mais pour Voltaire la vie est un combat; il veut que de bonne heure on arme l'enfant contre l'ennemi qui l'entoure. L'ennemi c'est le fanatisme, et l'arme c'est la philosophie. Il veut qu'en opposition au Dieu des prêtres, on lui enseigne le Dieu des philosophes, celui qu'ont adoré Marc-Aurèle, Socrate, Platon, etc.

Mais Dieu, disait Jean-Jacques, n'est pas seulement le dieu des philosophes, il est le dieu de tous, le dieu des savants et des simples; il se communique à chaque âme suivant ses besoins et ses facultés; il ne se montre pas au pauvre pasteur des montagnes sous le même aspect qu'à Newton. Laissons chacun voir Dieu comme

il se manifeste à lui. En voulant violenter les âmes, on les perd.

Aussi le premier mot de l'*Emile :* « Tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses... Mais l'homme bouleverse tout, il défigure tout... Il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme ; il le faut dresser... »

La *Profession de foi du Vicaire savoyard,* comment commence-t-elle ?

— « Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre : il me suffit de vous exposer ce que je pense dans la simplicité de mon cœur. Consultez le vôtre durant mon discours : c'est tout ce que je vous demande. »

Chose admirable et qui peint bien ces deux hommes ! le moment où Rousseau publie *Emile ou de l'Education* est celui où Voltaire vient de donner le roman de *Candide*, c'est-à-dire l'histoire d'un jeune homme qui, n'ayant rien appris, sera partout dupe. Voltaire écrivait donc la critique de l'*Emile* avant que l'*Emile* eût paru. C'est encore dans le même esprit que, dix ans plus tard, il publia l'*Ingénu.* Il faut (telle en est la pensée) que les sages, que les philosophes, que les tuteurs des peuples instruisent les mineurs à se défendre, qu'ils leur apprennent dès l'enfance à manier les armes contre le fanatisme ; et, contre cet ennemi, point de meilleure arme que la philosophie !

Tous les points où Voltaire, dans sa guerre contre la superstition, va au delà du vrai, sont presque toujours admirablement relevés par Rousseau, mais sans

que cela dégénère jamais en personnalité ou en critique directe.

Qu'on lise dans le *Dictionnaire philosophique* l'article *Hérésie*, on verra que ce mot veut dire *opinion choisie*, et que l'histoire de presque toutes les hérésies est celle des opinions du petit troupeau des sages, toujours calomniés et persécutés par les prêtres, en même temps qu'ils étaient méconnus, abandonnés, reniés et insultés par la multitude. Là-dessus tous les partisans de Voltaire, philosophes, poëtes, moralistes, romanciers, et des prédicateurs eux-mêmes, et toutes les belles dames, et tout le monde de n'estimer plus que l'*opinion choisie* des seuls philosophes. Il fallait entendre cela dans les petits soupers, chez le baron d'Holbach par exemple! Jamais on n'avait poussé à cet excès le mépris des foules. S'éloigner du sens commun était devenu presque un mérite. Il était beau d'entendre Rousseau leur répondre! aussi se fâcha-t-il avec les *holbachiens* (c'est le nom qu'il leur donne). Si ces foules instinctives n'existaient pas, leur disait-il, pour contenir le dévergondage de vos *opinions choisies*, la société humaine s'en irait sans règle et sans frein de folies en folies. Vous avez l'esprit, le charme, la grâce, je ne le sais que trop; mais le sens humain, la pensée saine et simple, la pureté des mœurs (qui fait aussi la pureté de l'âme) ne nous sont conservés que par ces ignorants.

J'ai dit que les réponses de Jean-Jacques, lorsqu'il s'adresse à Voltaire lui-même, ne dégénéraient jamais en critiques blessantes; citons-en deux exemples très-significatifs.

Voltaire, on le sait, avait rapporté de ses conversations en Angleterre avec les *free thinkers*, avec les Bolingbroke et les Warburton, un profond mépris pour la nation juive et pour son législateur. Les mêmes *libres penseurs* l'avaient accoutumé à mépriser Mahomet (il est vrai qu'il se reprocha de l'avoir peint, dans sa tragédie, plus méchant qu'il n'était). Rousseau voulut donc, dans le *Contrat social*, rétablir, en faveur des deux grands législateurs d'Orient, Moïse et Mahomet, l'équilibre rompu par le philosophisme : « La loi judaïque, dit-il, toujours subsistante, celle de l'enfant d'Ismaël, qui depuis dix siècles régit la moitié du monde, annoncent encore aujourd'hui les grands hommes qui les ont dictées ; et, tandis que l'orgueilleuse philosophie ou l'aveugle esprit de parti ne voit en eux que d'heureux imposteurs, le vrai politique admire dans leurs institutions ce grand et puissant génie qui préside aux établissements durables. »

Voici pour le deuxième exemple :

L'impératrice de Russie, Catherine II, venait de monter sur le trône ; les philosophes ne pouvaient pas deviner, à huit cents lieues de distance, que cette femme allait être pour la philosophie ce qu'est *Tartufe* dans la maison d'Orgon. Elle appelait Diderot auprès d'elle, voulait faire élever son fils par d'Alembert avec un traitement annuel de cent mille francs. Elle proposait de faire imprimer l'*Encyclopédie* dans ses Etats ; elle encensait Voltaire, lui promettait d'étendre la philosophie sur deux mille lieues de pays ; elle le comblait d'éloges, de cadeaux, d'envois de manuscrits pré-

cieux sur l'histoire de Russie, le déterminait à sacrer en quelque sorte son naissant empire, en immortalisant par sa plume l'histoire de ses commencements; Voltaire écrivit sa belle histoire du czar Pierre le Grand, dont le vrai nom (lui-même l'avoue quelque part, à propos de la mort du czarowitz) eût dû être Pierre le Cruel. Le fondateur de l'empire russe fut, aux yeux des peuples civilisés, agrandi de toute la grandeur du génie de Voltaire. Il faut bien dire que celui-ci se laissa prendre moins aux avances de la grande Catherine, à laquelle, après tout, il ne se fia guère, que par la joie de voir fonder encore un empire hérétique, un empire d'où l'on chassait les moines et dans lequel le pouvoir civil promettait d'absorber le pouvoir religieux; mais Voltaire ne prévoyait pas que les czars, au milieu de ces peuples barbares, se feraient papes eux-mêmes. Cette admiration pour la Russie naissante ne fut pas l'erreur de Voltaire, ce fut celle de son siècle : Buffon, Diderot, d'Alembert, tous les philosophes du temps la partagèrent. Diderot, qui alla en Russie, qui eût pu étudier les choses de plus près, revint enthousiasmé de la *Sémiramis du Nord*, et, par ses récits, il ne fit qu'augmenter l'admiration louangeuse des philosophes, tout heureux de se voir protéger par des souverains étrangers, lorsqu'ils ne rencontraient chez eux que persécutions. La faute était à ceux qui forçaient les maîtres de la pensée moderne à chercher un asile chez les peuples du Nord. Louis XV, en se laissant aller aux conseils des prêtres, contribua puissamment à illustrer et à fortifier dans l'opinion publique les

trois royaumes d'Angleterre, de Prusse et de Russie. La politique ecclésiastique ne semblait avoir pour but que de vouer à la mort les nations restées catholiques. Déjà sous Louis XIV, par la révocation de l'édit de Nantes, elle avait exilé de France le négoce et l'industrie ; elle eût voulu, au dix-huitième siècle, y comprimer le grand mouvement intellectuel qui était à cette époque la vraie force du monde. Mais la vie est la vie; si on l'étouffe ici, elle surgit ailleurs. La plupart des philosophes placèrent donc leur espoir dans les peuples du Nord. Voltaire, en 1762, s'écrie : « Cet empire russe deviendra l'arbitre du Nord; je vous en avertis, messieurs les Français. »

Rousseau seul sent bien qu'ici les philosophes se trompent; Voltaire vient de publier son *Histoire de Pierre le Grand*, lorsqu'il écrit dans le *Contrat social :* « Les Russes ne seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre avait le génie imitatif; il n'avait pas le vrai génie, celui qui crée et fait tout de rien; quelques-unes des choses qu'il fit étaient bien, la plupart étaient déplacées. Il a vu que son peuple était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait commencer par faire des Russes : il a empêché ses sujets de devenir jamais ce qu'ils pourraient être, en leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur français forme son élève pour briller un moment dans son enfance, et puis n'être jamais rien. L'empire de

Russie voudra subjuguer l'Europe, et sera subjugué lui-même. Les Tartares, ses sujets ou ses voisins, deviendront ses maîtres et les nôtres : cette révolution me paraît infaillible. Tous les rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer. »

Que voit Jean-Jacques dans le czar Pierre? un éducateur tyrannique, un homme qui a voulu policer à la manière européenne des peuples qu'on devait laisser suivre leur développement propre au lieu de leur imposer, comme il le fit, une existence étrangère. Prenez garde, éducateur cruel! puisqu'au nom de votre civilisation européenne vous êtes venu troubler ces peuples dans leur indépendance heureuse et dans leur vie nationale; prenez garde que ces peuples barbares ne viennent à leur tour troubler votre civilisation. Ah! philosophes! philosophes, et bâtisseurs de cités! ne combattez pas la nature, car la nature est plus forte que vous; loin de la combattre, revenez à elle, écoutez ses instincts, refaites-vous hommes, laissez-là, pour commencer, toutes vos abstractions sociales, vos titres imaginaires, remontez à la seule dignité vraie, à la dignité d'hommes. Ne soyez que cela, rien de plus. Renoncez surtout, si vous voulez vivre encore, à cette oisiveté funeste, renoncez-y par respect de vous-mêmes, car *tout homme oisif est un fripon;* renoncez-y par prudence, car celui qui fuit le travail court à sa propre ruine.

XLIV

De quelque point de vue qu'on apprécie les choses, on doit reconnaître que le dix-huitième siècle eut deux périodes bien distinctes : *Avant Jean-Jacques* et *Après Jean-Jacques*. Déjà même cette appellation familière de *Jean-Jacques* serait seule caractéristique de la situation. Elle annonce l'entrée en scène de l'élément populaire.

Auguste Comte, après avoir dit que l'œuvre des philosophes du dix-huitième siècle « laissera toujours, dans l'ensemble de l'histoire humaine, une place importante à ses principaux coopérateurs, et surtout à leur type le plus éminent (Voltaire), auquel la postérité la plus lointaine assurera une position vraiment unique... », ajoute que le travail accompli par cette légion de publicistes « était bien loin de rendre superflue l'audacieuse explosion de Rousseau, dont le paradoxe fondamental vint partout soulever directement l'ensemble des penchants humains contre les vices généraux de l'ancienne organisation sociale..... sans l'indispensable intervention de l'école anarchique de Rousseau, l'ébranlement philosophique du dernier siècle allait pour ainsi dire avorter, au moment même d'atteindre à son but final... » *Cours de Philosophie positive*, T. V, pages 518 et 527 de la troisième édition, — 1869.)

Si les peuples pour l'accomplissement de certaines tâches ont besoin quelquefois de s'affoler, il est évident que la France dut à Rousseau l'affolement nécessaire à son complet ébranlement, — il faut encore là-dessus consulter Auguste Comte : « Pour apprécier, dit-il, la haute nécessité temporaire de cet énergique ébranlement, quelle qu'en ait pu être la désastreuse influence ultérieure, il faut considérer que, d'après l'extrême imperfection de la philosophie politique, les meilleurs esprits étaient alors conduits à voir le terme final de l'évolution sociale des peuples modernes en de stériles ou chimériques modifications du régime ancien privé de ses principales conditions d'existence réelle, ce qui tendait à écarter indéfiniment toute vraie réorganisation... »

Donc la gloire de *Jean-Jacques* est d'avoir allumé l'indispensable incendie révolutionnaire...

Rousseau avait commencé, on l'a vu, par être musicien, il arriva à la réputation par le chant, c'est-à-dire par un opéra : *le Devin du village*, et il devait terminer sa carrière bien moins en publiciste qu'en anachorète, se faisant dans la solitude le disciple du philosophe, du savant le plus candide du dix-huitième siècle, de Linné. Pauvre âme qu'ébranlait un air de cornemuse, la nature et la musique avaient été ses éternelles enchanteresses. C'était un Méhul, et lui-même se prit pour un Démosthène; aussi, dans ses écrits aux moments où la passion l'emporte, le voilà préoccupé de l'harmonie de la phrase, qu'il tourne et retourne de cent façons.

Ses lettres au libraire Marc-Michel Rey, récemment publiées, offrent cent preuves de cette préoccupation musicale : il croit raisonner, il chante. Écoutez cette période harmonieuse, vous y reconnaîtrez les ineffables mélodies de Suisse et de Savoie, le ranz des vaches et parfois les tempêtes alpestres.

On a dit très-bien :

« L'amour de la mélodie est assurément le trait le plus saillant de la vie de Jean-Jacques. En toutes choses, il a parfois des défaillances, des incertitudes, des moments d'hésitation douloureuse ; avec la mélodie, il ne varie jamais. C'est une passion constante, pleine, inaltérable, qu'il exprime sans cesse ; mais aussi comme la mélodie sut le payer de retour ! Elle fut sa consolation, son soutien, le flambeau de son style, le germe de son originalité, sa véritable, sa seule compagne, qui le suivit partout, et surtout dans sa prose, où elle chante impérissablement. »

Cette « passion constante » se retrouve dans les moindres traits de la vie de Jean-Jacques ; il avait choisi pour cachet une lyre ; c'est bien là, en effet l'emblème de cette âme qui a laissé au monde l'éternelle mélodie des *Charmettes*.

La plume à la main, devant son papier, Jean-Jacques n'écrit pas, il joue du clavecin ; il croit ou rectifier ou réfuter la philosophie de son temps, il la met en musique, lui prête les futurs accents de la *Marseillaise*, et l'univers entier la chante.

Rousseau d'ailleurs réussit à ébranler les masses par cela même qu'il se fit l'apologiste de la pauvreté et

de l'ignorance, telle du moins qu'on la trouve chez l'enfance et chez les sociétés primitives.

— Qu'appelez-vous ignorance, disait-il, là où se trouvent toutes les vérités du sentiment et de la conscience ?

L'ignorance, selon Rousseau, n'était née que de nos prétendues instructions ; elle était un fruit de l'art et non de la nature. Nos éducateurs, moines, pédagogues, avaient déformé les cerveaux au dedans, comme les Caraïbes les déforment au dehors. Toute l'éducation, depuis des siècles, n'avait été qu'un long hébêtement de l'espèce humaine. Les philosophes feraient-ils mieux que les moines ?

Jean-Jacques eût eu raison d'en douter, si les philosophes avaient formé dans le monde une caste à part ; mais la philosophie, au dix-huitième siècle, n'eut d'autre but que d'ouvrir à tous les portes sacrées. (Voyez l'admirable Préface de l'*Encyclopédie*, écrite par d'Alembert). N'était-ce rien pour fortifier une âme que ces sciences et ces arts, qui, dans sa jeunesse, avaient enchanté Rousseau lui-même ? Et ces sciences, révélatrices des lois de la nature, ne devaient-elles en rien augmenter la puissance de l'homme ? Rousseau, malade d'abstraction, de mysticisme et de métaphysique, ne comprit pas que, par les sciences, allait se fonder la royauté du travail. En ceci, ses rêveries étroites n'étaient guère moins dangereuses que l'oisiveté monacale. Aussi, avec son sens exquis de la réalité, Voltaire s'écriait : « Rousseau est donc un Père de l'Église ? » Le travail, on le sait, était pour Voltaire l'objet d'une préoccupation constante :

Le travail est mon Dieu, lui seul régit le monde.

En vers et en prose, il y revient sans cesse :

« O philosophes ! les expériences de physique bien constatées, les arts et métiers, voilà la vraie philosophie. Mon sage est le conducteur de mon moulin, lequel pince bien le vent, ramasse mon sac de blé, le verse dans la trémie, le moud également et fournit à moi et aux miens une nourriture aisée. » (*Dict. philosoph.*, au mot *Xénophanes.*)

Du reste, ne soyons pas trop absolus dans nos jugements, et n'oublions pas que Rousseau aussi proclama la nécessité du travail ; qu'au grand étonnement de ses contemporains, il osa donner aux nobles de son temps l'étrange conseil de faire apprendre un métier à leurs enfants : — « Vous vous fiez, disait-il, à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir et de prévenir celle qui peut regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet : les coups du sort sont-ils si rares que vous puissiez compter d'en être exempts ? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. Qui peut vous répondre de ce que vous deviendrez alors ?... »

Voilà pourquoi il fit de son *Émile* un menuisier. Mais ces doctrines des deux hardis philosophes étaient alors si nouvelles qu'elles firent presque le scandale du siècle.

Voltaire n'était que de dix-huit ans plus âgé que

Jean-Jacques; mais en réputation, il l'avait devancé de plus d'un demi-siècle. — Déjà dans vingt volumes, il avait éclairé d'une lumière éclatante les abus du vieil ordre social, lorsque Rousseau y porta l'incendie par le *Discours sur l'inégalité*. A partir de cette heure, quoique placés à des points de vue différents et souvent contraires, les deux invincibles réformateurs iront s'animant, se fortifiant l'un par l'autre, accomplissant, malgré leur désaccord une tâche commune, Les adversaires ne s'y méprirent pas : Voltaire et Rousseau furent compris dans une réprobation commune.

Malgré son existence agitée, tour à tour horloger, laquais, scribe, aventurier, secrétaire d'ambassade musicien, Jean-Jacques était depuis vingt ans le lecteur le plus attentif et le plus enthousiaste de Voltaire, lorsque lui-même, après le succès du *Devin du village*, il voulut prendre part à la mêlée formidable où com battaient avec l'auteur de *Zaïre*, Montesquieu, Buffon, d'Alembert, Diderot...

Chose curieuse! Son entrée en scène fut le signal d'une révolution dans tous les esprits, et surtout dans l'esprit de Voltaire. Jusqu'à cette apparition de Jean-Jacques, en effet, l'auteur de la *Henriade* conserve on ne sait quoi de suranné qui étonne de la part d'un homme que l'on sent au fond si ardent et si jeune. Doué, dans sa pensée, d'une intrépidité sans exemple, il s'en tient cependant avec soin aux formes convenues et conserve des allures écolières : il renverse l'Église, mais il respecte l'Académie, et n'oserait innover dans aucun des genres littéraires illustrés au

siècle précédent. Lui qui, dans ses pamphlets, ses contes, ses romans, ses livres d'histoire et de philosophie, sait si bien appeler les choses par leur nom, il conserve dans ses tragédies le *style noble*, la périphrase inventée au siècle précédent; il dira dans *Alzire :*

> On presse le secours
> De cet art inventé pour conserver nos jours ;

au lieu de dire tout simplement que l'on appelle à la hâte un médecin. Mais le mot *médecin* était alors banni du style noble.

A la fois disciple soumis et novateur plein d'audace, il compose à vingt ans, pour abaisser la puissance cléricale, une tragédie cornélienne, *Œdipe,* œuvre d'imitation, presque oubliée de nos jours; mais à la même époque et pour le même but, il crée une poésie sans exemple, le pamphlet en vers, où pendant soixante on le vit aller de chefs-d'œuvre en chefs-d'œuvre.

Mais s'il reste au théâtre l'écolier timide de ses devanciers, s'il n'a pas dans la tragédie plus d'initiative que son contemporain Crébillon, il a ce que n'a pas Crébillon, la grandeur du but. C'est pour les diriger qu'il veut plaire à ses comtemporains, et pour leur plaire il donne à ses pièces la forme précise qui seule peut éveiller chez eux l'enthousiasme ; il leur continue Racine et Corneille, et leur semble même les égaler quelquefois (voyez la Harpe, le P. Tournemine et tous les mémoires du temps) ; mais loin d'être dupe de leur enthousiasme, il sent bien que l'art dramatique est en décadence. Dans plusieurs endroits de ses lettres

aux d'Argental, il s'écrie : « Le tripot périt, mes chers anges. » Cependant il se rend compte assez mal des vraies causes de cette décadence.

Rousseau, au contraire, comprendra que ces plaisirs exclusifs, destinés aux seules classes aristocratiques, ont fini leur temps ; que l'admirable théâtre du siècle de Louis XIV, très en harmonie avec le petit monde choisi de Versailles, n'est plus ce qui convient aux foules plébéiennes s'éveillant à la vie. Malgré ses paradoxes, ses déclamations d'école, Rousseau fut, en ceci, le vrai prophète des fêtes et des spectacles modernes : écoutons-le dans sa lettre à d'Alembert, lorsque, après avoir protesté contre l'insuffisance des théâtres d'alors, il s'écrie :

« Ne faut-il donc aucun spectacle dans une république (1) ? Au contraire, il en faut beaucoup ; c'est dans les républiques qu'ils sont nés, c'est dans leur sein qu'on les voit briller avec un véritable air de fête. A quels peuples convient-il mieux de s'assembler souvent et de former entre eux les doux liens du plaisir et de la joie, qu'à ceux qui ont tant de raisons de s'aimer et de rester à jamais unis ? Nous avons déjà plusieurs de ces fêtes publiques ; ayons-en davantage encore, je n'en serai que plus charmé. Mais n'adoptons point ces spectacles exclusifs qui renferment tristement un petit nombre de gens dans un antre obscur ; qui les tiennent craintifs et immobiles dans le silence et l'inaction ; qui n'offrent aux yeux que cloi-

(1) Il s'agit, bien entendu, de la République de Genève.

sons, que pointes de fer, que soldats, qu'affligeantes images de la servitude et de l'inégalité. Non, peuples heureux, ce ne sont pas là vos fêtes : c'est en plein air, c'est sous le ciel qu'il faut vous rassembler et vous livrer au doux sentiment de votre bonheur. Que vos plaisirs ne soient efféminés ni mercenaires, que rien de ce qui sent la contrainte et l'intérêt ne les empoisonne, qu'ils soient libres et généreux comme vous, que le soleil éclaire vos innocents spectacles ; vous en formerez un vous-mêmes, le plus digne qu'il puisse éclairer.

« Mais quels seront enfin les objets de ces spectacles ? qu'y montrera-t-on ? Rien, si l'on veut. Avec la liberté, partout où règne l'affluence, le bien-être y règne aussi. Plantez au milieu d'une place un piquet couronné de fleurs, rassemblez-y le peuple, et vous aurez une fête. Faites mieux encore : donnez les spectateurs en spectacle, rendez-les acteurs eux-mêmes ; faites que chacun se voie et s'aime dans les autres, afin que tous en soient mieux unis. Je n'ai pas besoin de renvoyer aux jeux des anciens Grecs ; il en est de plus modernes, il en est d'existants encore, et je les trouve précisément parmi nous (*à Genève*). Nous avons tous les ans des revues, des prix publics, des rois de l'arquebuse, du canon, de la navigation. On ne peut trop multiplier des établissements si utile et si agréables : on ne peut trop avoir de semblables rois. Pourquoi ne ferions-nous pas, pour nous rendre dispos et robustes, ce que nous faisons pour nous exercer aux armes ? La République a-t-elle moins besoin d'ouvriers que de soldats ? Pourquoi, sur le modèle des prix mili-

taires, ne fonderions-nous pas d'autres prix de gymnastique, pour la lutte, pour la course, pour le disque, pour divers exercices du corps? Pourquoi, n'animerions-nous pas nos bateliers par des joutes sur le lac? Y aurait-il au monde un plus brillant spectacle que de voir sur ce vaste et superbe bassin des centaines de bateaux élégamment équipés, partir à la fois, au signal donné, pour aller enlever un drapeau arboré au but, puis servir de cortége au vainqueur revenant en triomphe recevoir le prix mérité? Toutes ces sortes de fêtes ne sont dispendieuses qu'autant qu'on le veut bien, et le seul concours les rend assez magnifiques... »

Rousseau a-t-il été, en ceci, oui ou non, prophète? Tandis que nous voyons le théâtre arriver d'abaissement en abaissement au dernier degré de l'ignominie (1), les fêtes publiques, au contraire, les courses, jeux, concerts populaires, régates, revues, voyages, ne prennent-ils pas chaque jour plus de développement?

N'en est-ce pas fait des petits étouffoirs où nos pères, dans leurs villes tortueuses et sombres, allaient autrefois s'entasser? Rousseau nous a donné le goût du plein air, et la vraie salle de spectacle des temps modernes sera de plus en plus la place publique.

Si vous voulez, toutefois, nous rendre le grand art de la France : la comédie (à qui nous devons *Tartufe*

(1) Jules Janin, dans son feuilleton du *Journal des Débats* (25 août 1862), flétrissait « les hontes et les fanges de l'art dramatique... »

et *Figaro*), si vous voulez de nouveau ennoblir le théâtre, ouvrez-en les portes au peuple ; il est, pour la denrée dramatique comme pour tant d'autres, le vrai consommateur. Au lieu de places à trois francs, vous crierait Jean-Jacques, donnez-nous, dans des salles immenses, les places à trois sous. Ce qui est exclusif n'a plus vie dans l'atmosphère moderne... Diminuer le prix d'entrée au théâtre, c'est y rappeler la famille, et, partant, la moralité. Hors de là pas de salut ! Le théâtre, dans ses anciennes données, ne se relèvera pas.

Toutefois, au siècle dernier, l'art dramatique conservait encore quelque séve, et Rousseau comprit bien que, de son vivant, ces doctrines ne seraient point admises ; aussi fait-il quelque part cet aveu, qu'il voudrait, « s'il faut absolument un théâtre, que M. de « Voltaire pût le remplir toujours de son génie. » Ceci n'est pas un simple compliment adressé par déférence au grand écrivain dramatique du temps ; Rousseau, en condamnant le théâtre sous son ancienne forme, n'en était pas moins très-sensible aux enchantements d'un art qu'au fond il n'eût voulu qu'agrandir pour le mettre à la portée de tous. Personne, dans sa jeunesse, ne fréquenta plus le spectacle, personne ne s'amusait, n'admirait davantage, ne riait de meilleur cœur aux comédies de Molière. Lui-même a raconté, dans une lettre à madame de Warens (13 septembre 1735), qu'à l'une des premières représentations d'*Alzire* (il avait alors vingt-cinq ans) son émotion fut telle qu'il y perdit la respiration et en resta malade plusieurs jours.

Lorsqu'il cherchait encore ses voies et sa langue, il voulut, lui aussi, faire quelques pièces de théâtre, mais il sentit bien vite que, sous cette forme, il s'adressait à un auditoire qui n'était pas le sien. Eût-il pu, devant un public aristocratique, enseigner « qu'il y a vingt contre un à parier que tout gentilhomme descend d'un fripon ? » Il se préparait autre chose dans son âme que des amusements pour les classes privilégiées, et ce n'était pas précisément pour les divertir qu'il devait un jour écrire le *Contrat social*.

Aussi pourrait-on difficilemet imaginer rien de plus nul que ses essais dramatiques, écrits dans un temps où, loin de connaître les hommes, il ne connaissait pas encore sa propre pensée.

Le théâtre, qui avait été la gloire du dix-septième siècle, mais qui, malgré *Zaïre*, *Mérope*, *Mahomet* et le dernier acte de *Brutus*, n'était plus qu'un heureux et brillant reflet de cette époque, eut pourtant au dix-huitième siècle une heure de vrai réveil avec Beaumarchais. Le long drame qui, du *Barbier de Séville* au *Mariage de Figaro* et à *la Mère coupable*, paraissait destiné à remplir trois grands jours de fêtes, était un renouvellement de l'essai déjà tenté par Molière dans ses dernières pièces, de réunir tous les arts, la musique, la danse, les décorations splendides ; joignez à cela un but utile : l'éducation populaire et la représentation d'événements contemporains comme au temps d'Eschyle et d'Aristophane, et vous reconnaîtrez que si le théâtre eût continué de marcher dans ces voies, il n'eût pas, sans doute, comme il l'a fait, succombé sous l'anathème de Jean-

Jacques, anathème renouvelé de nos jours par Proudhon, dans une lettre à Jacques Bornet.

Voltaire donc, malgré son habileté, malgré son entente de l'art dramatique, n'a été au théâtre, dans ses meilleurs jours, que le premier disciple de nos grands maîtres. Du reste, on en peut dire autant de quelques autres de ses écrits : la *Henriade*, ses odes, ses traités de géométrie, d'astronomie, de chimie, de physique, de mécanique, ne sont peut-être, lorsqu'on les isole du grand ensemble de ses travaux, que des œuvres de deuxième ordre ; mais réunis, mêlés à sa correspondance, lus chronologiquement, ils forment un monument littéraire unique dans le monde. Aucun homme n'a laissé une *bible* de cette importance.

Ce qui étonne dans ses traités scientifiques, c'est que la science y est toujours mise sur le chemin des grandes découvertes. Un pas de plus, et ces découvertes étaient faites par lui : celles de Priestley, de Lavoisier, de Volta, sur la composition de l'atmosphère, y sont, peu s'en faut, indiquées. Dans l'*Essai sur la nature du feu et sa propagation*, à une époque où, loin de connaître les lois de la combustion et du calorique, on ignorait jusqu'au principe du refroidissement par l'évaporation, lorsque la chimie n'en était pas même au *phlogistique*, quand l'air passait encore pour un élément, n'est-il pas curieux de voir Voltaire entrer dans les voies mêmes qui, un demi-siècle plus tard, conduiront Lavoisier à la découverte de l'oxygène? Il constate qu'une masse de fer, depuis une jusqu'à deux mille livres, est plus lourde après avoir été rougie au feu, et ne peut s'expli-

quer cette augmentation de poids que par l'absorption d'un autre corps... Il semble que de là il n'y eût pas loin à la découverte de l'oxygène ; cette découverte était d'autant moins éloignée que Voltaire fut un des premiers à prétendre que l'air était un gaz composé.

Une de ses plus singulières erreurs fut son refus persistant à croire à l'existence de coquillages fossiles sur les plus hautes montagnes, erreur d'autant plus étrange que l'un des premiers, avant Elie de Beaumont, il affirma que « ce sont les vapeurs qui font les éruptians des volcans, les tremblements de terre, qui élèvent le Monte-Nuovo, qui font sortir l'île de Santorin du fond de la Mer Egée. »

Lord Brougham a écrit sur *Voltaire et Rousseau* un livre qu'on peut trouver en bien des points risiblement anglais, mais le noble écrivain n'en montre pas moins autant de raison que d'équité, lorsqu'il rapporte qu'une académie ayant proposé, pour sujet de prix, une dissertation sur la nature du feu, Voltaire prit part au concours : l'auteur de *Zaïre* n'obtint qu'une mention honorable, et le prix fut remporté par Euler. « On conviendra, dit lord Brougham, qu'il n'y avait point de honte à se voir vaincu par un pareil rival. Toutefois, il s'en faut que le discours de Voltaire soit d'un mérite ordinaire : il y développe des vues nouvelles et hardies, et raconte des expériences qui, s'il les eût poursuivies avec plus de persévérance, auraient probablement placé son nom parmi ceux des plus grands novateurs de son siècle. Impossible de rencontrer une hypothèse plus heureuse que celle qu'il

émet sur le poids acquis par les métaux, lorsqu'on les soumet à une température très-élevée.

« Les expériences qu'il fit sur le calorique des fluides mélangés, et qui se trouvent être de température différente avant leur mélange, le conduisirent à remarquer la différence de température existant après le mélange, et celle que l'on aurait pu obtenir en additionnant les températures séparées des corps avant le mélange. Ajouterons-nous maintenant que cette suite d'expériences et d'observations fut celle-là même qui, vingt-cinq ans plus tard, conduisit Black à sa fameuse découverte du calorique latent ? »

Aujourd'hui que la plupart des hypothèses de Voltaire on été confirmées par l'expérience, qui sait si sa dissertation n'emporterait pas le prix sur celle d'Euler ?

Voltaire et Rousseau ont eu sur la société moderne une influence immense. Le monde a vécu soixante ans de leur parole, comme le moyen âge avait vécu des Pères de l'Eglise. Leurs adversaires étaient eux-mêmes, sans le savoir, animés de leur souffle ; tous subissaient cette action mystérieuse. Mais Voltaire a, peu à peu, prévalu ; son esprit pratique, précis, clair, lumineux, scientifique, humain, l'emporte aujourd'hui sur les sentimentalités vagues, paradoxales et maladives de Jean-Jacques. Voltaire, Diderot, d'Alembert, Buffon restent les vrais maîtres de l'esprit français.

Un demi-siècle après la mort de Voltaire, le moins enthousiaste des hommes, le vieux prince de Talleyrand, ne parlait jamais sans émotion d'une visite qu'il

avait faite à Voltaire dans sa jeunesse. Il ne croyait plus à rien, mais il croyait encore au défenseur de Calas : « Si Ferney, disait-il, n'avait pas été rendu à la France, je n'aurais jamais signé le traité de Vienne. »

La plupart des historiens de Voltaire et de Jean-Jacques ont cru devoir faire un parallèle de leurs œuvres et de leurs personnes. Tâche difficile ! car on sait à peine quel point de comparaison trouver entre ces deux hommes, si différents en tout. Pour mettre en saillie cette différence, il n'est nullement nécessaire de les suivre dans tous les détails de leur longue existence. Un seul trait les fera connaître; mais nous devons pour Voltaire rétrograder un peu.

A la mort du vieux roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, nous l'avons vu, Frédéric II annonce de sa propre main à Voltaire son avénement au trône. Le rusé monarque paraît humble avec le philosophe; mais la vérité, c'est qu'il voudrait bien séduire un peu le chantre de Henri IV et aussi ne pas trop s'exposer aux épigrammes du plus malin des hommes. Il tremble que son germanisme, que le peu d'importance qu'avait alors la Prusse ne soient pour l'auteur de *Zaïre* des objets de risée. On voit dans sa lettre que son nom même de *Frédéric* l'effraye. Un tel nom en France ne paraîtra-t-il pas bien barbare? Il l'adoucit autant qu'il peut et signe *Fédéric;* mais il reste toujours à ce nom sa terminaison fâcheuse. Hélas! s'il accomplit de grandes actions, s'il devient, comme il l'espère, un héros, ce vilain nom ne nuira-t-il pas à sa gloire?

Pourra-t-on noblement rimer en *ic?* La vanité du roi philosophe et poëte apparaissait là tout entière ; Voltaire en sourit, prit la plume et répondit en vers : son épître se terminait, pour rassurer le futur héros, par une prosopopée à la fois plaisante et solennelle, où il se fait un jeu de la rime tant redoutée :

> Conservez, ô mes dieux! l'aimable Frédéric,
> Pour son bonheur, pour moi, pour le bien du public!
> Vivez, prince, et passez dans la paix, dans la guerre,
> Surtout dans les plaisirs, tous les *ics* de la terre,
> *Théodoric, Ulric, Genséric, Alaric,*
> Dont aucun ne vous vaut, selon mon pronostic.

Avec autant de bonhomie que d'habileté de langage, c'était, sans blesser le monarque, reconnaître que l'on avait découvert son côté faible, et très-adroitement l'avertir que son nom en *ic* pouvait devenir, selon l'événement, ridicule ou glorieux.

Frédéric, plus tard, lors de sa brouille avec Voltaire, voulant s'assurer l'amitié de Jean-Jacques, lui écrivit, comme il avait fait au premier, lui offrant un asile dans ses Etats. Rousseau répondit :

« Vous voulez me donner du pain : n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse ; elle n'a que trop fait son devoir, et le sceptre est abandonné. La carrière est grande pour les rois de votre étoffe, et vous êtes encore loin du terme ; cependant le temps presse, et il ne vous reste pas un moment à perdre pour aller au but. — Puissé-je voir Frédéric, le juste et le redouté, couvrir ses Etats d'un peuple nombreux

dont il soit le père ! et Jean-Jacques Rousseau, l'ennemi des rois, ira mourir au pied de son trône. »

Ce qui apparaît clairement dans cette réponse du philosophe, c'est le désir chez son auteur de se montrer un grand homme. Rousseau se pose en héros de Plutarque, prend les attitudes de la statuaire antique, étudie et joue comme sur un théâtre. Il affaiblit ainsi lui-même la sincérité de son rôle. Voltaire, quoique infiniment rusé, est plus simple, parce qu'en toute chose il s'oublie lui-même, ne pensant qu'à la cause pour laquelle il est toute sa vie en vedette.

Mais ce qui nous met à même de les apprécier mieux l'un et l'autre, c'est, après l'examen de leurs œuvres, le récit de quelques épisodes de leur vie.

XLV

Si Voltaire, dans une existence royale, put se croire et se dire quelquefois le plus heureux des hommes, Jean-Jacques eut aussi, dans sa pauvreté, des heures enchantées. Il ne sut pas trouver seulement le bonheur dans la pauvreté, il sut y trouver la gloire ; il sut y trouver la puissance. Les princes et les rois s'inquiétaient des pensées de ce pauvre.

Mais écoutons-le raconter quelques-unes de ses promenades à pied dans la campagne avec sa femme :

« Un dimanche nous étions allés, ma femme et moi, dîner à la Porte-Maillot ; après le dîner, nous traver-

sâmes le bois de Boulogne jusqu'à la Muette ; là nous nous assîmes sur l'herbe, à l'ombre, en attendant que le soleil fût baissé, pour nous en retourner ensuite tout doucement par Passy. Une vingtaine de petites filles, conduites par une manière de religieuse, vinrent, les unes s'asseoir, les autres folâtrer assez près de nous. Durant leurs jeux, vint à passer un oublieur avec son tambour et son tourniquet, qui cherchait pratique ; je vis que les petites filles convoitaient fort les oublies, et deux ou trois d'entre elles, qui apparemment possédaient quelques liards, demandèrent la permission de jouer. Tandis que la gouvernante hésitait et disputait, j'appelai l'oublieur et je lui dis : Faites tirer toutes ces demoiselles chacune à son tour, et je vous payerai le tout. Ce mot répandit dans toute la troupe une joie qui seule eût plus que payé ma bourse, quand je l'aurais toute employée à cela.

« Comme je vis qu'elles s'empressaient avec un peu de confusion, avec l'agrément de la gouvernante, je les fis ranger toutes d'un côté, et puis passer de l'autre côté l'une après l'autre, à mesure qu'elles avaient tiré. Quoiqu'il n'y eût point de billet blanc, et qu'il revînt au moins une oublie à chacune de celles qui n'auraient rien, qu'aucune d'elles ne pouvait donc être absolument mécontente, afin de rendre la fête encore plus gaie, je dis en secret à l'oublieur d'user de son adresse ordinaire en sens contraire, en faisant tomber autant de bons lots qu'il pourrait, et que je lui en tiendrais compte. Au moyen de cette prévoyance, il y eut près d'une centaine d'oublies distribuées, quoique les jeunes

filles ne tirassent chacune qu'une seule fois; car là-dessus je fus inexorable, ne voulant ni favoriser des abus, ni marquer des préférences qui produiraient des mécontentements. Ma femme insinua à celles qui avaient de bons lots d'en faire part à leurs camarades, au moyen de quoi le partage devint presque égal et la joie plus générale.

« Je priai la religieuse de tirer à son tour, craignant fort qu'elle ne rejetât dédaigneusement mon offre; elle l'accepta de bonne grâce, tira comme les pensionnaires, et prit sans façon ce qui lui revint. Je lui en sus un gré infini, et je trouvai à cela une sorte de politesse qui me plut fort et qui vaut bien, je crois, celle des simagrées. Pendant toute cette opération, il y eut des disputes qu'on porta devant mon tribunal, et ces petites filles, venant plaider tour à tour leur cause, me donnèrent occasion de remarquer que, quoiqu'il n'y en eût aucune de jolie, la gentillesse de quelques-unes faisait oublier leur laideur.

« Nous nous quittâmes enfin, très-contents les uns des autres, et cette après-midi fut une de celles de ma vie dont je me rappelle le souvenir avec le plus de satisfaction. La fête, au reste, ne fut pas ruineuse : pour trente sous qu'il m'en coûta, il y eut pour plus de cent écus de contentement; tant il est vrai que le plaisir ne se mesure pas sur la dépense et que la joie est plus amie des liards que des louis. Je suis revenu plusieurs autres fois à la même place, à la même heure, espérant d'y rencontrer encore la petite troupe; mais cela n'est plus arrivé. »

Cette citation, où Rousseau lui-même nous parle de sa femme, nous conduit tout naturellement à dire quelques mots de son mariage, qui fut un des traits les plus singuliers de sa vie. Il était alors au plus fort de sa gloire : le *Devin du village*, l'*Héloïse*, l'*Emile* lui avaient mérité l'admiration de toutes les femmes ; l'enthousiasme de quelques-unes, illustres par leur beauté et par leur naissance, devenait plus que de la tendresse. Rousseau pouvait choisir parmi des duchesses. Mais c'est précisément l'époque de sa vie où il renonce au grand monde, réforme sa toilette, s'enferme dans la solitude. Pour signal de sa rupture complète avec les sociétés aristocratiques et lettrées, il fait plus, il épouse une pauvre fille du peuple. L'action parut folle et le paraît encore ; elle était naturelle dans la viet alors toute plébéienne de Jean-Jacques. Mais ce ne fut pas seulement ce choix étrange qui scandalisa, blessa, souleva toutes les malveillances ; Rousseau, depuis sa *Lettre à l'archevêque de Paris*, avait rompu entièrement avec l'Eglise catholique et même avec l'Eglise protestante ; or, il n'y avait d'autre mariage alors que le mariage religieux. Jean-Jacques, exclu de l'Eglise, l'était donc du mariage légal, et il n'y avait de possible pour lui que le concubinage. Avoir établi cela, c'était proclamer qu'en dehors de l'Eglise il n'y avait ni loi ni justice. Rousseau fit alors cette chose hardie, trop peu remarquée, d'amener Thérèse Levasseur devant deux témoins, dont l'un était maire, et de jurer devant Dieu et devant les hommes qu'il la reconnaissait pour sa femme ; et Thérèse, librement consultée, déclara

qu'elle l'acceptait pour mari. Jean-Jacques, en cela si mal compris, venait de créer le mariage civil.

Les contemporains furent scandalisés et stupéfaits, mais la leçon ne fut point oubliée (1).

(1) Vingt-quatre ans plus tard, en 1792, l'initiative prise par Rousseau fut consacrée par les lois, et quoi qu'on ait pu tenter contre ces lois, elles subsistent. Mariages, naissances, décès sont solennisés civilement d'abord, et libre à tout citoyen de s'en tenir à cette solennité civile.

Peut-être n'est-il pas mal à propos de rappeler ici que le premier acte inscrit à Paris sur les registres de l'état civil est l'acte de naissance du fils de Camille Desmoulins. Cet acte, dicté par Desmoulins lui-même à l'officier public, est conçu en ces termes :

« Cejourd'hui, 8 juillet 1792, l'an quatrième de la liberté, a « comparu par-devant nous, officier municipal, administrateur « de police, étant à la maison commune, dans le lieu des séances « ordinaires du conseil municipal, les portes étant ouvertes, « Louis-Simplice-Camille-Benoît Desmoulins, citoyen, membre « du conseil général de cette commune, demeurant à Paris, rue « du Théâtre-Français,

« Lequel nous a dit que le 6 de ce mois, neuf heures du ma- « tin, il lui est né un fils du légitime mariage de lui, compa- « rant, avec Anne-Lucile-Philipppe Laridon-Duplesssis;

« Que la liberté des cultes étant décrétée par la Constitution, « et que, par un décret de l'Assemblée nationale législative, re- « latif au mode de constater l'état civil des citoyens autrement « que par des cérémonies religieuses, il doit être élevé dans « chaque municipalité de chef-lieu un autel sur lequel les pères, « assistés de deux témoins, présenteront à la Patrie leurs en- « fants ; le comparant voulant user des dispositions de la loi « constitutionnelle et voulant s'épargner un jour, de la part de « son fils, le reproche de l'avoir lié par serment à des opinions « religieuses qui ne pouvaient pas encore être les siennes, et de « l'avoir fait débuter dans le monde par un choix inconséquent « entre les neuf cents et tant de religions qui partagent les « hommes, dans un temps où il ne pouvait seulement pas dis- « tinguer sa mère.

« En conséquence, il nous requiert pour constater la naissance « et l'état civil de son fils, qu'il nous a fait présenter sur le bu- « reau en présence de Laurent-Lecointre et d'Antoine Merlin, « citoyens, députés à l'Assemblée nationale, de recevoir la pré- « sente déclaration, voulant que son fils se nomme Horace-Ca-

On devine cependant si les beaux esprits s'en donnèrent à cœur joie sur la pauvre Thérèse! Les femmes surtout étaient sans pitié ; un peu de bon accueil et de cordialité eût peut-être, peu à peu, mis quelque lumière en cette âme ; mais on se plut à lui faire sentir son ignorance, nulle occasion n'était perdue de la troubler, de l'amener à dire ou à faire des sottises. Elle était née timide, on la rendit méfiante ; elle avait un esprit fin et pénétrant, elle devint sous le sarcasme et la calomnie, hébétée et silencieuse. On lui reprochait, et elle accepta comme honte de ne savoir pas l'orthographe ; mais on oubliait que l'impératrice de Russie, la grande Catherine, plus ignorante encore, avait été servante dans sa jeunesse sans savoir alors ni lire ni écrire. Philosophes, poëtes, princes, n'en étaient pas moins à ses pieds..... Il y eut, on en conviendra, légèreté à des philosophes de n'avoir qu'adulation pour cette impératrice et que dédains pour l'humble femme de Jean-Jacques.

Que reprochait-on à Thérèse Levasseur? Un moment

« mille-Desmoulins ; de laquelle déclaration il requiert qu'il soit « fait transcription dans le registre qui sera ouvert, conformément à la loi ci-dessus rappelée, et que la présente minute soit « par nous, en attendant, déposée au greffe de la municipalité, « et dont expédition lui sera donnée. Ainsi signé par lui, déclarant, avec nous et les témoins cy désignés les jour et an « que dessus.

« Camille Desmoulins, Merlin, député ;
« Lecointre, député ; Sergent, administrateur de police.

« Le dépôt de l'acte ci-dessus a été fait au secrétariat de la « municipalité, et reçu par moi, secrétaire-greffier, le 9 juillet « 1792, l'an IV de la liberté.

« Signé, Boyer. »

d'oubli et d'infidélité. La malheureuse ! s'écriait-on. Eh ! messieurs, n'avez-vous jamais entouré de respect des femmes infidèles? n'avez-vous pas écrit des volumes d'éloges sur madame du Chatelet, infidèle à son mari, infidèle à Voltaire, et qui trompa tout le monde ?

On répond : Oui ; mais Thérèse eut la bassesse de se laisser séduire par un jardinier, ce qui d'ailleurs n'est pas bien prouvé. Mais cela fût-il vrai, oubliez-vous que ce jardinier était son égal ? Quoi ! la faute, avec un prince, eût-elle été moins grande ? Là, au contraire, eût été la véritable bassesse. Eh bien ! soit. Jean-Jacques, en choisissant pour femme une fille du peuple, n'eut pas la main chanceuse ; mais parmi des duchesses, il eût pu l'avoir moins chanceuse encore.

L'irréparable faute de Thérèse, celle où vraiment apparaît sa misère morale, c'est d'avoir souffert qu'on lui enlevât ses enfants, d'avoir permis que Jean-Jacques, dans une heure de dureté, les mît à l'hôpital. Ah ! c'est alors qu'elle devait être infidèle au philosophe sans entrailles ; ou plutôt n'était-ce pas à elle d'éveiller ce grand cœur à la paternité ? Habituée par tendresse ou respect à se soumettre en tout aux volontés de Jean-Jacques, la désobéissance et la révolte étaient, sur ce point, le plus sacré des devoirs ; c'était son propre instinct, non les tristes raisons maritales qu'elle devait entendre ; elle eût pu dans cette circonstance, en sauvant ses enfants, sauver l'honneur de Jean-Jacques, et réduire au silence toutes les calomnies ; elle ne le fit pas. Voilà ce qui rendra honteux à jamais son nom de Thérèse Levasseur.

En présence d'un tel crime, n'est-il pas triste de voir les beaux esprits lui reprocher, quoi? son ignorance et sa sottise. Ils oublient que Jeanne Darc ne savait pas lire, et qu'elle sauva la France. Ils oublient que tout vrai cœur de femme est le plus beau des livres. Thérèse, en ne consultant qu'elle-même, pouvait donner à Jean-Jacques la plus sacrée des leçons; elle pouvait lui donner sa vraie gloire en le forçant d'être père; mais elle le laissa n'être qu'un philosophe.

Toutefois, ce crime de Thérèse Levasseur fut un peu celui du dix-huitième siècle. La femme y fit défaut. Une vraie femme est aussi ce qui manqua à Voltaire. La du Chatelet, avec toute sa science, lui fit presque autant de mal que Thérèse à Jean-Jacques.

La femme paraît jouer un grand rôle au dix-huitième siècle; elle en joue, eu réalité, un petit. L'épouse et la mère n'influent que très-peu sur les meilleurs et plus fermes esprits de ce temps. Chez tous, même chez Buffon, même chez le président de Montesquieu, on retrouve un caractère galantin qui les affaiblit. Diderot eût été certainement un de nos plus respectés moralistes si, fréquentant un peu moins la très-docte et très-spirituelle mademoiselle Voland, il fût resté davantage au foyer, près de sa « sotte de femme, » qui eût pu être moins « sotte » sans doute, si lui-même se fût montré moins léger.

L'abandon de ses enfants, tant reproché à Jean-Jacques, fut donc plutôt le crime de sa femme que le sien même; mais, en ceci, la pauvre Thérèse eut un peu tout le monde pour complice, Entourée de philosophes

qui l'avaient habituée à les considérer comme de grands hommes, elle ne sentit pas que ses instincts de femme eussent été supérieurs à toute philosophie; comme une dévote aux mains de ses directeurs, elle apprit à dédaigner ses propres sentiments. Ce fut sa perte et sa honte.

XLVI

Mais revenons à Rousseau, revenons au grand écrivain et remettons sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces pages enchanteresses qui séduisirent l'Europe entière. Citons entre autres ce fragment de l'*Émile;* de nos jours encore on en admire le style, mais il faudrait en admirer surtout l'inspiration plébéienne; il y circule un souffle d'égalité et de cordialité fraternelle entre toutes les classes qui fut le vrai trait caractéristique de Jean-Jacques, et, par cela même, il fut digne de sa gloire :

« Comme je serais peuple avec le peuple, je serais campagnard aux champs ; et, quand je parlerais d'agriculture, le paysan ne se moquerait pas de moi. Je n'irais pas bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts; et, quoique

une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger. Les fruits à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

« Là, je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil, et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses, et le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient

des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance ; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre ; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous les touffes d'aunes et de coudriers ; une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin ; on aurait le gazon pour table et pour chaise ; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres ; les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons ; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importun laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres ; chacun serait servi par tous ; le temps passerait sans le compter, le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups

de bon vin, qui lui feraient porter plus gaiement sa misère ; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : Je suis encore homme.

« Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe ; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête ; et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table ; j'y ferais chorus au refrain d'un vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra. »

(*Émile*, livre IV.)

XLVII

La lutte que soutint Rousseau, lutte formidable et presque sans exemple, ne dura guère qu'une dizaine d'années, mais ce furent dix années d'une véritable explosion ; après quoi, il n'eut qu'un désir, se refaire une existence ignorée et tranquille, fuir le monde, échapper à la gloire, s'enfermer seul avec Thérèse au

fond de quelque campagne isolée. Pour mieux cacher sa trace, il cessa même de porter son nom de Rousseau, ne voulut plus être que M. Renou. Renonçant à toute polémique, il vendit ses livres et n'admit plus dans sa bibliothèque que des ouvrages de botanique ; il parcourait la campagne, cueillait des fleurs, composait des herbiers, faisait de la musique, ou bien il s'occupait avec madame *Renou* des soins du ménage. Quelques admirateurs intrépides, auxquels ni son pseudonyme, ni sa retraite n'avaient réussi à faire perdre sa trace, venaient le visiter : ils le trouvaient, chose étrange ! occupé de son pot-au-feu. On ne pouvait concevoir qu'un homme qui vivait d'une vie si modeste eût été un grand homme. Rousseau démocratisait la gloire ; mais ce côté de sa tâche ne fut pas compris de ses contemporains ; ils se scandalisaient au contraire de voir un homme de génie se contenter de cette existence plébéienne. Ils ne comprenaient la gloire qu'en carrosse à quatre chevaux ; et Jean-Jacques cheminait à pied de Genève à Paris, son petit paquet sur l'épaule. Mais, spectacle incroyable ! les rois et les peuples, le pape de Rome et le pape de Ferney, s'inquiétaient des moindres paroles du pauvre piéton, qui vivait avec 800 livres de rente.

Cet humble *M. Renou*, qu'on voyait sous l'aspect d'un petit bourgeois de village cheminer le long des sentiers, qui volontiers causait avec les paysans les plus pauvres et vers lequel les enfants se sentaient attirés, c'était en Europe, pour les uns un objet d'épouvante, tandis que les autres voyaient en lui le défen-

seur invincible de la liberté. Paris l'acclamait comme un compatriote ; mais cent cinquante mille prêtres, en France, dans leurs sermons, le désignaient comme l'antechrist. Lui cependant, content de son œuvre et sûr de la victoire, il s'était avec joie retiré du combat. Cris de haine ou acclamations, rien de ce qui se disait dans le monde pour ou contre Jean-Jacques n'arrivait à l'heureux *M. Renou*, tranquille explorateur de la nature et desciple fervent de Linné. Deux choses l'occupaient maintenant, la musique et les fleurs. Si parfois cependant quelques lettres de ses admirateurs ou de ses amis arrivaient jusqu'à lui, si des jeunes gens lui demandaient conseil, lorsqu'il croyait voir à ces demandes de la sincérité, il y répondait volontiers et retrouvait alors des pages admirables.

« Je sens, monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre, écrit-il à un jeune inconnu ; mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez, et que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

« Mon dessein, en vous disant ici mon opinion sur les principaux points de votre lettre, est de vous la dire avec simplicité, et sans chercher à vous la faire adopter. Cela serait contre mes principes et même contre mon goût. Car je suis juste, et comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguer, je ne cherche non plus à subjuguer personne.

« Vous me marquez, monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'auteur des choses est un état de doute : je ne puis juger de cet état, parce qu'il n'a

jamais été le mien. J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison ; maintenant, je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnements, tandis que ma judiciaire affaiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force ; et sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre derechef en délibération, je m'y tiens en confiance et en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention et la bonne foi dont j'étais capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature, qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence et de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui ; j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerais-je donc à délibérer ? Le moment presse : le départ approche. Je n'aurais jamais le temps ni la force d'achever le grand travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance et la fermeté d'un homme, non les doutes décourageants et timides d'un vieux radoteur. »

Qu'on lise toute entière dans ses œuvres cette longue lettre de Jean-Jacques où il a lui-même, on ne peut mieux, résumé sa philosophie.

On y verra que « Les formules en matière de foi ne lui paraissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté, d'hypocrisie, de tyrannie. »

Mettre en liberté l'âme humaine, développer les ins-

tincts d'imitation bien moins que le caractère propre à chaque individu; augmenter la variété, la spontanéité, conserver en un mot et développer les individualités, voilà toute la pensée de Jean-Jacques. Peut-être oublia-t-il trop que les âmes s'éveillent au contact des âmes, que l'esprit a besoin de tradition, d'information, de communications morales ; mais cette erreur naquit de son désir de ne plus voir les théologiens et les pédants nous désapprendre à penser en nous imposant, sur la nature, sur Dieu, et jusque sur nous-même, leurs propres décisions. L'homme a reçu en naissant tout ce qu'il lui faut pour trouver précisément la parcelle de vérité qui lui est propre; toute autre théologie ou philosophie que la sienne lui serait funeste. Aristote et Platon, forçant un paysan de penser comme eux sur ce monde et sur son auteur, seraient à la fois ridicules et cruels.

Ces pensées de liberté absolue, que Jean-Jacques avait propagées et défendues au milieu des orages, lui revenaient maintenant avec une sérénité qui, loin de les affaiblir, les rendait plus puissantes. Aussi avait-il fait une chose très-sage en se ménageant vers la fin de sa vie quelques jours de calme et de réflexion solitaire. Il avait à peu près suspendu toute publication, mais sa pensée n'en planait pas moins sur l'Europe, et les quelques pages qui lui échappaient encore dans cette situation singulière ont à la fois une force et un charme irrésistibles. Il eût été assurément le plus heureux des hommes, si des souvenirs pénibles ne lui fussent restés, auxquels il fait quelquefois lui-même

de douloureuses allusions ; mais il sent, du reste, que quelque chose en lui vaut mieux que ses actions, et qu'il en est de même de tous les hommes. Il se réfugie en lui-même et en Dieu, et retrouve avec l'espérance une ineffable félicité. Il rédige alors les *Rêveries du Promeneur solitaire*, où seront exaltés les charmes les plus mystérieux de la nature. Quelle âme ne s'est attendrie aux tableaux qu'il nous a laissés des forêts d'automne ou des magnificences du ciel ! Quel charme ! quelle fraîcheur ! quel coloris ! A quel félicité s'est élevée cette âme pour nous créer de tels enchantements !

Cependant, vers ses dernières années, l'auteur de l'*Héloïse*, de l'*Emile*, du *Vicaire savoyard* et du *Contrat social* était, disait-on, devenu fou. Voltaire le crut comme les autres, et se moqua quelquefois des bizarreries de Rousseau. Mais d'Alembert, le juste des justes, écrivant au *patriarche*, lui fait cette réponse admirable et touchante : « Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir, ni l'outrager. »

Malgré les fréquents intervalles de sérénité, les dernières années de Rousseau sont un drame terrible. Aussi, à cette époque, toute rhétorique est finie. Il écrit ses dernières *Rêveries* sans savoir plus seulement s'il est encore de ce monde. Ce n'est plus la voix de l'heureux et calme M. Renou ; c'est la voix de l'esclave, la voix du prolétaire. Aussi, ses meilleurs amis le croient atteint de démence. *Qu'a-t-il?* C'est la question universelle ; et nul n'a compris que cette âme porte

en elle les douleurs et les misères d'un monde. Lui-même sent très-bien et avoue que cette voix qui gronde en lui n'est plus sa voix. Il s'écrie, il demande grâce à ces souffles terribles de révolte. Mais Dieu l'a voulu ! il sera l'interprète de tous ceux qui, sans abri, sans secours, sans pain, sans lumière, sans amis, traînent une vie vagabonde et misérable. De là sans doute cette perpétuelle vision d'un *complot* pour l'anéantir. *Quel complot ? il est fou*, s'écrie-t-on. Mais sa voix est celle de la Révolution, et son âme porte le poids de toutes les résistances. Voilà pourquoi l'écrivain était si différent de l'homme, pourquoi lui-même faisait des vœux si sincères pour ne plus écrire, pour ne plus discuter ; voilà pourquoi, retiré dans l'île Saint-Pierre, il emballe et enferme ses livres dans d'énormes bahuts pour ne plus les voir. Il ne veut plus que causer avec les bonnes gens de l'île, n'a plus d'autres occupations que de cueillir des fleurs, de se promener en bateau et de jouer tranquillement de l'épinette dans les jours de pluie. Il croit lui-même qu'il n'écrira plus ; il s'en réjouit comme un enfant... Mais tout à coup ses souffles reviennent ; il voudrait se cacher sous terre. N'a-t-il pas, grand Dieu ! assez écrit, assez empli le monde de bruit et de scandale ? Les voix redoublent au dedans de lui-même. Il faut qu'il rouvre ses coffres. En vain, il avait défendu qu'il y eût de l'encre dans sa maison ; il emprunte l'encrier du receveur de l'île, écrit cent pages, les lance, et la terre en est ébranlée. Rien ne lui coûte : cris, menaces, injures, persécutions ; il brave jusqu'au ridicule. Il n'écrit pas seulement pour se soulager lui-même, il faut que sa

parole à l'instant se répande ; il faut trouver un moyen pour que tous les yeux, dès le premier moment, soient fixés à tout prix sur ce livre, l'auteur en dût-il mourir, être hué et honni à jamais. Il ne s'agit plus de Jean-Jacques ; il n'est que l'éditeur, que le propagateur de la parole sacrée. Il se dévoue à ce rôle, sans restriction, sans réserve. Vêtu en Arménien, il dépose un de ses manuscrits sur le maître-autel de Notre-Dame. Jugez si voilà le livre à l'instant dans toutes les mains! On crie au scandale, à la démence ; on le lapide, on emplit sa maison de pierres. Il lui faut, comme un malfaiteur, prendre la fuite ; mais que lui importe ? le livre se lit, se répand et brûle le vieux monde ! Et Rousseau, au milieu de la calomnie universelle, pauvre, fugitif, malade, brisé d'efforts, écrit avec une douceur divine qu'il ne faut pas qu'on le plaigne, qu'il est le plus heureux, le plus riche et le plus puissant de tous les hommes.»

XLVIII

« Rousseau, avait dit d'Alembert, est un malade de beaucoup d'esprit... » malade, comme l'avait été Pascal, comme l'avaient été avant eux tant de mystiques et de visionnaires.

Cette maladie de Rousseau le conduisit à la contemplation, à la mélancolie inactive et contagieuse, il

va lui-même dans les *Rêveries du Promeneur solitaire*, nous peindre cet état d'esprit funeste. Il importe de rappeler ces pages :

« J'écrivais mes *Confessions* dans un souci continuel sur les moyens de les dérober aux mains rapaces de mes persécuteurs, pour les transmettre, s'il était possible, à d'autres générations. La même inquiétude ne me tourmente plus pour cet écrit ; je sais qu'elle serait inutile ; et le désir d'être mieux connu des hommes s'étant éteint dans mon cœur, n'y laisse qu'une indifférence profonde sur le sort et de mes vrais écrits et des monuments de mon innocence, qui déjà peut-être ont été tous pour jamais anéantis. Qu'on épie ce que je fais, qu'on s'inquiète de ces feuilles, qu'on s'en empare, qu'on les supprime, qu'on les falsifie, tout cela m'est égal désormais. Je ne les cache ni ne les montre. Si on me les enlève de mon vivant, on ne m'enlèvera ni le plaisir de les avoir écrites, ni le souvenir de leur contenu, ni les méditations solitaires dont elles sont le fruit, et dont la source ne peut s'éteindre qu'avec mon âme. Si dès mes premières calamités j'avais su ne point regimber contre ma destinée et prendre le parti que je prends aujourd'hui, tous les efforts des hommes, toutes leurs épouvantables machines, eussent été sur moi sans effet et ils n'auraient pas plus troublé mon repos par toutes leurs trames, qu'ils ne peuvent le troubler désormais par tous leurs succès. Qu'ils jouissent à leur gré de mon opprobre, ils ne m'empêcheront pas de jouir de mon innocence, et d'achever mes jours en paix malgré eux.

« Ayant donc formé le projet de décrire l'état habituel de mon âme dans la plus étrange position où se puisse jamais trouver un mortel, je n'ai vu nulle manière plus simple et plus sûre d'exécuter cette entreprise, que de tenir un registre fidèle de mes promenades solitaires et des rêveries qui les remplissent, quand je laisse ma tête entièrement libre, et mes idées suivre leur pente sans résistance et sans gêne. Ces heures de solitude et de méditation sont les seules de la journée où je sois pleinement moi et à moi, sans diversion, sans obstacle, et où je puisse véritablement dire être ce que la nature a voulu.

« J'ai bientôt senti que j'avais trop tardé d'exécuter ce projet. Mon imagination, déjà moins vive, ne s'enflamme plus comme autrefois à la contemplation de l'objet qui l'anime; je m'enivre moins du délire de la rêverie ; il y a plus de réminiscence que de création dans ce qu'elle produit désormais ; un tiède alanguissement énerve toutes mes facultés ; l'esprit de vie s'éteint en moi par degrés ; mon âme ne s'élance plus qu'avec peine hors de sa caduque enveloppe, et, sans l'espérance de l'état auquel j'aspire parce que je m'y sens avoir droit, je n'existerais plus que par des souvenirs : ainsi, pour me contempler moi-même avant mon déclin, il faut que je remonte au moins de quelques années au temps où, perdant tout espoir ici-bas, et ne trouvant plus d'aliment pour mon cœur sur la terre, je m'accoutumais peu à peu à le nourrir de sa propre substance, et à chercher toute sa pâture au dedans de moi.

« Cette ressource, dont je m'avisai trop tard, devint si féconde, qu'elle suffit bientôt pour me dédommager de tout. L'habitude de rentrer en moi-même me fit perdre enfin le sentiment et presque le souvenir de mes maux. J'appris ainsi par ma propre expérience que la source du vrai bonheur est en nous, et qu'il ne dépend pas des hommes de rendre vraiment misérable celui qui sait vouloir être heureux. Depuis quatre ou cinq ans, je goûtais habituellement ces délices internes que trouvent dans la contemplation les âmes aimantes et douces. Ces ravissements, ces extases, que j'éprouvais quelquefois en me promenant ainsi seul, étaient des jouissances que je devais à mes persécuteurs. Sans eux, je n'aurais jamais trouvé ni connu les trésors que je portais en moi-même. Au milieu de tant de richesses, comment en tenir un registre fidèle ? En voulant me rappeler tant de douces rêveries, au lieu de les décrire j'y retombais. C'est un état que son souvenir ramène, et qu'on cesserait bientôt de connaître en cessant tout à fait de le sentir.

« J'éprouvai bien cet effet dans les promenades qui suivirent le projet d'écrire la suite de mes *Confessions*, surtout dans celle dont je vais parler, et dans laquelle un accident imprévu vint rompre le fil de mes idées, et leur donner pour quelque temps un autre cours.

« Le jeudi 24 octobre 1776, je suivis après dîner les boulevards jusqu'à la rue du Chemin-Vert, par laquelle je gagnais les hauteurs de Ménilmontant ; et de là, prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversais jusqu'à Charonne, le riant paysage qui

sépare ces deux villages ; puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies, en prenant un autre chemin. Je m'amusais à les parcourir avec ce plaisir et cet intérêt que m'ont toujours donnés les sites agréables, et m'arrêtant quelquefois à fixer des plantes dans la verdure ; j'en aperçus deux que je voyais assez rarement autour de Paris, et que je trouvai très-abondantes dans ce canton-là. L'une est le *picris hieracioïdes*, de la famille des composées, et l'autre le *buplerum falcatum*, de celle des ombellifères. Cette découverte me réjouit et m'amusa très-longtemps, et finit par celle d'une plante encore plus rare, surtout dans un pays élevé, savoir le *cerastium aquaticum* que, malgré l'accident qui m'arriva le même jour, j'ai retrouvé dans un livre que j'avais sur moi, et placé dans mon herbier.

« Enfin, après avoir parcouru en détail plusieurs autres plantes que je voyais encore en fleurs, et dont l'aspect et l'énumération qui m'était familière me donnaient néanmoins toujours du plaisir, je quittai peu à peu ces menues observations pour me livrer à l'impression non moins agréable, mais plus touchante, que faisait sur moi l'ensemble de tout cela. Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s'étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu'aux travaux d'hiver. La campagne, encore verte et riante, mais défeuillée en partie, et déjà presque déserte, offrait partout l'image de la solitude et des approches de l'hiver, il résultait de son aspect un mélange d'impression douce

et triste, trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m'en fisse pas l'application. Je me voyais au déclin d'une vie innocente et infortunée, l'âme encore pleine de sentiments vivaces, et l'esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d'êtres formés selon mon cœur...

« .....Mon après-midi se passa dans ces paisibles méditations, et je m'en revenais très-content de ma journée, quand au fort de ma rêverie j'en fus tiré par l'événement qui me reste à raconter.

« J'étais, sur les six heures, à la descente de Ménilmontant, presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut, si juste que le chien passât sous moi, tandis que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair, et que je n'eus ni le temps de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident ; je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit, jusqu'au moment où je revins à moi.

« Il était presque nuit quand je repris connaissance, je me trouvais entre les bras de trois ou quatre jeunes

gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'était précipité sur mes deux jambes, et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps, avait frappé sur un pavé très-raboteux ; et la chute avait été d'autant plus violente, qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds. Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement, et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux.

« Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé, et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

« La nuit s'avançait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par-là, je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver. Je ne savais ni qui j'étais, ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude.

« Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartînt en aucune sorte. Je sentais dans tout mon

être un calme ravissant, auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

On me demanda où je demeurais; il me fut impossible de le dire. Je demandai où j'étais; on me dit, *à la Haute-Borne;* c'est comme si l'on m'eût dit *au Mont Atlas*. Il fallut demander successivement le pays, la ville et le quartier où je me trouvais : encore cela ne put-il me suffire pour me reconnaître; il me fallut tout le trajet de là jusqu'au boulevard pour me rappeler ma demeure et mon nom. Un monsieur que je ne connaissais pas, et qui eut la charité de m'accompagner quelque temps, apprenant que je demeurais si loin me conseilla de prendre au Temple un fiacre pour me reconduire chez moi. Je marchais très-bien, très-légèrement, sans sentir ni douleur ni blessure, quoique je crachasse toujours beaucoup de sang. Mais j'avais un frisson glacial qui faisait claquer d'une façon très-incommode mes dents fracassées. Arrivé au Temple, je pensai que, puisque je marchais sans peine, il valait mieux continuer ma route à pied que de m'exposer à périr de froid dans un fiacre. Je fis ainsi la demi-lieue qu'il y a du Temple à la rue Plâtrière, marchant sans peine, évitant les embarras, les voitures, choisissant et suivant mon chemin tout aussi bien que j'aurais pu faire en pleine santé. J'arrive, j'ouvre le secret qu'on a fait mettre à la porte de la rue, je monte l'escalier dans l'obscurité, et j'entre enfin chez moi sans autre accident que ma chute et ses suites, dont je ne m'apercevais pas même encore alors.

« Les cris de ma femme en me voyant me firent comprendre que j'étais plus maltraité que je ne pensais. Je passai la nuit sans connaître encore et sentir mon mal. Voici ce que je sentis et trouvai le lendemain. J'avais la lèvre supérieure fendue en dedans jusqu'au nez ; en dehors, la peau l'avait mieux garantie, et empêchait la totale séparation ; quatre dents enfoncées à la mâchoire supérieure, toute la partie du visage qui la couvre extrêmement enflée et meurtrie, le pouce droit foulé et très-gros, le pouce gauche grièvement blessé, le bras gauche foulé, le genou gauche aussi très-enflé, et qu'une contusion forte et douloureuse empêchait totalement de plier. Mais, avec tout ce fracas, rien de brisé, pas même une dent, bonheur qui tient du prodige dans une chute comme celle-là.

« Voilà très-fidèlement l'histoire de mon accident. En peu de jours cette histoire se répandit dans Paris, tellement changée et défigurée, qu'il était impossible d'y rien reconnaître... »

(*Rêveries du Promeneur solitaire*, première et seconde promenades.)

XLIX

Voilà ce qu'avaient fait de Rousseau à soixante-quatre ans le rêve et la contemplation ; — de plus en plus solitaire et mélancolique, il va devenir farouche et sauvage

jusqu'à la folie. — Mais retournons à Ferney, nous y retrouverons le patriarche non pas en plein rêve mais en pleine action.

Toute sa vie Voltaire avait soutenu que l'homme est né pour agir; dans la réfutation si sensée qu'il avait faite autrefois de Pascal il avait défendu l'action; dans le *Candide*, écrit en réponse aux doctrines de Jean-Jacques, il avait soutenu que si l'homme avait été placé dans un *beau jardin* c'était *pour qu'il le cultivât.*

Il s'était donc mis, lui aussi, à cultiver Ferney, à planter et bâtir.—Il écrit à l'un de ses amis : — « Je bénis la vieillesse et la retraite; elles m'ont rendu heureux. » Mais voici qu'il va lui survenir bien d'autres occupations que de planter et bâtir !

A l'heure où nous le retrouvons au milieu de son étrange colonie il a soixante-huit ans et nous sommes en 1762. Ce qui le préoccupe en ce moment, c'est une horrible procession de pénitents qui a lieu tous les ans à Toulouse, en mémoire d'un massacre de quatre mille huguenots exécutés dans cette ville dix ans avant la Saint-Barthélemy, en 1562; l'année 1762 se trouvait être l'année séculaire, et l'on parlait de la célébrer par des fêtes solennelles, que nous avons vues se renouveler en 1862. Voltaire en frémissait d'avance et s'apprêtait à flétrir cette ville. Pour préparer plus dignement cette fête, le parlement de Toulouse commença par condamner à la corde un ministre protestant, dont tout le crime était d'avoir fait au désert quelques baptêmes et quelques mariages. Mais cet acte barbare n'était qu'un prélude : le 9 mars, le même parlement fait

expirer sur la roue un protestant nommé Jean Calas, négociant honorable, accusé par les pénitents blancs d'avoir, dans sa soixante-neuvième année, étranglé un fils de vingt-huit ans, parce que ce fils, disait-on, était à la veille de se convertir à la religion catholique.

Un tel crime était-il possible? On ne connaissait que deux exemples dans l'histoire de pères accusés d'avoir tué leur fils pour la religion, et encore ces deux exemples étaient-ils tirés de la vie des saints. Voltaire dresse une enquête, écrit à Toulouse, prend connaissance des pièces, réinterroge les témoins, confronte les rapports, et réussit à constater ce qui suit aux yeux de l'Europe attentive :

Jean Calas, agé de soixante-huit ans (1), exerçait la profession de négociant à Toulouse depuis plus de quarante années, et était reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon père. Il était protestant, ainsi que sa femme et tous ses enfants, excepté un, qui avait abjuré l'hérésie et à qui le père faisait une pension. Il paraissait si éloigné de cet absurde fanatisme qui rompt tous les liens de la société, qu'il approuva la conversion de son fils Louis Calas, et qu'il avait depuis trente ans chez lui une servante zélée catholique, laquelle avait élevé tous ses enfants.

Un des fils de Jean Calas, nommé Marc-Antoine, était un homme de lettres : il passait pour un esprit inquiet, sombre et violent, (c'était évidemment un

(1) Ces détails, sauf un très-petit nombre de suppressions, aujourd'hui sans importance, sont empruntés à Voltaire lui-même.

disciple de Rousseau). Ce jeune homme ne pouvant réussir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre, ni à être reçu avocat, parce qu'il fallait des certificats de catholicité qu'il ne put obtenir, résolut de finir sa vie, et fit pressentir ce dessein à un de ses amis; il se confirma dans sa résolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit sur le suicide.

Enfin, un jour, ayant perdu son argent au jeu, il choisit ce jour-là même pour exécuter son dessein. Un ami de sa famille et le sien, nommé Lavaisse, jeune homme de dix-neuf ans, connu par la candeur et la douceur de ses mœurs, fils d'un avocat célèbre de Toulouse, était arrivé de Bordeaux la veille (12 octobre 1761); il soupa par hasard chez les Calas. Le père, la mère, Marc-Antoine, leur fils aîné, Pierre, leur second fils, mangèrent ensemble. Après le souper on se retira dans un petit salon; Marc-Antoine disparut; enfin, lorsque le jeune Lavaisse voulut partir,, Pierre Calas et lui étant descendus trouvèrent en bas, auprès du magasin, Marc-Antoine en chemise, pendu à une porte, et son habit plié sur le comptoir; sa chemise n'était pas seulement dérangée; ses cheveux étaient bien peignés; il n'avait sur son corps aucune plaie, aucune meurtrissure.

Les cris de douleur et de désespoir du père et de la mère furent entendus des voisins. Lavaisse et Pierre Calas, hors d'eux-mêmes, coururent chercher des chirurgiens et la justice.

Pendant qu'ils s'acquittaient de ce devoir, pendant que le père et la mère étaient dans les sanglots et

dans les larmes, le peuple de Toulouse s'attroupe autour de la maison. Ce peuple est superstitieux et emporté ; il regarde comme des monstres ses frères qui ne sont pas de la même religion que lui. C'est à Toulouse qu'on solennise encore tous les ans, par une procession et des feux de joie, le jour où l'on y massacra quatre mille citoyens hérétiques il y a deux siècles.

Quelque fanatique de la populace s'écria que Jean Calas avait pendu son propre fils Marc-Antoine. Ce cri répété fut unanime en un moment ; d'autres ajoutèrent que le mort devait le lendemain faire abjuration, que sa famille et le jeune Lavaisse l'avaient étranglé par haine contre la religion catholique : le moment d'après on n'en douta plus. Toute la ville fut persuadée que c'est un point de religion chez les protestants qu'un père et une mère doivent assassiner leur fils dès qu'il veut se convertir. Les esprits une fois émus ne s'arrêtent point. On imagina que les protestants du Languedoc s'étaient assemblés la veille ; qu'ils avaient choisi, à la pluralité des voix, un bourreau de la secte ; que le choix était tombé sur le jeune Lavaisse ; que ce jeune homme, en vingt-quatre heures, avait reçu la nouvelle de son élection, et était arrivé de Bordeaux pour aider Jean Calas, sa femme et leur fils Pierre, à étrangler un ami, un fils, un frère.

Le capitoul de Toulouse, David de Beaudrigue, excité par ces rumeurs, et voulant se faire valoir par une prompte exécution, fit une procédure contre les

règles et les ordonnances. La famille Calas, la servante catholique, Lavaisse, furent mis aux fers.

On publia un monitoire non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin : Marc-Antoine Calas était mort calviniste, et s'il avait attenté sur lui-même, il devait être traîné sur la claie (d'après les lois d'alors sur la mort volontaire); on l'inhuma avec la plus grande pompe dans l'église de Saint-Etienne, malgré le curé qui protestait contre cette profanation.

Il y a dans le Languedoc quatre confréries de pénitents : la blanche, la bleue, la grise et la noire. Les confrères portent un long capuce avec un masque de drap percé de deux trous pour laisser la vue libre. Les confrères blancs firent à Marc-Antoine Calas un service solennel comme à un martyr. Jamais aucune église ne célébra la fête d'un martyr véritable avec plus de pompe, mais cette pompe fut terrible. On avait élevé au-dessus d'un magnifique catafalque un squelette qu'on faisait mouvoir et qui représentait Marc-Antoine Calas, tenant d'une main une palme et de l'autre la plume dont il devait signer l'abjuration de l'hérésie, et qui écrivait en effet l'arrêt de mort de son père.

Alors il ne manqua plus au malheureux qui avait attenté sur soi-même que la canonisation ; tout le peuple le regardait comme un saint; quelques-uns l'invoquaient, d'autres allaient prier sur sa tombe, d'autres lui demandaient des miracles, d'autres contaient ceux qu'il avait faits.

Quelques magistrats étaient de la confrérie des pé-

nitents blancs. Dès ce moment la mort de Jean Calas parut infaillible.

Ce qui surtout prépara son supplice, ce fut l'approche de cette fête singulière, que les Toulousains célèbrent tous les ans en mémoire d'un massacre de quatre mille huguenots... On dressait dans la ville l'appareil de cette solennité : cela même allumait encore l'imagination échauffée du peuple. On disait publiquement que l'échafaud sur lequel on rouerait les Calas serait le plus grand ornement de la fête. On disait que la Providence amenait elle-même ces victimes pour être sacrifiées à la sainte religion chrétienne. Vingt personnes ont entendu ces discours, et de plus violents encore.

Treize juges s'assemblèrent tous les jours pour terminer le procès. On n'avait, on ne pouvait avoir aucune preuve contre la famille, mais la religion trompée tenait lieu de preuve. Six juges persistèrent longtemps à condamner Jean Calas, son fils et Lavaisse à la roue, et la femme de Jean Calas au bûcher. Sept autres, plus modérés, voulaient au moins qu'on examinât. Les débats furent réitérés et longs. Un des sept juges modérés (par un scrupule dont le motif l'honorait) crut devoir se récuser, et Jean Calas fut condamné à la majorité d'une seule voix.

Il paraissait impossible que Jean Calas vieillard de soixante-huit ans, qui avait depuis longtemps les jambes enflées et faibles, eût seul étranglé et pendu un fils âgé de vingt-huit ans, qui était d'une force au-dessus de l'ordinaire; il fallait absolument qu'il eût

été assisté dans cette exécution par sa femme, par son fils Pierre Calas, par Lavaisse et par la servante. Ils ne s'étaient pas quittés un seul moment le soir de cette fatale aventure; mais cette supposition était encore aussi absurbe que l'autre, car comment une servante, zélée catholique, aurait-elle pu souffrir que des huguenots assassinassent un jeune homme élevé par elle pour le punir d'aimer la religion de cette servante? Comment Lavaisse serait-il venu exprès de Bordeaux pour étrangler son ami, dont il ignorait la conversion prétendue? Comment une mère tendre aurait-elle mis les mains sur son fils? Comment tous ensemble auraient-ils pu étrangler un jeune homme aussi robuste qu'eux tous sans un combat long et violent, sans des cris affreux qui auraient appelé tout le voisinage, sans des habits déchirés?

Il était évident que si l'infanticide avait pu être commis, tous les accusés étaient également coupables, parce qu'ils ne s'étaient quittés d'un moment; il était évident que le père seul ne pouvait l'être, et cependant l'arrêt condamna ce père seul à expirer sur la roue.

Le motif de l'arrêt était aussi inconcevable que le reste. Les juges qui étaient décidés pour le supplice de Jean Calas persuadèrent aux autres que ce vieillard faible ne pourrait résister aux tourments, et qu'il avouerait, sous les coups des bourreaux, son crime et celui de ses complices. Ils furent confondus quand ce vieillard, en mourant sur la roue, prit Dieu à témoin de son innocence.

D'absurdités en absurdités, après le supplice du père, on condamna le fils, Pierre Calas, au bannissement. Mais on commença par le menacer dans son cachot de le traiter comme son père, s'il n'abjurait pas sa religion. C'est ce que ce jeune homme atteste par serment.

Pierre Calas, en sortant de la ville, rencontra un abbé convertisseur qui le fit rentrer dans Toulouse. On l'enferma dans un couvent de Dominicains, et là, on le contraignit à remplir toutes les fonctions de la catholicité.

On enleva les filles à la mère; elles furent enfermées dans un couvent. Cette femme, presque arrosée du sang de son mari, ayant tenu son fils aîné mort entre ses bras, voyant l'autre banni, privée de ses filles, dépouillée de tout son bien, était seule dans le monde, sans pain, sans espérance.

. . . .

L'innocence une fois constatée par les preuves les plus irréfragables, plus de repos pour Voltaire, plus de philosophie, plus de travaux littéraires : il faut qu'il réhabilite la mémoire du supplicié, qu'il casse ce jugement, qu'il rende l'honneur à sa veuve, à ses autres fils, à ses filles, et qu'il les réintègre dans leurs biens !.... N'est-ce pas assez, juste ciel ! d'avoir perdu leur père? Les Calas sont sans asile, sans secours et sans pain ; il vient à leur aide.

En leur nom et à ses frais, il en appelle au conseil d'État pour la révision du procès ; il écrit et surtout fait agir pour eux auprès des ministres, auprès du roi,

auprès de madame de Pompadour. Il écrit en leur nom, se substitue d'âme, de cœur, d'activité, à cette famille malheureuse ; il est à la fois comme la femme et les fils et les filles de Calas ; mais il est surtout le vengeur de l'innocence. C'est dans ce sentiment qu'il puise sa force, son intrépidité. Pas d'autre occupation pendant trois ans que de sauver les Calas. Dans cet intervalle, il ne lui échappe pas un sourire qu'il ne se le reproche comme un crime. Du reste, pas de polémique, pas un mot dur, pas une raillerie contre les juges, pas même d'éloquence : son style ne fut jamais si simple. Son cœur s'est brisé, les larmes ont coulé de ses yeux en écrivant telle page ; ailleurs, peut-être, ses mains ont frémi de colère ; mais il se contient, parle bas, cache son génie, craint d'offenser quelqu'un : il ne veut que sauver cette famille éperdue. Avec la patience d'une mère qui défend ses enfants, il explique comment les huit juges qui ont voté la mort de Calas ont qu se tromper ; même dans sa correspondance avec ses amis, il ne les accuse pas. Il écrit à d'Argental, le 21 juin : « Je suis persuadé de plus en plus de l'innocence des Calas et de la cruelle bonne foi du parlement de Toulouse, qui a rendu le jugement le plus inique sur les indices les plus trompeurs. » Il fait taire sa propre pensée ; il pourrait accabler le parlement de Toulouse, il ne le fait pas. Ce n'est pas un succès d'éloquence qu'il lui faut : c'est la vie, c'est l'honneur des Calas.

Le speclacle de madame Calas, *mourante de l'excès de son malheur*, ouvre le cœur de Voltaire au plus grand

sentiment de pitié qui soit entré jamais dans un cœur d'homme : il lui fait commencer à soixante-huit ans une nouvelle vie, celle de la commisération active pour les malheureux et les opprimés.

Il ne cherche plus le sublime et le trouve presque à chaque mot qu'il prononce ou écrit. Qu'on lise sa correspondance à cette époque, si l'on veut avoir le spectacle d'un grand cœur défendant une cause sainte.

Il écrit, dès le 27 mars, à d'Argental :

« Vous me demanderez peut-être pourquoi je m'intéresse si fort à ce Calas qu'on a roué : *c'est que je suis homme*, c'est que je vois tous les étrangers indignés, c'est que tous vos officiers suisses protestants disent qu'ils ne combattront pas de grand cœur pour une nation qui fait rouer leurs frères sans aucune preuve.

« Je me suis trompé sur le nombre des juges dans ma lettre à M. de la Marche. Ils étaient treize ; cinq ont constamment déclaré Calas innocent. S'il avait eu une voix de plus en sa faveur, il était absous. *A quoi tient donc la vie des hommes ?* à quoi tiennent les plus horribles supplices ? Quoi ! parce qu'il ne s'est pas trouvé un sixième juge raisonnable, on aura fait rouer un père de famille ! on l'aura accusé d'avoir pendu son propre fils, tandis que ces quatre autres enfants crient qu'il était le meilleur des pères ! Le témoignage de la conscience de cet infortuné ne prévaut-il pas sur l'illusion de huit juges animés par une confrérie de pénitents blancs qui a soulevé les esprits de Toulouse contre un calviniste ? Ce pauvre homme criait sur la roue qu'il était innocent ; il pardonnait à ses juges, il

pleurait son fils, auquel on prétendait qu'il avait donné la mort. Un dominicain qui l'assistait d'office sur l'échafaud dit qu'il voudrait mourir aussi saintement qu'il est mort. Il ne m'appartient pas de condamner le parlement de Toulouse, mais enfin il n'y a eu aucun témoin oculaire; le fanatisme du peuple a pu passer jusqu'à des juges prévenus. Plusieurs d'entre eux étaient pénitents blancs; ils peuvent s'être trompés. N'est-il pas de la justice du roi et de sa prudence de se faire au moins représenter les motifs de l'arrêt? Cette seule démarche consolerait tous les protestants de l'Europe et apaiserait leurs clameurs. Avons-nous besoin de nous rendre odieux? Ne pourriez-vous pas engager M. le comte de Choiseul à s'informer de cette horrible aventure, qui déshonore la nature humaine, soit que Calas soit coupable, soit qu'il soit innocent? Il y a certainement, d'un côté ou d'un autre, un fanatisme horrible, et il est utile d'approfondir la vérité. »

Le 4 avril il écrit à Damilaville :

« Jamais, depuis le jour de la Saint-Barthélemy, rien n'a tant déshonoré la nature humaine. »

Le même jour, dans sa stupeur, il dit à d'Argental :

« Rit-on encore à Paris? »

Quelques jours plus tard il a la fièvre et reste au lit.

Mais le 11 juin il écrit de nouveau à d'Argental :

« Je me jette réellement à vos pieds et à ceux de M. le comte de Choiseul. La veuve Calas est à Paris, dans le dessein de demander justice; l'oserait-elle si

son mari eût été coupable? Elle est de l'ancienne maison de Montesquiou par sa mère (ces Montesquiou sont de Languedoc); elle a des sentiments dignes de sa naissance et au-dessus de son horrible malheur. Elle a vu son fils renoncer à la vie et se pendre de désespoir, son mari accusé d'avoir étranglé son fils, condamné à la roue et attestant Dieu de son innocence en expirant; un second fils, accusé d'être complice d'un parricide, banni, conduit à une porte de la ville et reconduit par une autre porte dans un couvent; ses deux filles enlevées; elle-même enfin interrogée sur la sellette, accusée d'avoir tué son fils, élargie, déclarée innocente, et cependant privée de sa dot. Les gens les plus instruits me jurent que la famille est aussi innocente qu'infortunée. Enfin, si malgré toutes les preuves que j'ai, malgré les serments qu'on m'a faits, cette femme avait quelque chose à se reprocher, qu'on la punisse; mais si c'est comme je le crois, la plus vertueuse et la plus malheureuse femme du monde, au nom du genre humain, protégez-là; que M. le comte de Choiseul daigne l'écouter! Je lui fais tenir un petit papier qui sera son passe-port pour être admise chez vous. »

Le 9 juillet, il écrit à un négociant de Marseille :

« Mandez-moi, monsieur, je vous en conjure, si la veuve Calas est dans le besoin. »

Et il ajoute :

« C'est renoncer à l'humanité que de traiter une telle aventure avec indifférence. »

26 juillet, à Damilaville :

«..... L'horreur de Toulouse m'occupe plus que l'impertinence sulpicienne. Je vous demande en grâce de faire imprimer les pièces originales (du procès). M. Diderot peut aisément engager quelque libraire à faire cette bonne œuvre. Il nous paraît que ces pièces nous ont déjà attiré quelques partisans. Que votre bon cœur rende ce service à la famille la plus infortunée! Voilà la véritable philosophie! »

Le 31 juillet, au même :

« Est-il possible qu'on n'imprime pas à Paris les mémoires des Calas! Eh bien, en voilà d'autres : lisez et frémissez. »

Le 7 août, à d'Argental :

«..... Il faut que de bouche en bouche on fasse tinter les oreilles du chancelier ; qu'on ne lui donne ni repos, ni trêve; qu'on lui crie toujours : *Calas! Calas!* »

Le 21 septembre, au marquis de Chauvelin :

« Cette affaire devient importante; elle intéresse les nations et les religions. Quelle satisfaction le parlement de Toulouse pourra-t-il jamais faire à une veuve dont il a roué le mari et qu'il a réduite à la mendicité, avec deux filles et trois garçons, qui ne peuvent plus avoir d'état? »

Le 9 janvier 1763, à l'occasion de la nouvelle année, il trouve quelques moments pour écrire à son vieil ami Cideville; il lui parle aussi de l'affaire Calas et de l'appel en révision :

« Je soupire, lui dit-il, après le jugement comme si j'étais parent du mort. »

Sa passion lui fait trouver le ton et les raisons qui conviennent pour émouvoir chacun. C'est ainsi qu'il fait dire au ministre Choiseul : « Voilà déjà sept familles (protestantes) qui sont sorties de France effrayées par l'affaire Calas. Avons-nous donc trop de manufacturiers et de cultivateurs? » Avec quel soin il encourage les avocats, juges, rapporteurs!

Il écrit à d'Argental, le 19 février :

« On m'a mandé que l'affaire des Calas avait été rapporté par M. de Crosne, et qu'il a très bien parlé. Je vous assure que l'Europe a les yeux sur cet événement. »

Mais les choses ne vont point assez vite au gré de son impatience :

« Le sang me bout sur les Calas. Quand la révision sera-t-elle donc ordonnée? »

Et six jours seulement après cette lettre, il écrit encore :

« Eh bien! a-t-on enfin rapporté l'affaire des Calas? »

Enfin, le 7 mars (notons la date : c'était l'avant-veille du jour anniversaire du supplice de Jean Calas), l'affaire est rapportée au conseil d'Etat par M. de Crosne, et l'on prononce la révision du jugement de Toulouse.

« Il y a donc de la justice sur la terre; il y a donc de l'humanité! » s'écrie Voltaire. (Lettre à Damilaville, 15 mars).

A M. DE CROSNE.

« Monsieur,

« Vous vous êtes couvert de gloire... les philosophes

doivent vous chérir, et les intolérants mêmes doivent vous estimer... »

Voici cette révision obtenue! il s'agit maintenant de faire casser le jugement de Toulouse.

L'attention était plus que jamais fixée sur ce procès, lorsque parut un livre qui, en quelques jours, se trouva miraculeusement dans toutes les mains. C'était, au sujet de Calas, l'apparition de l'esprit nouveau des nations, mais esprit venu du fond de l'histoire. Pas une créature opprimée qui n'y fît entendre sa voix pour enseigner aux hommes la tolérance et la pitié. La puissance de ce livre venait de sa douceur. Toute plume tomba des mains, tout fit silence avec respect pour écouter cette voix nouvelle et sacrée. L'heure de la justice était donc venue?

La bonne nouvelle circulait de bouche en bouche parmi les malheureux, surtout parmi les protestants, si persécutés alors. Tous lisaient avec respect le saint livre.

Le titre était très-simple, il portait seulement : *Traité sur la Tolérance ;* l'auteur n'avait pas mis son nom, mais le nom de Voltaire retentissait aux quatre vents de la terre : princes, monarques, peuple le lisaient au milieu d'une acclamation immense.

Et ce livre, ce long cri de cœur, cette voix de la conscience éclatait pour sauver les Calas! pour sauver non seulement les Calas, mais pour arracher tous les innocents à venir aux barbaries de la superstition et de l'ignorance. On crut entendre la mère de tous les opprimés parlant en leur nom à la famille humaine, et implorant pour eux justice et pitié.

Voltaire apparut là ce qu'il était véritablement : le souverain pontife de la raison et de la justice. Aussi, à ce moment le respect est immense pour sa personne et son nom. Plus d'ennemis ! Toute gloire s'incline devant cette gloire. Rousseau enlevé un instant à ses rêveries, offre de se réconcilier avec lui.

Les moins dignes des hommes en sont pour quelques instants renouvelés de cœur. Palissot, dans ce miracle, en vient à respecter les philosophes. Fréron lui-même, rougissant de son rôle, fait proposer au défenseur des Calas (par l'intermédiaire du libraire Panckoucke) une trêve de quelques mois.

Quelle vengeance pour Voltaire ! Emporter ses ennemis dans le tourbillon de son bon cœur, et leur donner, par cette contagion de magnanimité, le meilleur moment de leur vie ! Amis, ennemis, tout était heureux de son propre bonheur ; et l'humanité tout entière se sentit, grâce à lui, bénie. Diderot redevient naïf et enfant devant un tel spectacle :

« Quand il y aurait un Christ, disait-il, je vous assure que Voltaire serait sauvé. »

Par ces paroles, sans y songer, Diderot replaçait le défenseur des Calas dans la vraie tradition chrétienne. Le dévoûment du patriarche pour cette malheureuse famille rendait plus vraisemblable à ses yeux la légende de l'Homme-Dieu.

Il faut ajouter que Voltaire lui-même se servait de l'autorité du Christ contre les hyprocrites et les persécuteurs. Il s'écrie tout à coup dans un moment pa-

thétique : « Si vous voulez ressembler à Jésus-Christ, soyez martyrs et non pas bourreaux. »

Quelle révolution dans ces paroles ! et que nous voilà loin du Christ tyrannique du moyen âge !...

Le livre de Voltaire fit le tour du monde ; Franklin, quelques années plus tard, écrit d'Amérique :

« Le *Traité* de Voltaire sur la Tolérance a produit sur le bigotisme un effet si subit et si grand, qu'il l'a presque détruit. »

L'histoire des Calas est exposée tout entière dans ce livre ; ils devenaient ainsi sacrés. Conserver un seule doute sur leur innocence, c'eût été se mettre en dehors de toutes les lois divines et humaines. L'issue du jugement devenait donc certaine.

L

Voltaire allait donner au dix-huitième siècle sa plus belle journée,

Grâce à lui, la conscience avait triomphé chez tous. Son âme, pleine du feu sacré, eut quelques jours cette joie suprême de ne sentir aucune résistance. Il goûta ce bonheur, que lui seul a connu, d'avoir mis un instant l'unanimité sur la terre ; l'unanimité de la raison et de la justice !

« Le jour arriva, dit-il lui-même, où l'innocence triompha pleinement... Tous les juges, d'une voix

unanime, déclarèrent la famille innocente, tortionnairement et abusivement jugée par le parlement de Toulouse. Ils réhabilitèrent la mémoire du père. Ils permirent à la famille de se pourvoir devant qui il appartiendrait pour prendre ses juges à partie, et pour obtenir les dépens, dommages et intérêts que les magistrats toulousains auraient dû offrir d'eux-mêmes.

« Ce fut dans Paris une joie universelle : on s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades ; on accourait pour voir cette famille si malheureuse et si bien justifiée ; on battait des mains en voyant passer les juges, on les comblait de bénédictions. Ce qui rendait encore ce spectacle plus touchant, c'est que ce jour, 9 mars, était le jour même où Calas avait péri par le plus cruel supplice. »

Les magistrats eux-mêmes, on le voit, prenaient part avec l'Europe entière à cet enthousiasme. On ne reverra une telle joie en ce monde qu'au jour où tombera la Bastille.

Nous sommes ici au moment qui doit placer Voltaire au rang des plus grands hommes. Quoi qu'on fasse à l'avenir contre lui, cette journée, bénie du monde entier, lui conservera le respect et la reconnaissance des peuples.

Avoir fait une seul jour la joie du monde, cela ne s'oublie jamais, et c'est à ce signe précisément que se connaissent les âmes souveraines.

LI

Cette joie d'un retour momentané vers la justice malheureusement dura peu ; le fanatisme ne tarda pas à relever la tête. L'affaire Calas n'était pas encore terminée, lorsque éclata (toujours dans le Languedoc) un nouveau procès criminel contre un protestant de Castres, accusé d'avoir noyé sa fille, que des religieuses, disait-on, avaient convertie.

Voici les détails :

« Un feudiste de Castres, nommé Sirven, avait trois filles. Comme la religion de cette famille était la prétendue réformée, on enlève entre les bras de sa femme la plus jeune de leurs filles. On la met dans un couvent, on la fouette pour lui mieux apprendre son catéchisme ; elle devient folle, elle va se jeter dans un puits, à une lieue de la maison de son père. Aussitôt les zélés ne doutent pas que le père, la mère et les sœurs n'aient noyé cette enfant. Il passait pour constant, chez les catholiques de la province, qu'un des points capitaux de la religion protestante est que les pères et mères sont tenus de pendre, d'égorger ou de noyer tous leurs enfants qu'ils soupçonneront d'avoir quelque penchant pour la religion romaine.

« L'aventure de la fille noyée parvient à Toulouse... On décrète Sirven, sa femme et ses filles. Sirven,

épouvanté, n'a que le temps de fuir avec toute sa famille malade. Ils marchent à pied, dénués de tout secours, à travers des montagnes escarpées, alors couvertes de neige. Une de ses filles accouche parmi les glaçons ; et, mourante, elle emporte son enfant mourant dans ses bras ; ils prennent enfin leur chemin vers la Suisse. »

(Voltaire, *Lettre à Damilaville.*)

Où vont-ils ? sinon vers le lieu sacré devenu l'asile de tous les malheureux ? Ils vont à Ferney.

« Le même hasard qui m'amena les enfants de Calas veut encore que les Sirven s'adressent à moi. Figurez-vous, mon ami, quatre moutons que des bouchers accusent d'avoir mangé un agneau ; voilà ce que je vis. Il m'est impossible de vous peindre tant d'innocence et tant de malheurs... »

Arrivés à Ferney, la première nouvelle qu'ils apprirent, c'est que le père et la mère sont condamnés au dernier supplice, et que les deux sœurs, déclarées également coupables, sont bannies à perpétuité ; que leur bien est confisqué, et qu'il ne leur reste plus rien au monde que l'opprobre et la misère.

Pour les sauver, il n'y avait qu'un moyen, c'était qu'ils retournassent au milieu même des juges de Toulouse purger leur contumace et se présenter, afin d'être jugés en personne ; mais, qui assurait que la mort ne serait pas de nouveau prononcée ! Pouvait-on espérer que les parlements céderaient toujours à la voix de Voltaire ? Déjà ils parlaient de l'atteinte portée à leurs prérogatives par ces appels à l'opinion publi-

que et à l'autorité royale ; Voltaire craignait, de son côté, que l'attention publique ne refusât de le suivre deux fois de suite sur un même terrain.

Il y avait d'ailleurs un autre écueil, très-grave en ce siècle : Sirven avait peu d'esprit; il était si faible de tête, si abattu par son malheur, qu'il ne faisait plus que pleurer ; à peine en pouvait-on tirer les éclaircissements nécessaires à sa propre défense. Il était donc à craindre que l'on s'intéressât peu à un homme qui savait si mal se recommander de sa propre personne. On sent l'inquiétude de Voltaire de ce côté : il écrit à son avocat, M. Elie de Beaumont, qui avait plaidé pour les Calas et qui devait défendre aussi la cause de Sirven : « Vous ne trouverez peut-être pas dans ce malheureux père de famille la même présence d'esprit, la même force, les mêmes ressources qu'on admirait dans madame Calas. J'ai eu beaucoup de peine à calmer son désespoir dans les longueurs et dans les difficultés que nous avons essuyées pour faire venir du Languedoc le peu de pièces que je vous ai envoyées, lesquelles mettent dans un si grand jour la démence et l'iniquité du juge subalterne qui l'a condamné à la mort, et qui lui a ravi toute sa fortune. Aucun de ses parents, encore moins ceux qu'on appelle *amis*, n'osait lui écrire, tant le fanatisme et l'effroi s'étaient emparés de tous les esprits.

« Sa femme, condamnée avec lui, femme respectable, qui est morte de douleur en venant chez moi ; l'une de ses filles, près de succomber au désespoir ; un petit-fils, né au milieu des glaces et infirme depuis

sa malheureuse naissance ; tout cela déchire encore le cœur du père, et affaiblit un peu sa tête. Il ne fait que pleurer... »

Mais aucun de ces obstacles ne l'arrête, il faut qu'il sauve les Sirven, comme il a sauvé les Calas. Le voilà donc à soixante et onze ans qui recommence pour ces nouvelles victimes du fanatisme ce qu'il a fait pour les premières. S'il n'agit plus par le soulèvement de la conscience publique, il agira en intéressant à cette cause les princes, les rois, les gouvernements, qui tous d'ailleurs sont jaloux de s'illustrer avec lui et de se préparer une part dans les applaudissements qu'il va de nouveau soulever. L'impératrice de Russie, le roi de Pologne, le roi de Prusse, le roi de Danemark, le gouvernement de Berne, le landgrave de Hesse, la duchesse de Saxe-Gotha, la princesse de Nassau-Saarbruck, la margrave de Baden, la princesse de Darmstadt, etc., envoient publiquement leurs offrandes à cette famille et prennent parti pour elle ; Voltaire ne manque pas, par la bouche éloquente de M. de Beaumont, de faire résonner ces noms augustes aux oreilles des juges. Le roi de France ne peut se prononcer avant que son parlement n'ait rendu un arrêt définitif. Mais dans cet élan généreux des têtes couronnées, il ne peut rester en arrière, et accorde solennellement aux Calas réhabilités une gratification de trente-six mille livres.

Quant à Voltaire, grâce à sa charité ingénieuse, il sait persuader au parlement de Toulouse lui-même, qu'il mettra toute son attention à éviter l'éclat dans

cette nouvelle affaire, qu'il ne fera pas appel à l'opinion publique, qu'il laissera à la conscience des juges de proclamer les premiers l'innocence de cette famille malheureuse, et il leur laisse entrevoir admirablement que ceci est un moyen pour eux de se réhabiliter eux-mêmes aux yeux du public et de reconquérir leur autorité compromise. Le conseil royal s'est couvert de gloire en cassant le jugement des Calas ; ils peuvent acquérir la même gloire à leur tour, en jugeant équitablement les Sirven.

Qu'on me permette de citer la lettre qu'il adresse à l'un des juges mêmes qui avaient condamné la famille Sirven par contumace et devant qui elle devait reparaître.

« Ferney, 19 avril 1765.

« Monsieur,

« Je ne vous fais point d'excuse de prendre la liberté de vous écrire sans avoir l'honneur d'être connu de vous. Un hasard singulier avait conduit dans mes retraites, sur les frontières de la Suisse, les enfants du malheureux Calas ; un autre hasard y amène la famille Sirven, condamnée à Castres, sur l'accusation ou plutôt sur le soupçon du même crime qu'on imputait aux Calas.

« Le père et la mère sont accusés d'avoir noyé leur fille dans un puits par principe de religion. Tant de parricides ne sont pas heureusement dans la nature humaine ; il peut y avoir eu des dépositions formelles contre les Calas, il n'y en a aucune contre les Sirven. J'ai vu le procès-verbal, j'ai longtemps interrogé cette

famille déplorable ; je peux vous assurer, monsieur, que je n'ai jamais vu tant d'innocence accompagnée de tant de malheurs : c'est l'emportement du peuple du Languedoc contre les Calas qui détermina la famille Sirven à fuir dès qu'elle se vit décrétée. Elle est actuellement errante, sans pain, ne vivant que de la compassion des étrangers. Je ne suis pas étonné qu'elle ait pris le parti de se soustraire à la fureur du peuple, mais je crois qu'elle doit avoir confiance dans l'équité de votre parlement.

« Si le cri public, le nombre des témoins abusés par le fanatisme, la terreur et le renversement d'esprit qui put empêcher les Calas de se défendre, firent succomber Calas le père, il n'en sera pas de même des Sirven ; la raison de leur condamnation est dans leur fuite. Ils sont jugés par contumace, et c'est à votre rapport, monsieur, que la sentence a été confirmée par le parlement.

« Je ne vous célerai point que l'exemple de Calas effraie les Sirven et les empêche de se représenter. Il faut pourtant qu'ils perdent leur bien pour jamais, ou qu'ils purgent leur contumace, ou qu'ils se pourvoient au conseil du roi.

« Vous sentez mieux que moi combien il serait désagréable que deux procès d'une telle nature fussent portés dans une année devant Sa Majesté, et je sens comme vous qu'il est bien plus convenable et bien plus digne de votre auguste corps que les Sirven implorent votre justice. Le public verra que, si un amas de circonstances fatales a pu arracher des juges l'arrêt

qui fit périr Calas, leur équité éclairée, n'étant pas entourée des mêmes piéges, n'en sera que plus déterminée à secourir l'innocence des Sirven.

« Vous avez sous vos yeux toutes les pièces du procès ; oserais-je vous supplier, monsieur, de le revoir ? Je suis persuadé que vous ne trouverez pas la plus légère preuve contre le père et la mère ; en ce cas, monsieur, j'ose vous conjurer d'être leur protecteur.

« Me serait-il permis de vous demander encore une autre grâce ? C'est de faire lire ces mêmes pièces à quelques-uns des magistrats, vos confrères. Si je pouvais être sûr que ni vous ni eux n'avez trouvé d'autre motif de la condamnation des Sirven que leur fuite, si je pouvais dissiper leurs craintes, uniquement fondées sur le préjugé du peuple, j'enverrais à vos pieds cette famille infortunée, digne de toute votre compassion ; car, monsieur, si la populace des catholiques superstitieux croit les protestants capables d'être parricides par piété, les protestants croient qu'on veut les rouer tous par dévotion, et je ne pourrai ramener les Sirven que par la certitude entière que leurs juges connaissent leur procès et leur innocence. J'aurais le bonheur de prévenir l'éclat d'un nouveau procès au conseil du roi, et de vous donner en même temps une preuve de ma confiance en vos lumières et en vos bontés. Pardonnez cette démarche que ma compassion pour les malheureux, ma vénération pour le parlement et pour votre personne me font faire du fond de mes déserts.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, etc. »

Les choses ainsi disposées par lui avec une habileté infinie pour le salut des Sirven, ceux-ci d'ailleurs tirés de la misère, grâce à ces protections princières, et vivant en lieu de sûreté, un nouveau procès éclate, celui du général Lally, accusé d'avoir laissé prendre Pondichéry aux Anglais, par trahison ; on le condamne à mort ; on le traîne au supplice, un bâillon dans la bouche... Voltaire avait connu Lally autrefois ; il avait été témoin de sa haine contre les Anglais, et il ne pouvait croire qu'il leur eût, à prix d'or, livré Pondichéry. Lally était un homme violent, insociable, mais loyal et incapable de trahison. Voltaire entreprend donc de réhabiliter sa mémoire ; d'ailleurs, Lally avait un fils ; il voulut enlever à ce fils cette tache d'être le fils d'un traître. Il mêle à tous ses autres travaux, déjà si nombreux, celui d'étudier dans ses moindres détails l'administration du général pendant tout le temps qu'il fut gouverneur de Pondichéry, et durant la malheureuse guerre qu'il eut à soutenir contre les Anglais ; il examine toutes les pièces du procès, et reconnaît bientôt que Lally, comme Calas, est innocent. Le voici donc à l'œuvre pour la réhabilitation du général, et il en sera occupé jusqu'au dernier moment de sa vie. Il n'apprendra cette réhabilitation que la veille de sa mort, au milieu même de l'agonie dont il sera réveillé par cette nouvelle qui lui fit prononcer sa dernière parole : « Je meurs content ! »

Dans le temps même où le bourreau venait de trancher la tête à l'ancien gouverneur de Pondichéry, voici ce que l'on apprenait, d'abord à Ferney

(centre d'observation) et de là par toute l'Europe :

Cinq jeunes gens d'Abbeville, coupables d'avoir, par un temps de pluie, gardé le chapeau sur la tête à cinquante pas d'une procession de capucins qui traversait la campagne, coupables d'avoir chanté de mauvaises chansons et lu de mauvais livres, accusés, mais faussement, d'avoir renversé un crucifix de bois sur le pont d'Abbeville, sont condamnés par un juge imbécile et barbare à la torture, au supplice de la langue arrachée et à être jetés dans les flammes. Le plus âgé d'entre eux, le chevalier de La Barre, avait dix-neuf ans ; le plus jeune, quatorze. Ils appartenaient aux premières familles du pays. La Barre était le fils d'un lieutenant général des armées et allié à la famille d'Ormesson. Une basse jalousie d'amour et le fanatisme idiot d'un évêque d'Amiens, voilà ce qui avait causé leur perte. Deux d'entre eux seulement furent arrêtés (le plus âgé et le plus jeune), les autres se sauvèrent et furent jugés par contumace. Le chevalier de La Barre, condamné au dernier supplice, se pourvut au parlement de Paris contre la sentence de la sénéchaussée d'Abbeville, mais le parlement de Paris, frappé de cet aveuglement cruel qui annonce la fin des institutions, confirma la sentence à la majorité de deux voix. C'était se précipiter volontairement dans la même infamie que le parlement de Toulouse. Le roi, Louis le *Bien-Aimé,* imploré à genoux par une femme, par une religieuse, abbesse respectée d'un couvent d'Abbeville et parente du jeune La Barre, resta impitoyable et se voua, comme son parlement et tous les

juges du royaume, à la malédiction universelle. Le vertige s'emparait des puissants ; éperdus de sentir toute autorité morale leur échapper, ils croyaient, en face de la philosophie reine, ressaisir le pouvoir par la terreur : ils ne saisissaient que l'opprobre...

Les détails de cette procédure digne de cannibales, étudiés par Voltaire, le font tressaillir. Il est frappé d'une sorte de rage contre les juges, mais cette rage est tempérée par les larmes que lui fait répandre la mort de ce jeune homme. Tout ce qu'il y a de tendresse dans son cœur se soulève, et c'est une fois encore la voix d'un père qui se fait entendre, non plus à la vérité pour redemander son enfant, mais pour crier vengeance contre les bourreaux. Le monde entier, grâce à lui, assiste à cette tragédie sanglante. Les dernières paroles du jeune La Barre sont recueillies, répandues, redites par toutes les bouches.

On l'avait ramené de Paris à Abbeville pour le jour du supplice, dans une chaise de poste escortée de cavaliers de la maréchaussée, déguisés en courriers (car la justice, honteuse d'elle-même, se cachait). La voiture, pour détourner l'attention, entra dans la ville par la porte opposée à celle de la route de Paris. Le prisonnier n'en fut pas moins reconnu, il salua sans affectation ceux qu'il connaissait. La population d'Abbeville et des environs, assemblée en foule sur son passage, était consternée et tremblante. On respirait à peine. De moment en moment on croyait que sa grâce allait arriver. On interrogeait avec anxiété tous les courriers, espérant que chacun d'eux était le por-

teur de la bonne nouvelle. Le peuple croyait encore à la justice du roi, il fallut cela pour le détromper.

Au milieu de la douleur générale, dit un contemporain, la jeune victime montrait le plus stoïque courage. Son confesseur, le père Bosquier, dominicain, versait des larmes. La Barre le pressait de dîner avec lui : « Prenons un peu de nourriture, lui disait-il, vous avez besoin de forces autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner. » Le triste repas achevé, le moment fatal approchait. « Maintenant prenons du café, lui dit-il gaiement, il ne m'empêchera pas de dormir. »

En allant au supplice, il disait encore au père Bosquier : « Ce qui me fait le plus de peine en ce jour, c'est d'apercevoir aux croisées des gens que je croyais mes amis. »

Parvenu au portail Saint-Vulfranc, où il devait faire amende honorable, il soutint avec fermeté qu'il n'avait pas offensé Dieu. Il refusa de réciter la formule qui lui fut présentée ; on la récita pour lui et sur son refus de présenter sa langue, les bourreaux (en cela plus humains que le juges) ne firent que le simulacre de la brûler. En montant à l'échafaud, il laissa tomber une pantoufle sur l'escalier, il descendit pour la reprendre et remonta avec la même tranquillité.

Cinq bourreaux avaient été réunis pour cette exécution:

« — Tes armes sont-elles bonnes ? dit-il à celui de Paris ; est-ce toi qui as tranché la tête au comte de Lally ?

— Oui.

« — Tu l'as manqué ; ne crains rien, je me tiendrai bien et ne ferai pas l'enfant. »

Il se banda lui-même les yeux et reçut le coup fatal. Son corps fut précité daus le bûcher.

On affecta de jeter dans le feu qui consumait son cadavre plusieurs livres de philosophie, entre autres les neuf volumes du *Dictionnaire philosophique*. On crut inspirer la terreur aux philosophes; on espérait surtout, par cette menace ridicule, intimider le vieillard qui avait osé, disait-on, empiéter sur le droit des parlements.

Mais la voix de Voltaire n'éclata jamais avec tant de puissance ; il renonce aux ménagements qu'il avait gardés jusque-là ; il ne donne plus aux juges, même publiquement, d'autre nom que celui d'*assassins en robe*. Un long cri de vengeance retentit du milieu de ses rochers et va jusqu'en Amérique éveiller les cœurs. Il fait de nouveau appel à toutes les puissances de la philosophie et de l'opinion. D'Alembert alors, le plus influent et le plus respecté des philosophes, devient le confident de sa douleur ; il lui écrit le 28 juillet 1766 :

« ..... Voici le temps de rompre ses liens et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la consultation des avocats ; vous l'avez vue sans doute et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter, les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi! dans Abbeville, des Busiris en robe font périr dans les plus horribles supplices des enfants de seize ans! et leur sentence est confir-

mée malgré l'avis de dix juges intègres et humains! Et la nation le souffre!

« ..... Ici Calas roué, là Sirven pendu (1), plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. »

. . . .

Deux jours plus tard (le 30) :

« ..... Il m'a tant passé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne sais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de Frédéric une gratification pour les Sirven? Cette goutte de baume sur tant de blessures faites à la raison et à l'innocence m'a un peu soulagé, mais ne m'a pas guéri. Je suis honteux d'être si sensible et si vif à mon âge... Pardonnez à ma tristesse. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvérisé une vieille femme, et le tonnerre n'est point tombé sur les juges d'Abbeville! »

Quelques jours plus tard (le 7 août), son cœur se brise:

« Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'est qu'ils sont des lâches! »

Cependant à quelques jours d'intervalle il reprend courage, il se remet à l'œuvre et s'écrie:

« Monstres persécuteurs! qu'on me donne seulement sept ou huit personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai. »

(1) Sirven avait été condamné à être pendu; mais il ne le fut pas, grâce à l'intervention de Voltaire; sa femme et lui n'en moururent pas moins des suites de ce procès, à moitié hébétés. L'épouvante les avait anéantis.

Nous l'avons vu prendre la défense des paysans de Saint-Claude, des serfs du Jura, de Calas, de Sirven, de Lally, des martyrs d'Abbeville; dans le même temps et de la même manière, il défend Montbailli, il défend Martin, d'autres encore, il fait réhabiliter la mémoire d'un général anglais condamné à mort dans son pays, et qu'il eût sauvé s'il n'eût été prévenu trop tard de cette sentence cruelle; mais voici ce qui achève de nous peindre son amour de la justice.

Un gentilhomme de vie assez déréglée, il est vrai, mais incapable d'une action criminelle, se trouve accusé par une famille de petits bourgeois de les avoir frustrés d'une somme considérable. En un instant les cris s'élèvent de toutes parts contre ce gentilhomme, nommé le comte de Morangiés. Voltaire (car toute grande action produit vite ses sots imitateurs) avait mis à la mode les procès; on ne cherchait plus à s'illustrer qu'en défendant l'innocence opprimée. La défense du pauvre surtout contre la tyrannie et la cupidité des grands était devenue une sorte de mot d'ordre. L'esprit de parti s'en mêlant, on s'efforça de voir dans le procès du comte de Morangiés et de ses soi-disant victimes une manifestation de la lutte de la noblesse contre le tiers état; et tous les gazetiers, à l'instant, de griffonner contre M. de Morangiés. Un brouhaha sans exemple étouffait ses paroles, tandis qu'au contraire chacun répétait, appuyait, exagérait les accusations portées contre lui par cette famille bourgeoise. Voltaire avait beau répéter : Il ne s'agit pas de parti, messieurs; il s'agit de justice ; il n'est point question ici de la noblesse ni du

tiers état, il n'est question que d'une affaire personnel entre le comte de Morangiés, que personne n'écoute, et ces petits bourgeois, que chacun vante sans examiner s'ils ne sont pas les auteurs d'une grande friponnerie. — Mais la voix de Voltaire, cette fois, n'était point écoutée. Les juges eux-mêmes étaient contents de pouvoir une fois s'affranchir de son influence. Cependant il ne s'était pas encore prononcé entre M. de Morangiés et ses accusateurs; mais voyant enfin celui-ci condamné et accablé, il se fait apporter toutes les pièces, découvre la fraude des accusateurs, l'innocence du comte, et fait casser encore cet arrêt au milieu d'un étonnement de la part du public, qui bientôt se change en applaudissements.

Le même zèle, la même habileté, il les emploie pour sauver les plus humbles. Il importe peu que l'Europe ait ou n'ait pas les yeux sur lui. En toute circonstance, éclatante ou secrète, il s'emploie tout entier. Voici un trait de sa vie qui n'a été relevé par personne.

Un pauvre domestique, appelé Pichon, qu'il ne connaissait pas, mais dont une parente était au service de madame Denis, sa nièce, meurt à Paris, laissant plusieurs orphelins en bas âge. Voltaire écrit aussitôt qu'on lui envoie un de ces enfants, petit garçon de dix ans. Voilà le petit Pichon en route. Voltaire fait veiller sur lui dans le trajet comme s'il s'agissait d'un prince. Au moment où l'enfant doit arriver à Lyon, il écrit à un riche banquier de cette ville : « Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. » Songez que

l'on était en plein été (au 29 juillet), et que les dangers du voyage n'étaient pas considérables, sauf la fatigue qui était extrême. Le petit voyageur arriva donc à bon port. Mais écoutez la suite : Au mois de novembre, l'enfant tomba malade à Ferney. Voltaire n'a pas de repos qu'il n'ait guéri le pauvre orphelin ; il ne le perd pas de vue un instant, il note les moindres symptômes, et, jour par jour, il écrit au plus célèbre médecin de l'Europe, à Tronchin. Citons une de ses lettres :

« Mon cher Esculape, mon petit malade, après avoir pris sa seconde dose d'émétique avant-hier, fut encore bien purgé et rendit un paquet de vers, parmi lesquels il y en avait un de six pouces de long. Je lui donnai une décoction de rue, de petite centaurée, de chicorée sauvage, et, pour adoucir la vivacité que cette tisane pourrait porter dans le sang irrité par la fièvre, je lui fis prendre de demi-heure en demi-heure, entre ces potions, une émulsion légère. La fièvre subsiste, continue avec redoublement, mais, moins violente. Il a dormi un peu, La tête n'est point embarrassée, mais il y a toujours mal. Le bout de la langue est du rouge le plus vif. Il s'en faut beaucoup que l'œil soit net ; il ne l'est guère, je crois, dans ces maladies. La peau n'est pas ardente. Ne conviendrait-il pas de lui ôter sa tisane antivermineuse, qui peut l'échauffer et continuer à délayer beaucoup les humeurs? Il a toujours la bouche ouverte, et il lui est difficile de la fermer.

« J'entre dans tous ces détails ; je voudrais sauver ce petit garçon... »

LII

Le procès Calas décida certainement des dernières années de Voltaire, et contribua à lui donner le grand rôle que nous le voyons prendre à Ferney; il devint par cette affaire le vrai justicier des peuples; il lui dut non-seulement cette série d'actions éclatantes qui devaient attirer sur lui l'attention du monde entier, mais même ses derniers écrits politiques et religieux, où de la critique il passait à l'affirmation; il avait mis en poudre tout l'ancien monde, il fallait maintenant du fond de son émotion, de sa pitié, tirer les vraies bases du monde moderne.

On s'est souvent demandé comment Voltaire avait été amené à prendre la défense des Calas, par qui les premiers détails authentiques de cette affaire lui avaient été transmis. Mais jusqu'ici ce point est resté assez obscur. Un avocat, M. de Végobre (Ch. de Manoel de), avocat protestant en Languedoc, que la persécution avait contraint de se réfugier à Genève, eut en ceci une initiative qu'il importe de rappeler. Nous devons ces détails et la curieuse pièce qu'on va lire (absolument inédite), à l'obligeance de l'excellent M. Clogenson, sans lequel d'ailleurs cette pièce n'eût jamais existé.

M. Clogenson avait remarqué dans la correspondance

de Voltaire qu'à plusieurs reprises, vers l'époque du procès Calas, il parle d'un certain M. de Végobre, avec lequel on voit bien qu'il était en relations suivies à cette époque, sans que pourtant aucune des lettres qu'il lui écrivit ne se retrouve dans sa correspondance.

L'infatigable commentateur tâcha de retrouver en Suisse des parents de M. de Végobre ; il apprit qu'un fils de l'ancien correspondant de Voltaire, était lui-même juge à Genève; il lui fit demander par un ami commun des détails sur les rapports qui avaient existé entre son père et le patriarche. Voici la réponse que reçut cet ami, et qu'il s'empressa de transmettre à M. Clogenson :

« Vous désirez, monsieur et cher ami, que je vous expose ce que je sais sur la manière dont Voltaire a été amené à se charger de la cause des Calas. Vous m'avez entendu dire que la plupart des historiens, Lacretelle en particulier, qui ont rapporté ce beau trait de la vie de Voltaire, ont cité comme des faits ce qui n'était que des conjectures probables, qui se présentaient à leur imagination, quand ils voulaient exposer comment Voltaire avait été entraîné à se charger de faire triompher dans cette circonstance l'innocence et l'humanité sur la barbarie et le fanatisme. Madame Calas, dit Lacretelle, vint se jeter aux pieds de Voltaire. Ce fait est entièrement controuvé.

« Mais, me direz-vous d'abord, qui êtes-vous, pour oser prendre ce ton affirmatif? Quels sont vos titres?

« J'étais un très-jeune écolier quand cette déplorable affaire commença. Mon père était, comme vous

le savez, né Français, mais établi à Genève. Il avait conservé beaucoup de relations en France et était connu pour s'intéresser vivement à tout ce qui regardait le protestantisme en France. Vous comprenez combien, lui et les autres Français, ses amis, qui vivaient à Genève, étaient affectés des nouvelles qu'ils recevaient sur ce malheureux procès. Entre ces amis, il en était un, M. Debrus, qui avait connu personnellement le malheureux Jean Calas, avec lequel il était lié d'affaires et d'amitié, chez qui même il avait logé plus d'une fois dans ses voyages. M. Debrus, qui avait à Genève une existence fort honorable, avait un cœur très-chaud pour l'humanité, la religion et l'amitié. Il apprit qu'après l'affreuse catastrophe arrivée à Toulouse, le 9 mars 1762 (1), la veuve Calas, ruinée, sans secours, éperdue, respirant à peine, s'était retirée à Montauban avec ses deux filles, qui s'y étaient trouvées pendant le procès de leur famille. Ces trois dames étaient réunies sans aucun moyen d'existence; et on ajoutait que madame Calas était dans un état d'anéantissement moral complet.

« M. Debrus rassembla chez lui quelques amis et compatriotes, au nombre desquels était mon père. Ils ne pensaient pas qu'il fût question d'autre chose que de préparer une retraite pour les restes de cette famille infortunée, en lui assurant les moyens d'une honnête subsistance.

« Mon père qui avait l'esprit vif et parfois hardi,

(1) Le supplice de Jean Calas.

dit dans cette assemblée : « Il doit être question de « bien autre chose ; il faut faire sonner bien haut « le bruit de cette atroce injustice ; il faut recourir au « roi, demander la cassation de l'arrêt du parlement « de Toulouse et obtenir la réhabilitation des Calas ; « et qui sait s'il n'en pourrait pas résulter quelque « édit favorable aux protestants en général ? »

« Cette idée parut trop hardie à l'assemblée. Mon père insista ; il fit observer qu'un esprit de tolérance commençait à s'établir en France, que Voltaire en était le grand apôtre, qu'il ne demandait que des occasions pour développer et répandre ses principes à ce sujet, que si on pouvait l'engager à employer les ressources de son esprit et de son crédit en faveur des Calas, on pouvait espérer du succès.

« L'assemblée fut ébranlée, et on conclut qu'il fallait donc chercher à intéresser Voltaire.

« Je n'ai point su comment avaient été faites les premières démarches auprès de Voltaire. Mais j'ai ouï raconter à mon père que Voltaire, voulant agir avec circonspection et ayant quelque défiance des rapports qui lui venaient par une source toute protestante avait écrit à un parlementaire de Toulouse, pour lui demander des informations. Ce magistrat lui répondit ou à peu près (suivant ce qui m'est revenu) : « Laissez « cela, c'est de la canaille, vous n'en aurez que du « chagrin. » Voltaire fit connaître cette réponse à la personne qui s'était chargée de lui présenter les sollicitations des amis des Calas, et cette personne en communiquant cette nouvelle à ceux-ci leur

assura qu'ils ne devaient rien espérer de Voltaire.

« Ils furent d'abord consternés ; mais, pénétrés qu'ils étaient de l'innocence des Calas et de l'absurdité des arrêts prononcés contre eux, il n'est pas possible, dirent-ils, que les yeux de M. de Voltaire soient fermés longtemps à une lumière aussi vive, faisons-la briller devant lui. Voici le moyen qu'ils employèrent.

« Madame Calas avait repris ses sens. Son ancien ami, M. Debrus, lui demanda de lui écrire une lettre toute simple et sans prétentions pour la forme, dans laquelle elle lui racontât toutes les circonstances de la soirée de son affreuse catastrophe ; que cette lettre, lui écrivait-il, soit l'œuvre de vous seule, tant pour le fond que pour la forme. Madame Calas étant née Anglaise, ne savait pas très-bien le français et encore moins l'orthographe ; mais elle avait beaucoup de bon sens, et son esprit avait repris une fermeté bien remarquable. Elle fit ce que son ami lui demandait. Je me rappelle avoir vu et tenu cette lettre en original. Elle était de six ou huit pages, d'une écriture très-lisible, les idées étaient clairement exposées sans verbiage et sans prétention. Mais on reconnaissait au style et surtout à l'orthographe que c'était l'ouvrage d'une femme illettrée.

« Les amis de Genève furent frappés de la conviction que cette lettre portait avec elle ; il faut, disent-ils, l'envoyer à Voltaire, telle qu'elle, sans commentaire.

« Un jour ou deux après cet envoi, Voltaire fit demander à M. Debrus de le recevoir à une heure qu'il lui assignait, en le priant de réunir ses amis à

cette heure-là. Mon père fut fidèle à ce rendez-vous. Je lui ai ouï raconter cent fois la scène dont il fut témoin ; il imitait fort bien le ton et l'action déclamatoire de Voltaire. Mon père se trouvait donc souvent invité à donner une répétition de cette scène. J'y assistai plusieurs fois, j'en éprouvais une forte impression ; ainsi donc, quoiqu'il y ait plus de soixante ans de cela, j'en ai le souvenir vif et distinct.

« Voltaire donc, s'étant assis derrière une table et entouré des amis de Calas, qui avaient été convoqués, sortit un petit cahier de son portefeuille : Mes amis, dit-il presque en sanglotant, je n'ai pas dormi de toute la nuit; c'est l'innocence qui a parlé. La lettre de madame Calas contient la vérité ; jamais le mensonge ne pourrait inventer un pareil langage. Il faut agir, il faut remuer ciel et terre, et commencer à soulever le public en faveur de ces infortunés. Cette lettre de madame Calas doit être connue et répandue. Voici ce que je me propose : c'est de faire imprimer ce que je vais vous lire, que j'ai dicté la nuit dernière.

« Là dessus il lut ou plutôt il déclama de ce ton si remarquable que vous lui avez connu la lettre de madame Calas qu'il avait un peu arrangée, en supprimant quelques longueurs et en corrigeant quelques fautes de style. Il en laissa cependant subsister assez pour constater l'originalité de la pièce.

« Si, pour cette lettre, Voltaire n'était qu'éditeur, il voulut aussi, en même temps être auteur. Il se fit secrétaire du fils cadet de la famille, ouvrier pauvre et ignorant, qui, à raison de son absence, ne fut pas

impliqué dans le procès et qui vivait caché aux environs de Genève. Voltaire feignit que ce jeune homme écrivait à sa mère une lettre qui contenait, bien sommairement, les *moyens* du procès, dont la lettre de madame Calas contenait *les faits*.

« Ces deux petites pièces formèrent une brochure qui fut répandue avec profusion, surtout à Paris et à Versailles.

« L'explosion fut forte, et Voltaire fut lancé. Il prononça, avec l'avis unanime de tous les amis, que madame Calas devait courir aux pieds du trône pour y crier : « Justice ! justice ! » On eut grand'peine à la déterminer à cette démarche hardie : mais dès qu'elle eut fait les premiers pas, sa timidité et sa faiblesse disparurent. Aucune audience à solliciter ne l'intimida, et partout où elle se présenta, elle inspirait l'admiration et l'intérêt le plus vif.

« Voltaire se réunit aux amis de madame Calas pour l'aider de sa bourse dans ses premières démarches et pendant tout le cours du procès. Mais ce fut surtout par ses directions, ses conseils, les chaleureuses recommandations auprès de ses amis qu'il lui donna (1), les écrits qu'il publia (2), qu'il mérite

(1) Entre ces premiers protecteurs que madame Calas trouva à Paris, on doit citer madame la duchesse d'Enville et sa famille, M. et madame d'Argental, M. Damilaville et autres amis de Voltaire; en particulier, les trois avocats M. Mariette, M. de Beaumont et M. Loiseau, qui consacrèrent leurs talents au service de la famille Calas.

(*Note de M. de Végobre*).

(2) J'ai la collection des billets que Voltaire écrivait à mon

d'être cité comme le principal auteur du succès qui fut obtenu. Voilà une gloire pure et sans mélange dont il jouissait avec délices. Je me rappelle que, lors de la nouvelle du succès définitif, mon père me conduisit, moi enfant, auprès du grand homme, et que j'eus la délicieuse satisfaction d'être témoins des visitations qu'ils se firent mutuellement.

« Des détracteurs de Voltaire ont cherché à ternir la gloire qu'il obtint dans cette occasion, en attribuant tout ce qu'il a fait à un sentiment de vanité. Quelles preuves en avez-vous! leur dirai-je. Avez-vous quelque raison péremptoire pour empoisonner ainsi, par la supposition d'un motif secret, des actions qui vous paraissent dignes de tout éloge? Pour moi, sans pouvoir nier que le désir de jouer un beau rôle fût sans influence sur l'esprit de Voltaire, j'oserais affirmer, d'après tout ce que j'ai su et tout ce que j'ai aperçu, que l'amour de l'humanité et l'horreur du fanatisme furent ses principaux et peut-être ses uniques motifs. Je pourrais citer, à l'appui de cette assertion, un autre événement qui a du rapport avec la malheureuse histoire des Calas, où Voltaire, déjà agé de quatre-vingts ans, se porta avec zèle à protéger et à défendre l'innocence par un pur sentiment d'humanité. Mais ce serait une digression étrangère au but de cette lettre.

« Quelques années après son triomphe obtenu,

père sur cette affaire, pendant qu'elle se suivait à Paris. Nous avons aussi conservé ceux qu'il écrivait à M. Debrus.

(*Note du même*).

c'est-à-dire en 1770, madame Calas, avec ses deux filles et M. Duvoisin, chapelain de l'ambassade de Hollande à Paris, fit un voyage en Suisse. On peut bien croire que son premier soin fut d'aller porter ses hommages à Ferney, et il est aisé d'imaginer la réception que lui fit son généreux protecteur. J'affirme que ce fut la première fois que madame Calas parut chez Voltaire.

« Voilà, mon cher ami, le petit exposé que vous m'aviez demandé. Je l'ai écrit avec la plus parfaite sincérité. Je ne crois pas devoir suspecter ma mémoire, quel que soit le temps qui se soit écoulé depuis celui où j'étais témoin des faits que je rapporte. Vous comprenez bien que je ne donne pas comme ayant une vérité qu'on pourrait appeler *judiciaire* tous les petits détails qui se sont trouvés sous ma plume, telles que les phrases que j'ai mises dans la bouche des interlocuteurs que j'introduis dans mon récit.

« Mais j'ose vous présenter ce récit comme fondé sur la vérité *historique* la plus rigoureuse.

« Agréez, etc.

« DE VÉGOBRE, ancien juge. »

M. de Végobre, le père, auquel on doit, comme on vient de le voir, l'intervention de Voltaire dans le procès Calas, mourut à Genève en 1801 : son nom peu connu jusqu'ici, est un de ceux qui honorent la profession d'avocat ; le barreau français et le barreau génevois sauront sans doute faire que son beau rôle, à côté de Voltaire, dans l'affaire Calas, ne soit plus

oublié. Ce dont surtout on doit lui savoir gré, c'est d'avoir senti que Voltaire seul avait assez de puissance pour faire rendre justice à des malheureux opprimés au nom de la religion.

Puisque nous avons été ramenés à l'affaire Calas, ajoutons ce dernier détail :

On se rappelle l'acharnement implacable que mit David de Beaudrigue à poursuivre le malheureux huguenot, mais lui-même après ce procès, que devint-il? maudit de tous, excommunié par Voltaire, le vrai pape d'alors, joué vivant sur les scènes étrangères, représenté partout comme un monstre, destitué de sa charge, il devint fou et se fit justice à lui-même en se tuant dans un accès de frénésie.

Quant aux autres juges, ils restèrent toute leur vie sous le coup du ressentiment public, et jamais une occasion ne fut perdue de leur rappeler leur crime.

L'un d'eux visitait à l'Observatoire de Toulouse un savant astronome.

— Que voyez-vous dans le ciel, dit le juge, avec vos grandes lunettes?

— Je vois l'âme de Calas.

A un autre de ces mêmes juges, une dame disait :

— Comment avez-vous pu, monsieur, commettre une si grande faute, et condamner ainsi un innocent?

— Hélas! madame, il n'est si bon cheval qui ne choppe.

— Oui ; mais toute une écurie !

LIII

Le lecteur se rappelle qu'on avait brûlé un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* dans le bûcher du chevalier la Barre. Cette exécution ridicule, au milieu d'une tragédie sanglante, loin d'intimider Voltaire, ne l'avait rendu que plus intrépide. Les éditions du *Dictionnaire* se succédaient coup sur coup, augmentées chaque fois de quelques nouveaux articles de plus en plus violents. Qu'on voie l'article PROCÈS CRIMINEL (au mot CRIMINEL) ajouté en réponse à *l'assassinat juridique* des victimes d'Abbeville... Mais ce livre soulevait les derniers cris de frénésie et de rage d'une société mourante. Pas d'exemple d'une telle lutte soutenue avec un tel courage, une telle intrépidité: parlements, clergé, finances, tous entendirent, dans cette œuvre monumentale, sonner inexorablement le glas de leur mort. L'antique organisation féodale fut maudite. Ce qui augmentait le désespoir de cette société monstrueuse, véritable anarchie, c'était de pressentir l'aurore d'une société nouvelle, plus juste, plus éclairée, société à laquelle Voltaire venait dicter des lois pour deux siècles; car l'importance du *Dictionnaire philosophique* était de contenir le programme d'un long avenir. En effet, le plus grand siècle qu'ait eu jusqu'ici l'histoire ne devait point suffire à le réa-

liser, et cependant tous les gouvernements, toutes les révolutions devaient avoir pour tâche d'accomplir une à une les *prophéties* de cette nouvelle *Ecriture*.

Le *Dictionnaire* n'était pas une œuvre seulement *philosophique*, malgré son titre; c'était une œuvre de réforme: réforme politique, sociale, administrative, religieuse; réforme universelle! c'est l'ancien monde détruit! Aussi, dit-il quelque part (Voy. au mot *Axe*):

« Ancienne histoire, ancienne astronomie, ancienne physique, ancienne médecine (à Hippocrate près), ancienne géographie, ancienne métaphysique: tout cela n'est qu'ancienne absurdité qui doit faire sentir le bonheur d'être né tard. »

Qu'on ouvre le *Dictionnaire philosophique*, qu'on y dégage l'esprit qui vivifie de la lettre qui tue, selon l'expression éternellement vraie de saint Paul, qu'y voit-on? Le monde qui demande, par la voix d'un grand homme, à quitter sa vieille forme féodale, injuste, ténébreuse, impie, pour fonder une société plus équitable, plus heureuse et plus sainte.

Cette voix crie réforme aux portes de l'Eglise, au seuil des magistrats, devant les échafauds.

Elle crie réforme à travers les campagnes, dans les champs dépouillés, dans les villages appauvris, dans les grandes villes, dans leurs misérables rues, parmi leurs pauvres abandonnés; elle parcourt les hôpitaux, les prisons, les établissements publics, les écoles, les laboratoires et jusqu'aux cimetières.

Elle crie réforme sur nos codes, nos règlements de police, de commerce et d'administration.

Mais elle proteste surtout contre la manière dont on enseigne Dieu aux hommes, et elle crie plus que jamais : Réforme !

O sainteté de la France ! pas un de ces cris qui n'ait été entendu !

Réformes dans l'Eglise, — commencées par l'abolition des couvents, l'abolition des dîmes, la suppression d'un grand nombre de fêtes, la création des registres de l'état civil, etc., etc.

Réformes dans les institutions politiques, — réalisées en partie par trois révolutions...

Réforme dans la magistrature, — réalisées par la suppression de la vénalité des charges, l'institution du jury, etc.

Réformes dans les campagnes, — réalisées par le nouveau mode de percevoir l'impôt, par l'abolition des douanes intérieures, par l'accession de tous à la propriété, par l'extension aux plus pauvres communes de l'institution des municipalité, par la proclamation de l'égalité des droits, etc.

Réformes dans les villes, — réalisées en tant de manières par tous les gouvernements et toutes les révolutions, que l'énumération en tiendrait un gros livre devant lequel, pour la France seulement, dix millions d'hommes devraient tomber à genoux.

Réforme des anciens codes, — réalisée par nos assemblées politiques, par l'empire, par tous les gouvernements.

Voudrait-on que j'entreprisse ici l'histoire des réformes dans les hôpitaux, les prisons, les établisse-

ments publics, les écoles, les monuments, réalisées depuis un siècle, et toutes indiquées, demandées par Voltaire?

Parmi nos institutions nouvelles, peut-on oublier que, le premier, il demanda:

Les lieux d'asile pour l'enfance et pour la vieillesse, les caisses de retraite et d'épargne; des juges pour concilier les procès gratis, le droit de défense accordé devant les tribunaux à tous les accusés, la publicité des procédures; l'accessibilité de tous les citoyens aux emplois publics, l'abolition de la torture, la validité des mariages protestants, les mariages mixtes, le mariage civil (ce qui est la sanction des magistratures laïques; un maire est un pontife); le droit de sépulture à tous les citoyens; bibliothèques publiques, instruction gratuite, cours publics dans toutes les grandes villes; liberté de commerce, liberté de conscience; institution du jury, magistratures électives; uniformité des poids et mesures, postes, routes, canaux; sociétés savantes, écoles d'agriculture, écoles d'arts et métiers, secours aux indigents, pharmacies publiques, bains publics, etc., etc.

En un mot, protection et instruction à tous. — Voilà les réformes et les créations nouvelles demandées dans le dangereux *Dictionnaire*, réformes et créations réalisées depuis en France aux acclamations du monde entier.

Erreurs, préjugés, fraudes, tout est vérifié au crible de la justice. Pas un charlatan vivant ou mort dont la supercherie ne soit mise à nu. « Charlatans, char-

latans, disparaissez de l'histoire! » s'écrie-t-il; et il recommence sur son aire à séparer avec intrépidité le bon grain de l'ivraie. Il faut que tous les trompeurs, que tous les persécuteurs, que tous les perfides y passent, c'est comme un jugement dernier. Et l'Europe entend avec joie retentir ce cri de justice contre tous ceux qui ont trompé ou opprimé les hommes.

Mais en revanche, quel enthousiame pour les sciences et pour les découvertes modernes, et quelle anxiété, quelle âpre curiosité sur les découvertes plus nombreuses encore qu'il pressent! C'est dans ces sujets que son esprit atteint toute son élévation, et qu'il s'élève au-dessus de son siècle; à l'article FEU, il s'écrie: « La lumière a quelque chose de si divin, qu'on serait tenté d'en faire un degré pour monter à des substances encore plus pures.

« A mon secours, Empédocle; à moi, Démocrite; venez admirer les merveilles de l'électricité; voyez si ces étincelles qui traversent mille corps en un clin d'œil sont de la matière ordinaire...

« Dites-moi si l'Etre-Suprême, qui préside à toute la nature, ne peut pas conserver à jamais ces monades élémentaires auxquelles il a fait des dons si précieux... »

Quant à la guerre contre le fanatisme, elle éclate dans ce livre plus terrible que jamais; il le poursuit chez tous les peuples, à travers tous les âges:

« Comptons, dit-il, les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits, soit en Asie, où l'incirconcision était une tache d'infamie; soit en Afrique, où le nom

de chrétien était un crime; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vus périr ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre, et, après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures, en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires, fondés pour convertir les infidèles à coups d'épées, s'entr'égorger au pied de l'autel qu'ils devaient défendre; détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocents et des malheureux, pour juger les vivants, comme Dieu jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

« En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou emprisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse et la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils et le père; des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides et des sacriléges, violant toutes les conventions divines et humaines par esprit de religion, voilà l'histoire du fanatisme et ses exploits. »

Voyez aussi, au mot *Tolérance*, cette apostrophe adressée aux persécuteurs :

« Insensés, qui n'avez jamais pu rendre un culte pur au Dieu qui vous a faits! Malheureux! que l'exemple des Noachides chinois, des Parsis et de tous les sages n'a jamais pu conduire! Monstres, qui avez besoin de superstitions, comme le gésier des corbeaux a besoin de charognes !... etc. »

Mais cette œuvre de guerre n'en est pas moins une œuvre de justice; et voilà ce qui, dans cet océan des connaissances humaines, l'empêche de s'égarer, ce qui sert de fanal à son ferme bon sens. Aussi, au milieu de cette polémique ardente, il reste juste, même pour la Bible. Il dit de l'histoire de Joseph: « Cette histoire, à ne la considérer que comme un objet de curiosité et de littérature, est un des plus précieux monuments de l'antiquité qui soient venus jusqu'à nous. Elle paraît être le modèle de tous les écrivains orientaux; elle est plus attendrissante que l'*Odyssée d'Homère;* car un héros qui pardonne est plus touchant que celui qui se venge. — Nous regardons les Arabes comme les premiers auteurs de ces fictions ingénieuses qui ont passé dans toutes les langues; mais je ne vois chez eux aucune aventure comparable à celle de Joseph. (Article *Joseph.*)

Cette justice rendue à la plus belle des traditions hébraïques lui fait d'autant plus d'honneur, que l'on sait combien il fut sévère pour les Juifs et pour tout ce qui tient à ce peuple.

Croit-on que, dans cette œuvre immense, il ne protestât que contre les anciennes institutions? Rien ne lui échappe de ce qui lui paraît nuisible, faux ou

injuste il repousse même les opinion nouvelles, lorsqu'elle peuvent avoir sur les âmes un résultat mauvais, il tient à dire sur tout ce qu'il peut être utile et opportun de dire ; il ne s'agit jamais pour lui de montrer du génie : le vrai génie c'est d'agir, c'est de persuader; quant à sa réputation dans l'avenir, il espère, lorsqu'il s'en préoccupe, que la posterité saura bien comprendre qu'il a dû se soumettre aux nécessités du temps. Il écrit à d'Alembert : « Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé de ce que nous avons dit. »

LIV

La théologie avait été jusque-là souveraine ; Voltaire comprit que le tour de la science était enfin venu, qu'elle ne pouvait plus, sous peine de déchéance, rester négative, sceptique ou silencieuse ; qu'elle devait régir même la philosophie. L'homme le plus clairvoyant du siècle, Frédéric (chose bien remarquable !), crut un instant que Voltaire allait fonder une religion nouvelle ; le royal athée écrit au patriarche :

« Il faut que vous ayez une âme bien jeune. »

Une âme bien jeune ! En effet, c'était là tout Voltaire.

Aussi dans la plupart de ses œuvres, et notamment dans le *Dictionnaire philosophique*, son but principal, si enveloppé qu'il soit à dessein, c'est la religion, mais

la religion passant de théologie à raison. Si donc le révélateur moderne renverse en riant les anciennes idoles (Voy. aux mots : *Inquisition*, — *Tolérance*, — *Fanatisme*, — *Sectes*...), il fonde en même temps la foi nouvelle, basée sur les axiomes de la raison et de la conscience. Qu'on voie les articles *Credo*, — *Religion*, — *Dieu*, — *Théiste*.

Mais au milieu de tout cela, il reste joyeux, il conserve le ton d'un homme que rien n'a pu ébranler; car le ton, le style, ce je ne sais quoi de l'âme qui transpire dans les paroles et les contredit même parfois, est ici une suprême et incessante félicité. Le cœur se réjouit et se réconforte à voir ce vieillard sourire encore un pied dans la fosse; car, qu'on ne l'oublie pas, la plupart des pensées d'un homme sont plus celles de son temps que les siennes ; mais ce qui est de lui, (Buffon l'a dit) c'est le style. C'est là que l'ont connaît un homme, et c'est là que Voltaire se montre en possession d'une âme intrépide et perfectible jusqu'à l'infini.

Le trait sacré du *Dictionnaire philosophique*, c'est sa gaieté.

On se plaît à ces francs propos dont quelques lignes suffisent plus que cent volumes à rasséréner l'âme; on aime ces réflexions joyeuses, ces bonnes histoires, ces plaisants dialogues, ces traits inattendus, ces remarques soudaines et saisissantes. Ou se sent devenir meilleur et plus indulgent lorsqu'on entend les raisonnements de la bonne sœur *Fessue* et de tous ces personnages qu'il invente à plaisir, qu'il fait paraître et disparaître, comme dans une immense comédie.

Comédie divine, dans laquelle notre esprit s'élève des joies de la terre aux joies célestes. Nulle part l'âme n'est plus heureuse et plus à l'aise que lorsqu'elle entend le sauveur des Calas l'entretenir d'humanité et de justice.

Ajoutons en terminant que, s'il dit quelque part (à l'article *Droit canonique*), que *le concile de Trente sera apparemment le dernier*, il entrevoit ailleurs que le seul concile probable pour l'avenir doit être la convocation des *états généraux du genre humain.*

Il faut voir aussi, à l'article *Foi*, comment la foi nouvelle, basée sur la science et sur la conscience, renverse la foi aveugle du moyen âge, qui n'était qu'incrédulité soumise, esclavage de l'esprit, anéantissement de la raison.

Mais, objectaient quelques penseurs timorés, n'est-il pas dangereux d'agiter ces questions brûlantes ? est-il sage de manifester publiquement que l'on pense sur la religion autrement que le vulgaire? La réponse qu'il fait lui-même à cette objection est péremptoire:

« Je sais, dit-il, qu'on prétend que le sage ne doit jamais laisser entrevoir aux profanes ses opinions, qu'il doit être fou avec les fous, imbécile avec les imbéciles; mais on n'a pas encore osé dire qu'il fallait être fripon avec les fripons. Or, si on exige que le sage soit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes, n'est-ce pas demander évidemment que le sage ne soit pas un homme de bien? Exigera-t-on du médecin qu'il soit toujours de l'avis des charlatans? » (Voy. au mot *Philosophe.*)

LV

Peu de temps après son installation, Voltaire avait recueilli chez lui la petite-nièce de Corneille : il la marie plus tard à un gentilhomme de son voisinage, la dote magnifiquement, se crée par elle une famille, un gendre, des petits-enfants. Tout cela vit à Ferney et embellit l'existence du patriarche. Rien de plus naïf, de plus caressant, de plus gai que la petite-nièce du grand tragique. Voltaire la surnomma *Cornélie Chiffon*. Le mot de *bonne enfant* semble avoir été fait pour elle, dit-il ; elle rit, chante, sautille, souffre quelquefois, caresse le patriarche, son mari, ses enfants. Une petite sœur du mari vient se joindre au jeune ménage ; le vieux philosophe, tout réjoui, écrit à ses amis : — « Me voilà donc grand-père ! » On voit qu'il s'entoure, qu'il s'enveloppe avec bonheur de cette famille innocente. Ce petit monde est pour lui une preuve permanente de la bonté humaine. Tous vivent libres au château de Ferney. Tous ont appris du patriarche à mépriser les préjugés; ils jouissent, au sein de la philosophie, de tout le bonheur qu'il est possible à l'homme qui goûte ici-bas. Quelque temps après l'adoption de Cornélie Chiffon, vint encore l'adoption de *Belle-et-Bonne*, fille d'un gentilhomme sans fortune du canton de Gex, que Voltaire dota et maria comme Cornélie.

Affermi dans sa raison et dans sa force par les cinq années qu'il vient de vouer à la défense de deux familles malheureuses, sa sérénité augmente, il aperçoit avec joie les destinées futures du genre humain, et, jusque dans ses lettres le plus familières, il les annonce avec assurance à ses amis. Il a été pendant cinq années le souverain pontife de l'humanité, sa récompense est d'en devenir le prophète.

Le 2 avril 1764, il écrit au marquis de Chauvelin :

« Tout ce que je vois jette les semences d'une révo-
« lution qui arrivera immanquablement, et dont je
« n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les Français arri-
« vent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière
« s'est tellement répandue de proche en proche, qu'on
« éclatera à la première occasion ; et alors ce sera un
« beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux ; ils
« verront de belles choses. »

Le 17 juin de la même année, il écrit aux d'Argental :

« ..... Les écailles tombent des yeux ; le règne de la vérité est proche. Mes anges, bénissons Dieu. »

Son esprit s'habitue de jour en jour aux pensées les plus pures, les plus élevées ; et les hauteurs les plus sublimes de l'âme deviennent pour lui régions familières. Il écrit à madame du Deffant (19 février 1766) :

« ..... Au milieu de quatre-vingts lieues de neige,
« assiégé par un très-rude hiver, et mes yeux me refu-
« sant le service, j'ai passé tout mon temps à méditer.

« — Ne méditez-vous pas aussi, madame? Ne vous « vient-il pas aussi quelquefois cent idées sur l'éter- « nité du monde, sur la matière, sur la pensée, sur « l'espace, sur l'infini ? »

Jusqu'à cette époque, il avait partagé un peu les dédains de l'aristocratie pour le peuple; mais depuis qu'il a vu de pauvres artisans eux-mêmes pleurer de joie à la réhabilitation des Calas, il s'élève au-dessus de cette ancienne injustice; faut-il ajouter que son nom est devenu si populaire depuis le procès Calas, qu'il a, en ce moment, la joie de voir jusqu'aux ouvriers de Genève lire ses derniers ouvrages. Un nouvel élargissement de son âme fut sa récompense d'avoir mis toutes les classes en communion par le *Traité sur la tolérance*. Il écrit à quelqu'un qui s'effraye de voir le peuple s'instruire :

« Non, monsieur, tout n'est point perdu quand on « met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un es- « prit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite « comme une troupe de taureaux ; car tôt ou tard ils vous « frappent de leurs cornes. »

Heureux désormais et sûr d'avoir vaincu, il retourne aux amusements poétiques ; les charmants contes, *Thélème et Macare*, *les Trois manières*, sont de cette époque ; mais sa vraie récréation, au milieu de cette complication de travaux et d'affaires, fut de reprendre les jeux du théâtre, négligés depuis si longtemps : il écrit, en quelques jours, *le Triumvirat*, moins encore pour se donner les joies d'une tragédie que pour écrire en notes une *Histoire des proscriptions*.

« Elles commencent, dit-il, par celles des Hébreux et « finissent par celles des Cévennes. *La tragédie n'est « faite que pour amener ce petit morceau.* » (Lettre à Damilaville, 2 janvier 1767.)

Comme cette pièce était sans amour, il ne voulut pas qu'elle fût représentée sur d'autre théâtre que celui de Ferney. Il y avait pourtant un admirable monologue de Sextus Pompée :

D'où vient que l'univers est fait pour les Césars?

. . . .

Il était charmé de se faire à Ferney des divertissements qui ne se pouvaient reproduire ailleurs : cela faisait affluer chez lui les voyageurs de tous les pays et le tenait comme au centre du monde. Il serait curieux et plaisant de le suivre dans la série d'inventions qu'il imagina pour faire de sa colonie un lieu de pèlerinage universel. Toutes les grandes dames, comme on sait, tous les désœuvrés de l'Europe passaient agréablement leur temps à être malades aux eaux de Plombières, de Bonnes ou Vichy; il y avait aussi parmi eux sans doute de véritables malades. Voltaire imagina de faire à Tronchin une réputation éclatante parmi tous les princes et riches de l'Europe ; aussi venait-on à Genève, comme en Épidaure; et de Genève, comment ne pas aller rendre ses hommages à l'auteur de *Zaïre?*

C'est ainsi qu'il fit de sa maison un caravansérail de libres penseurs ; l'Europe savante se donnait là rendez-vous parmi les princes, ministres, ambassadeurs...

Table mise et salon tous les jours ! mais le maître y paraissait peu. On avait fait trois ou quatre cents lieues pour le voir, on séjournait un mois à Ferney, buvant et mangeant à sa table, sans que quelquefois il parût un instant. Madame Denis, la petite Corneille, son mari Dupuits, l'aimable neveu Florian, faisaient les honneurs, tiraient des feux d'artifice, donnaient le bal ; mais M. de Voltaire était au lit, gardait la chambre, et M. Tronchin, disait-on, avait défendu qu'il vît personne. Un monsieur Guibert, jeune officier de mérite, auteur d'un livre sur la tactique, qui l'attendait ainsi depuis quinze jours, vivant chez lui sans le voir, s'avisa de lui faire remettre par un des domestiques qui l'approchaient, un billet en vers, ainsi conçu :

J'espérais en ces lieux voir le Dieu du génie,
L'entendre, lui parler et m'instruire en tout point ;
Mais semblable à Jésus dans son Eucharistie,
On le mange, on le boit, et l'on ne le voit point.

Voltaire, enchanté, reçut M. Guibert, causa avec lui dans sa chambre une journée entière ; ils parlèrent de toutes choses, mais principalement de l'art de la guerre, et cette entrevue avec le jeune officier nous valut tout de suite le joli conte en vers intitulé : *La Tactique*, dans lequel Voltaire l'immortalisa lui et son livre.

C'est, du reste, l'époque où il va écrire en prose ce terrible roman révolutionnaire : *L'Homme aux quarante écus*, c'est l'époque où il va écrire en vers le conte intitulé *les Finances*, qui, tout à coup, on ne sait comment, va se trouver dans toutes les mains et cau-

ser une émotion d'autant plus vive qu'il contenait le récit exact d'une aventure récemment arrivée ; le héros de cette malheureuse histoire s'appelait Antoine Fusigat. — Il faut citer cette poésie écrite par Voltaire à 81 ans :

LES FINANCES

Quand Terray nous mangeait, un honnête bourgeois,
Lassé des contre-temps d'une vie inquiète,
Transplanta sa famille au pays champenois ;
Il avait près de Reims une obscure retraite ;
Son plus clair revenu consistait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait sa cave et son ménage,
Il fut dans sa maison visité d'un voisin,
Qui parut à ses yeux le seigneur du village ;
Cet homme était suivi de brillants estafiers,
Sergents de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de son cru prodigua l'abondance ;
Puis il s'enquit tout bas quel était le seigneur
Qui faisait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

— Je suis, dit l'inconnu, dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* et *gabelles*.
— Ah ! pardon, monseigneur ! quoi, vous *aidez* le roi ?
— Oui, l'ami... — Je révère un si sublime emploi :
Le mot d'*aide* s'entend ; *gabelles* m'embarrasse.
D'où vient ce mot ? — D'un juif appelé Gabelus...
— Ah ! d'un juif ! Je le crois. — Selon les nobles *us*
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me sont dus
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première est au roi, qui n'en retire rien ;
La seconde est pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,

Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire ;
Tant pour le sel marin duquel nous présumons
Que vous deviez garnir vos savoureux jambons.
Vous ne l'avez point pris et vous deviez le prendre.
Je ne suis point méchant et j'ai l'âme assez tendre ;
Composons s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce discours éloquent qu'il ne comprenait pas,
Lorsqu'un autre seigneur en son logis arrive,
Lui fait son compliment, le serre entre ses bras :
« Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune
En pénétrant mon cœur, à nous deux est commune,
Du *domaine royal*, je suis *le contrôleur ;*
J'ai su que, depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être seul héritier de votre vieille tante.
Vous pensiez n'y gagner que mille écus de rente ;
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouissez de vos biens, par mon savoir accrus.
Quand je vous enrichis, souffrez que je demande,
Pour vous être trompé dix mille francs d'amende. »

Aussitôt, ces messieurs, discrètement unis,
Font des biens au soleil un petit inventaire,
Saisissent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie et se désespère ;
Le maître est interdit ; la fille est tout en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs :
Heureux pour quelque temps d'ignorer sa disgrâce.

Son aîné, grand garçon, revenant de la chasse,
Veut secourir son père, et défend sa maison ;
On les prend, on les lie, on les mène en prison ;
On les juge : on en fait de nobles Argonautes,
Qui du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi, vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embrassant son fils.
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence,
La fille sans secours est servante à Paris.

C'est ainsi qu'on *travaille un royaume en finance.*

LVI

La Révolution, on le voit, approchait d'un pas rapide. Voltaire, Rousseau, Beaumarchais qui venait de publier ses *Mémoires* et de faire jouer le *Barbier*, Diderot, Buffon et avec eux tous les esprits éclairés la voyaient et la favorisaient. Mais quand viendrait ce beau jour? Nous arrivons à la Terre promise, dit Voltaire, mais je ne la verrai pas. Je meurs, j'ai quatre-vingt-quatre ans, quatre-vingt-quatre entreprises accablantes pour un pauvre vieillard, et quatre-vingt-quatre maladies qui m'épuisent. Jouissez, mes amis, du spectacle que j'ai préparé pendant soixante ans et auquel je ne puis assister avec vous; je m'éteins, mais je peux dire en mourant, comme le vieux Lusignan :

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire!

Avant de mourir, cependant, il désirait juger par lui-même de l'état véritable de l'opinion ; il désirait voir jusqu'à quel point était faite dans les esprits cette révolution tant attendue. Sans doute l'élite de l'Europe, dont il avait vécu entouré, la favorisait de ses vœux et de son influence ; mais le gros de la nation (qui à la longue emporte tout, comme il le répétait sans cesse) était-il aussi bien préparé? Voltaire n'ignore pas qu'il est en Europe la voix de la réforme, il

sait que sa personne est devenue l'étendard de l'esprit moderne; mais il veut voir jusqu'à quel point ses idées ont été adoptées par le peuple, il veut voir quel accueil lui sera fait maintenant chez ses compatriotes. Ses quatre-vingt-quatre ans ne serviront-ils pas de sauf-conduit à la philosophie en sa personne, en cas qu'elle soit encore suspecte? Sous le manteau du vieillard, ne pourra-t-il pas introduire le réformateur? N'aura-t-il pas, par soixante ans de travaux, acquis quelque autorité morale sur les Français? Tant de travaux auront-ils été vains? Voilà ce qu'il veut savoir avant de mourir.

Turgot, qui était, à son grand regret, tombé du ministère, avait dit récemment un mot sur lui qui augmentait son désir de reparaître à Paris, ne fût-ce que pour quelques jours. Turgot avait dit de Voltaire ce mot juste et vrai : *Il ne connaît pas ses forces*. Ce mot avait étonné le vieux philosophe au fond de ses montagnes; il voulut voir, par ses yeux, ce qu'il en devait croire. D'autres raisons encore le poussaient vers Paris : il venait de faire une tragédie nouvelle (*Irène*), et il était bien aise de s'entendre avec Lekain et d'en diriger les premières représentations. L'auteur de *Zaïre* désirait un nouveau succès. « *Voltaire*, disait Diderot, *a de la gloire pour un million, et il en veut encore pour deux liards.* »

Ajoutons ce dernier point, que le vieillard regrettait de mourir sans revoir sa patrie. Il n'avait pas vu Paris, sa ville natale, depuis près de trente ans, et, à vrai dire, il ne l'avait jamais habitée deux ans de suite

depuis sa sortie de chez le procureur; mais il y conservait de vieux amis qu'il désirait revoir. La ville elle-même lui tenait au cœur; il aimait ses édifices, ses rues, ses jardins, ses quais, si joyeusement parcourus autrefois. Mourrait-il sans revoir tout cela? lui fallait-il renoncer pour jamais aux rives de la Seine? Sa famille l'excitait au départ. Madame Denis, malade et vieille, s'ennuyait à Ferney. Son nouveau gendre, le marquis de Villette, qui venait d'épouser (*Belle-et-Bonne*), voulait aussi l'emmener à Paris.

Belle-et-Bonne, qu'il aimait d'un amour de grand-père, l'engageait de tout son cœur au départ. Villette insistait, ses amis l'appelaient; il partit donc, malgré les inquiétudes des habitants de Ferney et les remontrances de son vieux secrétaire Wagnière. La colonie tout entière conçut les plus sinistres appréhensions; malgré ses promesses de n'être pas absent plus de six semaines, on prévoyait bien que, d'une manière ou d'une autre, ce voyage serait funeste au vieillard. Lui, au contraire, il semble radieux de rompre son exil, de revenir vers le pays natal.

Le marquis de Villette, sa jeune femme, madame Denis, plusieurs domestiques partent d'avance... Deux jours après, le 5 février 1778, à midi, Voltaire monte en voiture, seul avec Wagnière. « Jamais, dit celui-ci, je ne le vis si joyeux. » Il semblait qu'en retrouvant sa patrie il allait retrouver ses vingt ans. Etendu dans sa voiture, construite exprès pour cela en forme de dormeuse, il faisait à Wagnière des contes à mourir de rire. Ensuite ils passèrent le temps à quelques lectu-

res, et, par intervalles, Voltaire dormait du plus calme sommeil.

Il se proposait de voyager incognito ; mais dès le deuxième jour, ayant stationné à Bourg-en-Bresse, il fut reconnu, et la foule, en un instant, entoura sa voiture avec curiosité et respect. La joie était marquée sur tous les visages. Le maître de poste, apercevant un mauvais cheval parmi ceux qui devaient le conduire, le fit remplacer par un meilleur, et, le voyant partir, cria de toutes ses forces au postillon : « *Va bon train, crève mes chevaux, je m'en f... ! tu mènes M. de Voltaire.* »

Ce propos fit rire le vieux philosophe, mais il fut surpris et touché de voir son nom célèbre même parmi le peuple.

Cependant la nouvelle du voyage de Voltaire s'était répandue de bouche en bouche, et ce voyage prenait les proportions d'un événement public. — Ouvrez, à cette date, mémoires, correspondances, brochures, gazettes ; qu'y voyez-vous ? Le voyage à Paris de M. de Voltaire. Les esprits sont dans l'attente comme s'il venait accomplir quelque grande révolution. Partout sur sa route on sent que c'est un monarque qui passe. Dès Dijon, le voici reçu, fêté par les personnes de la première distinction. Parmi ceux qui ne pouvaient être reçus, les uns payaient les servantes d'auberge pour qu'elles laissassent sa porte entr'ouverte, d'autres voulaient s'habiller en garçons d'hôtellerie pour le servir à son souper.

Tout cela l'étonnait profondément : il avait ignoré

lui-même dans sa solitude jusqu'à quel point ses derniers écrits avaient remué les âmes... Il commençait à croire au mot de Turgot.

Chose étrange ! celui que des magistrats eux-mêmes félicitaient à son entrée dans les villes était un exilé. Quelques personnes disaient même que l'ordre allait lui être envoyé de sortir du royaume ; cependant il n'en avançait pas moins de triomphe en triomphe ! La cour n'osa rien faire et prétexta que l'on n'avait pu retrouver aucune ordonnance qui l'exilât de France.

Le 10 février donc, à trois heures et demie, Voltaire descend à Paris, chez son gendre Villette. A l'instant même le voici qui s'en va tout seul à travers la ville, à pied, surprendre son vieil ami d'Argental. Mais il ne le trouva pas, et s'en revint chez Villette, où d'Argental à son tour était à l'attendre. Grande joie de se revoir après trente ans d'absence !

Les premiers épanchements passés, d'Argental apprend à Voltaire qu'on vient, à l'instant même, d'enterrer Lekain. Voltaire pousse un cri terrible à cette nouvelle : on sait qu'il avait compté sur le célèbre acteur pour sa tragédie d'*Irène*.

La première visite reçue fut donc celle de d'Argental ; mais combien d'autres suivirent !

La France avait eu pour visiteurs depuis quelques années, le roi de Danemark, le roi de Suède, l'empereur Joseph II, mais la présence d'aucun des augustes voyageurs n'avait excité une sensation comparable à celle qui se manifesta dès le premier moment du séjour de Voltaire ; l'hôtel Villette, envahi au dehors et

au dedans, était à peine accessible. Les comédiens, l'Académie, vinrent lui rendre hommage. La reine envoya son amie, madame de Polignac. Les ministres, plusieurs évêques même, se firent présenter. De toutes ces visites, la plus agréable à Voltaire fut celle de Turgot ; c'est avec lui qu'il put s'entretenir de l'état de la France, et s'assurer qu'une révolution sans exemple s'était faite depuis trente ans dans les esprits et tout à l'heure éclaterait dans les institutions.

Franklin était alors à Paris, il vint avec son petit-fils ; et, en présence de plus de vingt personnes, le fit mettre à genoux devant M. de Voltaire, en demandant pour lui sa bénédiction. Le patriarche aussitôt étend les mains sur la tête du jeune homme, et prononce ces paroles : GOD AND LIBERTY ! (*Dieu et liberté*).

Puis il le relève et l'embrasse tendrement. Cette scène inattendue et pleine de dignité, cette admirable parole trouvée tout à coup, laissèrent une impression profonde chez tous ceux qui en furent témoins.

Après cette scène, Voltaire engagea la conversation en anglais ; mais comme il avait un peu perdu l'habitude de cette langue, et qu'il y éprouvait quelque hésitation, madame Denis lui fit observer que M. Franklin entendait parfaitement le français : « Je le sais bien, « répliqua-t-il, mais je n'ai pu résister au désir de « parler un moment la langue de M. Franklin » (la langue de la liberté).

Au milieu des hommages de toutes sortes qui lui sont rendus, il étincelle d'esprit, de verve et d'à-propos. Tous le quittent enchantés. On répète ses paro-

les, on les exalte en tous lieux. On l'appelle le souverain, le saint et le Dieu du jour. Les femmes s'en vont ravies de tant de grâces et de candeur.

La vieille duchesse de la Vallière, retenue par ses infirmités, lui envoya douze rubans de tête. Coquetteries de vieillards, mais coquetteries touchantes! Voltaire répondait à tout, tenait tête à tous avec une présence d'esprit, une verve d'à-propos uniques, souvent même avec une éloquence élevée que l'on n'avait vue chez personne.

Une parole sur des sujets traités dans ses livres vaut quelquefois mieux que ses livres eux-mêmes et les fait oublier; cette éloquence, ce sublime de l'intimité, apparaissent dans sa correspondance vers la fin de sa vie : en écrivant à ses amis, il s'élève souvent à des traits de génie. C'est ainsi qu'il écrit à Diderot sur Corneille ces quatre lignes plus fécondes que ses quatre volumes d'inutiles *Commentaires:* « *Dans les* « *arts du génie tout est l'ouvrage de l'instinct. Corneille fit* « *la scène d'Horace et de Curiace comme un oiseau fait* « *son nid.* »

Il s'entretint beaucoup du théâtre et de son influence sur l'esprit des peuples avec d'Argental et avec quelques comédiens célèbres dont il essayait de relever l'état à la hauteur d'une magistrature. Il leur donna *Irène*, mais à la condition (la réforme partout!) qu'ils ne mettraient plus sur les affiches : *Les comédiens du roi donneront telle pièce*, mais *Le Théâtre-Français donnera*... Ce qui fut exécuté et n'a cessé de l'être depuis. Ainsi nous retrouvons l'influence du grand

réformateur jusque sur les affiches de spectacle, tant notre société, malgré ses désastres, porte l'empreinte de son génie et de sa ferme raison!

Au milieu de tout cela, il dirigeait les répétion d'*Irène*, donnant lui-même l'intonation aux acteurs et déclamant avec force les principaux passages, souvent même la pièce entière. Les efforts qu'il fit dans cette circonstance, joints aux conversations qu'il soutenait du matin au soir et fort avant dans la nuit; la fatigue de se tenir debout, l'animation, la joie même de se voir ainsi accueilli dans sa patrie, ne tardèrent pas à triompher de ses forces: ses jambes enflèrent, il cracha le sang abondamment, et dans le même temps fut atteint d'une strangurie (difficulté d'uriner). Le voilà donc au lit! Le bruit de sa mort, rapide comme la foudre, se répand dans Paris. Il n'en était pas là cependant: rien d'alarmant ne se présentait encore; mais dans ces circonstances tout s'exagère, on le disait à l'agonie, et les journaux l'imprimèrent.

A la nouvelle de sa maladie, les prêtres arrivent. Déjà on parlait, s'il ne se confessait, de jeter son corps à la voirie Un abbé Gauthier fut enfin introduit (car il fallait bien faire quelque chose). Cet abbé Gauthier était un terrible homme; il venait de convertir l'abbé de l'Atteignant, l'abbé de Villemesens. Un homme qui avait converti tant d'abbés devait vraisemblablement tout convertir. Il ne s'agissait, disait-il, que d'une petite conversation. Trois personnes se trouvaient en ce moment dans la chambre du malade, son neveu l'abbé Mignot, le

marquis de Villevieille et Wagnière. Voltaire, qui n'était point du tout à l'agonie, et causait très-bien, voulut que la petite conversation eût lieu en présence de ces messieurs. L'abbé Gauthier demanda à rester seul avec M. de Voltaire. Wagnière, l'abbé Mignot et le marquis de Villevieille se retirèrent. Wagnière, qui était protestant et qui avait en horreur les petites conversations avec les prêtres, écouta à travers la porte très-mince, et entendit qu'en effet ils causaient. L'abbé priait tout bonnement M. de Voltaire de lui écrire et de lui signer un petit papier... Comme il s'agissait de n'être pas jeté à la voirie, Voltaire y consentit volontiers ; il appella Wagnière, demanda de l'encre et écrivit une déclaration dans laquelle il était dit : qu'il « voulait mourir dans la religion catholique où il était « né ; qu'il demandait pardon à Dieu et à l'Église, s'il « avait pu les offenser. »

Il accompagna ce petit papier d'un billet de six cents livres, pour les pauvres de la paroisse Saint-Sulpice.

L'abbé fut loin d'être satisfait de cette déclaration un peu vague ; néanmoins il crut, pour ce jour-là, devoir s'en contenter, et proposa doucement au malade de consentir à une petite cérémonie : il ne s'agissait que de la communion. Voltaire lui répondit : « *Monsieur l'abbé, faites attention que je crache continuellement du sang, il faut bien se donner garde de mêler celui du bon Dieu avec le mien.* »

L'abbé comprit que le malade conservait encore tout son esprit, il se retira.

Cependant, quelques jours plus tard, Voltaire se trouva décidément mal, il se crut lui-même arrivé à sa dernière heure. Il demanda de nouveau du papier à Wagnière (étant seul avec lui), et fit cette déclaration :

JE MEURS EN ADORANT DIEU, EN AIMANT MES AMIS, EN NE HAÏSSANT PAS MES ENNEMIS ET EN DÉTESTANT LA SUPERSTITION.

23 février 1778.

Et il signa.

Cependant il ne mourut point. On le vit bientôt reprendre le travail et s'occuper de nouveau des répétitions d'*Irène*. Trop faible pour assister aux premières représentations, il se fit rendre compte d'acte en acte de l'effet produit par tels et tels passages, il s'informait surtout de l'accueil fait à ses vers sur Dieu, et quand il sut qu'on les avait applaudis, il fut content. Ceci contribua même à le rétablir plus vite, et il se résolut bientôt d'assister à une séance publique de l'Académie.

Le 30 mars, était le jour indiqué pour cette séance. Tout Paris sut que M. de Voltaire allait à l'Académie. Les rues où il devait passer se trouvèrent encombrées de bonne heure, et les fenêtres garnies. Les plus intrépides vont s'entasser, pour le voir sortir, à la porte de l'hôtel Villette. L'empressement était d'autant plus vif, que pendant quelques jours le bruit de sa maladie et même de sa mort s'étant répandu, on avait désespéré de le voir. Il fallait donc se hâter, profiter de cette occasion, vraisemblablement la dernière.

Qu'on se figure l'émotion de la foule, lorsque ce mot, répété par des milliers de voix, fut transmis jusqu'aux portes de l'Académie : *Le voici !...*

Enveloppé de la tête aux pieds dans un vaste manteau d'hermine, doublé de velours rouge (présent de l'impératrice Russie), on ne distingue que ses deux yeux brillants au fond de sa voiture peinte en azur et parsemée d'étoiles d'or. Mais ces deux yeux électrisent la foule : le génie de la France brille dans ce regard. Le voici donc ! sa voiture peut à peine avancer au milieu de la foule. On se précipite aux portières, on baise ses mains, son manteau, ses chevaux. Quelques-uns montent sur sa voiture. Une pauvre femme se fait jour en criant : *Je veux voir le sauveur des Calas*. Aussitôt cette acclamation retentit mille fois répétée : *Vive le sauveur des Calas !* C'était le cri du peuple. Mais la foule augmente ; quel est ce cortége ? C'est l'Académie qui vient en corps au-devant de lui, entourée de l'élite littéraire de la nation. On le reçoit aux cris de : *Vive l'auteur de Zaïre ! Vive la Henriade ! Vive Mérope ! Vive l'Essai sur les mœurs !* Quelques jeunes gentilshommes, dit-on, crièrent : *Vive la Pucelle !* Toutes ses œuvres étaient tour à tour rappelées et applaudies. Mais le gros du public s'en tenait à son cri : *Vive le sauveur des Calas !*

Wagnière et le marquis de Villette le soutinrent pour monter à l'Académie ; on le conduisit au siége du directeur, et son portrait, entouré de fleurs, fut placé au-dessus de son propre fauteuil. L'élite de l'Europe était accourue là ; Franklin s'y trouvait, on alla le prendre dans la salle pour le faire asseoir à côté de

Voltaire. Lorsque les deux vieillards se saluèrent, ce fut une acclamation immense; les deux plus célèbres représentants de la liberté sur la terre comprirent le vœu de la foule, ils s'embrassèrent... De semblables moments ne se peuvent point peindre. Disons seulement que les témoins de cette scène ne l'oublièrent jamais.

Voltaire avait promis d'assister le même jour à la sixième représentation d'*Irène*. Il y eut un tel embarras de carrosses et de peuple aux environs du théatre, qu'il fallut des gardes pour lui ouvrir un passage, pendant que mille voix répétaient à l'envi: *Place à Voltaire!* La salle du théâtre avait été, au dehors et au dedans, magnifiquement illuminée, et ornée çà et là d'inscriptions tirées des principaux passages de ses tragédies. La loge des gentilshommes de la Chambre, richement décorée, devait le recevoir. Madame Denis et madame Villette sont déjà placées, la salle est comble; et le parterre, *dans les convulsions de la joie*, dit un contemporain, attend l'arrivée du poëte.

Il paraît enfin! L'auditoire entier se lève comme un seul homme et le salue. Les battements des mains, les vivats, les trépignements, les exclamations de joie, ne peuvent s'arrêter. La France paye au poëte, en un jour, soixante ans de plaisirs, et donne un libre cours à sa reconnaissance envers le défenseur de tant d'opprimés. Par intervalles, le vieillard levant le bras (pour essuyer ses larmes), on croyait qu'il allait parler. Alors il se faisait des silences profonds... Ce fut dans un de ces moments que des milliers de voix s'écrièrent:

Qu'on lui porte une couronne ! Alors ce n'est plus qu'une tempête de cris où l'on ne distingue que ces mots : *La couronne ! la couronne !* Un acteur, aimé du public et applaudi dans les rôles de *pères nobles*, le bon Brisard s'avance pour couronner Voltaire. Celui-ci refuse longtemps un honneur jusque-là sans exemple; mais ce cri part de tous les points de la salle : *C'est le public qui l'envoie.*

« Les transports d'allégresse continuèrent presque « sans interruption l'espace de quatre heures, » dit un témoin oculaire, « et se varièrent en cent façons. « Chaque spectateur exprimait son plaisir à sa ma-« nière. Les uns l'exhalaient par : *Vive Voltaire ! Vive « Sophocle ! Vive notre Homère!* Les autres exprimaient « leurs hommages en criant : *Honneur à l'homme « unique ! Honneur au philosophe qui apprend à penser !* « Il était des moments où l'on n'entendait que le bruit « confus de mille voix qui s'écriaient : *Gloire à l'homme « universel !* »

Ce fut de lui que l'ont vint prendre l'ordre de commencer, honneur qui ne s'était jamais fait qu'au roi.

« Pendant la représentation d'Irène, » dit l'écrivain « précité, « le public, entraîné comme malgré lui, « par le désir de le posséder, et se livrant sans réserve « au sentiment de son admiration, interrompit plusieurs « fois les acteurs pour crier : *Gloire au défenseur des « Calas ! Gloire au défenseur des Sirven et des Mont-« bailly !* Dans l'excès de la joie dont tous les cœurs « étaient pleins, les uns versaient des larmes d'atten-« drissement, tandis que d'autres, debout dans leurs

« loges, et dans les transports de l'ivresse commune,
« levaient les mains vers lui, comme vers un être
« qu'on révère et qu'on invoque... »

» Celui qui décrit cette scène était présent. Il s'était
« rendu au spectacle, non pour voir Voltaire, c'était
« un plaisir qu'il lui était permis de goûter quelque-
« fois; non pour l'applaudir, sa voix eût été perdue
« dans la foule, mais uniquement pour être témoin
« de l'impression que la présence du grand homme
« devait faire sur l'élite de la nation. Et tandis que
« tous les yeux étaient avidement fixés sur lui, ceux
« de l'historien parcouraient toutes les attitudes,
» observaient toutes les physionomies, et il avoue
» qu'il n'en vit aucune qui ne portât l'empreinte d'une
» âme ivre de plaisir. »

Et pourtant tout cet enthousiasme s'augmenta encore après que l'on eut achevé, au milieu des applaudissements, la représentation d'*Irène*; et il y eut alors une scène aussi inattendue des spectateurs que de Voltaire lui-même.

Le rideau, baissé, se relève tout à coup pour laisser voir une décoration splendide, au milieu de laquelle apparaît, sur un piédestal, la statue de Voltaire couronnée. Les acteurs, rangés en cercle, l'entourent tenant dans leurs mains des palmes et des guirlandes.

Au même instant, de joyeuses fanfares de voix et d'instruments se font entendre. C'est l'apothéose du grand homme présent pour en jouir lui-même, à quatre-vingt-quatre ans, au milieu de ses contemporains.

Mais attendez! la symphonie a cessé. Une actrice (madame Vestris) s'avance sur le bord du théâtre, un papier à la main; pleine d'émotion et de grâce, elle adresse au patriarche ces vers improvisés pendant la représentation d'*Irène:*

Aux yeux de Paris enchanté,
Reçois en ce jour un hommage
Que confirmera d'âge en âge
La sévère postérité!
Non, tu n'as pas besoin d'atteindre au noir rivage
Pour jouir des honneurs de l'immortalité.
Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter:
Il est beau de la mériter,
Quand c'est la France qui la donne!

Tous les acteurs aussitôt déposent, en s'inclinant, leurs palmes au pied de la statue. L'enthousiasme était tel, qu'une actrice alla jusqu'à la baiser, et tous les autres l'imitèrent. La plupart des spectateurs, dit-on, étaient en larmes. Quant à Voltaire, il ne répétait que ces mots: « On veut me faire mourir de plaisir » Il ne voyait pas seulement son triomphe dans tous ces hommages, il y voyait le triomphe de la philosophie, de la raison et de la justice. Ces honneurs, il les recevait avec joie, moins pour lui que pour la cause qu'il avait défendue.

Quand tout fut fini, quand il fallut se séparer du vieillard, sans doute pour ne plus le revoir, l'attendrissement fut au comble. « Il fut obligé pour sortir, « dit M. de Condorcet, de percer la foule entassée sur

« son passage : faible, se soutenant à peine. Les gardes « qu'on lui avait donnés pour l'aider lui étaient inu- « tiles : à son approche, on se retirait avec une respec- « tueuse tendresse ; chacun se disputait la gloire de « l'avoir soutenu un moment sur l'escalier ; chaque « marche lui offrait un secours nouveau, et l'on ne « souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le « soutenir trop longtemps. »

Les spectateurs suivirent sa voiture aux cris de : *Vive Voltaire!* jusqu'à sa rentrée à l'hôtel Villette. Lorsqu'il en descendit dans la cour, *on se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtements*, dit encore Condorcet ; et il ajoute. « Jamais homme n'a reçu des marques plus « touchantes de l'admiration, de la tendresse publi- « ques ; jamais le génie n'a été honoré par un hom- « mage plus flatteur. Ce n'était point à sa puissance, « *c'était au bien qu'il avait fait que s'adressait cet hom- « mage*. Un grand poëte n'aurait eu que des applaudisse- « ments : les larmes coulaient sur le philosophe qui « avait brisé les fers de la raison et vengé la cause de « l'humanité. »

LVII

Voltaire avait reçu le viatique des grands cœurs ; vienne la mort maintenant, il peut l'attendre sans crainte ! Sa tâche est accomplie, aux jeunes gens le

reste! Et cependant, quoique à ses derniers moments, quoique malade, exténué de faiblesse, n'étant plus qu'une ombre, il ne songe point au repos; il sait que le travail est la santé de l'âme. Il s'éteint physiquement, mais son œuvre morale n'en est point ralentie: il propose, en ce moment même, à l'Académie la composition d'un grand dictionnaire national, où serait contenue l'histoire de tous les mots de la langue, avec leur origine, leur étymologie, leurs variations et leurs acceptions diverses dans tous les siècles, et il se charge pour lui tout seul de la lettre A, ce qui suppose une érudition philologique immense. C'était l'histoire d'environ trois mille mots qu'il se proposait d'écrire.

Jamais son esprit n'eut plus de jeunesse et de grâces; mais de corps, on pouvait dire que réellement il n'existait plus. Rien de si faible, de si chancelant, de si amaigri ne s'était jamait vu. Comment vivait-il? C'était un miracle. L'esprit avait survécu à tout et brillait dans son regard plus radieux que jamais. Aussi la vue seule de l'inconcevable vieillard faisait du bien. Je ne sais quelle allégresse s'empare de tous ceux qui l'approchent. Enfants, vieillards, hommes, femmes, peuples, savants, fous ou sages, tous, dès qu'ils l'ont aperçu, sentent en eux une force nouvelle.

La seule présence du *patriarche* eut une action incalculable sur la génération naissante; elle eut pour résultat de douer toute une grande nation: que d'âmes, en effet, puisèrent dans son regard une étincelle du feu sacré qui devait éclore quelques années plus tard! On ne peut dire ce que son voyage à Paris valut à la

France et au monde. Ce sont là les mystères de l'histoire.

Après un tel triomphe, il comprit très-bien qu'il n'avait plus qu'à disparaître, qu'à retourner dans sa solitude. Mais ce n'est pas sans regrets qu'il consent à s'éloigner de ces lieux où s'est passée son enfance, lieux désormais sacrés pour lui. Il faut partir cependant, il le sent, ne fût-ce que pour mourir en paix. A Ferney, aux portes de Genève, il ne sera point tourmenté par les prêtres à ses derniers moments. D'ailleurs, sa colonie le rappelle, il lui vient de Ferney des supplications chaque jour plus pressantes. Ses colons lui proposent de venir le chercher, de le remporter eux-mêmes sur leurs épaules dans une petite chambre-brancard. Il promet chaque jour et se dispose au départ; mais il s'attendrit à la pensée de ne plus revoir la ville de ses triomphes. C'est dans ce moment de touchante mélancolie qu'il écrit les *Adieux*, dédiés à son gendre Villette (les derniers vers qu'il ait composés):

. . . .
Des Champs Élyséens, adieu, pompeux rivage,
De palais, de jardins, de prodiges bordé,
Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,
Les enfants d'Henri Quatre et ceux du grand Condé.
Combien vous m'enchantez Muses, Grâces nouvelles,
Dont les talents et les écrits
Seraient de tous nos beaux esprits
Ou la censure ou les modèles!
Que Paris est changé! les Welches n'y sont plus.
Je n'entends plus siffler ces ténébreux reptiles,
Ces tartufes affreux, ces insolents Zoïles.

J'ai passé : de la terre ils étaient disparus.
Mes yeux, après trente ans, n'ont vu qu'un peuple aimable,
Instruit, mais indulgent, doux, vif et sociable ;
Il est né pour aimer. L'élite des Français
Est l'exemple du monde, et vaut tous les Anglais.
De la société les douceurs désirées
Dans vingt États puissants sont encore ignorées.
On les goûte à Paris : c'est le premier des arts.
Peuple heureux ! il naquit, il règne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire.
Je vous regretterais à la table des dieux.

Mais Villette, mais madame Denis, mais *Belle-et-Bonne*, enivrés de la gloire que sa présence à Paris fait rejaillir sur eux, insistent pour qu'il reste encore. Villette, devenu lui même un poëte éloquent, au milieu de cet enthousiasme universel, lui remet un matin ces vers, qui aussitôt circulent dans tout Paris et ne sont qu'un écho de la voix publique :

Quand la ville et la cour vous offrent leur hommage,
Et qu'un peuple enchanté vous porte dans ses bras ;
Quand vous voyez devant vos pas
Le respect et l'amour peints sur chaque visage ;
Quand des pleurs de tendresse échappés de nos yeux
Ont arrosé votre passage ;
Vous voulez nous quitter ! et vous fuyez ces lieux
Où l'on adore votre image !
Le Français, autrefois si léger, si volage,
Cesse de l'être en vous aimant.
Heureux législateur de ce peuple charmant,
Ainsi que ses plaisirs, ses mœurs sont votre ouvrage,
Oui, vous avez changé Paris.
Couronné, soixante ans, des mains de Melpomène,
Par vos chefs-d'œuvre sur la scène,

Vous avez, soixante ans, éclairé les espris.
De tous côtés la gloire vous assiége :
Mais l'amitié pour vous n'a-t-elle point d'attraits ?
Maître de tous les cœurs, ah! restez à jamais
Au milieu d'un si beau cortége !
Les Welches d'autrefois sont devenus Français.
Ces changements sont grands, mais c'est vous qui les faites.
Soyez témoin de vos succès,
Et jouissez de vos conquêtes.

Seul, le secrétaire Wagnière insiste pour que son maître retourne à Ferney. Il sent que Paris le tuera. Le vieillard a la fièvre, et Wagnière comprend qu'une telle surexcitation doit le briser bientôt. Voltaire ne dort plus ; ses yeux sont animés, la nuit, d'un éclat qui inquiète le vieux serviteur. Et toujours au travail ! Il se replonge dans les in-folio, fait des recherches, compulse, dicte, s'occupe de nouveau de la réhabilitation de Lally, compose quelques scènes de sa tragédie d'*Agathocle*, et surtout amasse des matériaux pour le grand Dictionnaire.

Il devait, dans une nouvelle séance, exposer à l'Academie le plan de cet ouvrage, mais la veille de cette séance, il se trouve agité plus que de coutume ; il a besoin de repos cependant. Il voulut dormir à tout prix, tant il avait à cœur de retrouver quelques forces pour le lendemain. Il se fait apporter de l'opium, veut en boire, verse lui-même, se trompe sur la dose ; et dans la nuit, en peu d'heures, le voici à la mort ; et tout espoir perdu de le conserver davantage ! Lui-même, au milieu des vertiges causés par le fatal narcotique, sent qu'il touche à son heure suprême. Pourtant il devait

languir une semaine encore dans cet état cruel. Les effets du poison s'apaisent ; mais la strangurie augmente, la gangrène saisit le vieillard.

Le 28 mai, l'avant-veille de sa mort, le curé de Saint-Sulpice se présente. Il essaye d'entamer fièrement une controverse avec le moribond : « *Reconnaissez-vous*, lui crie-t-il d'une voix bruyante, *la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ?* » Le malade fait un effort suprême et répond : « *Au nom de Dieu, ne me parlez pas de cet homme-là.* » Le curé insiste. « *Laissez-moi mourir en paix*, » dit le vieillard en levant le bras ; et sa main, retombant sur la tête du prêtre (cet incident fut très remarqué), fait rouler sa calotte par terre. Celui-ci la ramasse, la secoue et sort. Il ne reparut plus.

Il alla publier parmi ses confrères que le philosophe de Ferney était mort comme un impie, mais qu'il ferait jeter son cadavre à la voirie.

Cependant Voltaire conserva encore sa raison quelques heures. Il entretenait doucement ses amis. Mais le délire vint bientôt ; il croyait voir le regard haineux des fanatiques ; il répétait à sa nièce, au milieu de paroles entrecoupées : « *Ma pauvre enfant, ils jetteront mon cadavre à la voirie !* »

Après quelques heures d'agitation, il resta immobile et silencieux. Sa famille et ses amis, atterrés, entouraient son lit, s'attendant à le voir expirer ; ils admiraient cependant à ce moment suprême la beauté de ses traits et je ne sais quel rayon d'enthousiasme qui brillait encore dans son regard. Mais quelqu'un entre ; on vient annoncer de la part de M. Lally fils, à M. de

Voltaire, s'il en est temps encore, *la réhabilitation de son père.* Le mourant, à ces mots, donne un signe de vie et de joie, une larme brille dans ses yeux ; il se fait apporter une plume et un peu de papier ; on lui soulève la tête, et de sa main déjà glacée par le froid de la mort, il trace ces mots :

« *Le mourant ressuscite en appprenant cette grande nou-*
« *velle ; il embrasse tendrement M. de Lally ; il voit que le*
« *roi est le défenseur de la justice ; il mourra content.* »

Content, ce fut le dernier mot que cette main traça, et ce mot voulait dire : *l'humanité triomphe!*

Il mourait *content!* Ce fut le fruit de cette vie consacrée tout entière au bonheur des hommes.

Il mourait *content ;* mais ses ennemis étaient saisis de rage ; une réunion secrète d'évêques eut lieu, dans laquelle quelques-uns proposèrent, comme l'avait dit le curé, de jeter son cadavre à la voirie.

Voltaire respirait toujours ; mais, depuis le billet à M. de Lally, il était retombé dans l'accablement et le silence... Pourtant il prononça encore ces paroles, en pressant la main de son valet de chambre : « *Adieu, mon cher Morand, je me meurs.* » Et, le 30 mai 1778, à onze heures un quart du soir, il expira.

Il était âgé de quatre-vingt-quatre ans et trois mois.

Les prêtres, en effervescence, se préparaient à frapper les esprits par quelque grand scandale. D'une autre part, la nation allait plus que jamais rendre ses hommages au grand réformateur, mais le gouvernement

n'eut ni le courage, ni la force d'entrer dans ce grand mouvement populaire, il aima mieux décréter le néant. Entre le défenseur des hommes et leurs oppresseurs, il crut beau d'affecter l'impartialité. Voltaire à peine mort, défense est faite de prononcer son nom publiquement, de jouer ses pièces sur aucun théâtre. L'Académie française elle-même reçoit l'ordre de supprimer son éloge. En bien ni en mal, il n'est point permis de rappeler sa mémoire.

Cependant des milliers de prêtres dans des milliers de chaires et de confessionnaux, prêchaient contre la philosophie...

Son neveu, l'abbé Mignot, obtint du ministère l'autorisation d'emporter son cadavre et de l'inhumer dans l'église du monastère de Scellières, dont il était abbé. C'est là que, treize ans plus tard, devait aller le reprendre la nation tout entière. Mais avant de raconter ces funérailles, disons que cinq semaines après la mort de Voltaire, le 2 juillet, Jean-Jacques, retiré avec la pauvre Thérèse à Ermenonville, mourait sans maladie d'une apoplexie séreuse en contemplant tranquillement la campagne par sa fenêtre... Se sentant frappé mortellement, il s'était fait placer là par Thérèse pour admirer, une fois encore, la nature. Il était allé le matin se promener et s'asseoir dans les bois.

Ses dernières paroles avaient été (en contemplant le ciel) : « *Dieu, Être des êtres! Ma pauvre femme, embrassons-nous!* »

Il était âgé de soixante-six ans moins deux jours.

Rousseau fut inhumé, sans trouble, dans l'*île des Peu-*

pliers, restée depuis ce temps-là un lieu de pèlerinage.

Les voilà donc morts, l'auteur de *Zaïre* et l'auteur de *Julie!* La philosophie est forcée de se taire sur leur tombe, et les prêtres déclament; mais voyons quel fut, en peu d'années, le résultat de leurs déclamations.

Le 30 mai 1791, jour anniversaire de la mort de Voltaire, l'Assemblée nationale décrète que ses cendres seront transférées de l'église de Scellières au Panthéon, après avoir reçu les honneurs publics dus aux grands hommes. Une fête nationale est organisée pour le lundi 11 juillet. Dès le dimanche; les corps municipaux se rendirent processionnellement à la barrière de Charenton pour recevoir le corps de Voltaire. Un char de forme antique, traîné par douze chevaux blancs, reçut le cercueil. La cérémonie ne devait avoir lieu que le lendemain, et il avait été convenu que le cercueil passerait la nuit sur les ruines de la Bastille. Il y fut transporté au milieu du concours des autorités et du peuple. La place de la Bastille, pour le recevoir, avait été changée en un délicieux bocage : la verdure, les fleurs, des rochers couverts de guirlandes et construits avec les démolitions même de la forteresse, faisaient de ce lieu un véritable Élysée. Mille allégories remplissaient la place; des jeunes filles en blanc, représentant les Muses, entouraient le char. Sur l'emplacement de la tour où jadis avait été enfermé Voltaire, s'élevait une plate-forme richement décorée; c'est là que son cercueil fut déposé pour y passer la nuit, après avoir été montré au peuple, au mi-

lieu d'applaudissements suivis du plus religieux silence. Au-dessus du cercueil, on lisait :

REÇOIS EN CE LIEU OU T'ENCHAINA LE DESPOTISME,
VOLTAIRE,
LES HONNEURS QUE TE REND LA PATRIE.

La garde nationale et la foule passèrent la nuit sur la place; et, le lundi matin, commença la cérémonie. Le char était suivi de sa statue, sculptée par Houdon et portée par de jeunes enfants. Les députés, les écoles, les Académies, les théâtres, les clubs, les tribunaux, des chœurs de musiciens et de jeunes filles ayant sur la tête des couronnes de roses et tenant des guirlandes, composaient le cortége. Venaient ensuite cavalerie, sapeurs, tambours, canonniers, garde nationale, forts de la Halle, puis des députations envoyées des départements. Les ouvriers employés à la démolition de la Bastille portaient en trophées des chaînes, des boulets, des cuirasses, trouvés lors de la prise du vieux donjon royal. Des citoyens de Nancy et de Varennes (qui venaient de ramener le roi fugitif) portaient les portraits en relief de Voltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau. D'autres entouraient un coffre d'or renfermant les soixante-dix volumes des œuvres de Voltaire, données par Beaumarchais (qui venait de s'en faire l'éditeur). La statue d'or de Voltaire était portée par des hommes habillés à l'antique. Le char, dessiné par David, terminait le cortége. Le haut de ce char était surmonté d'un lit funèbre, sur lequel on voyait le philosophe

étendu, la Renommée lui posait une couronne sur la tête. Le sarcophage était orné de ces inscriptions :

IL VENGEA CALAS, LA BARRE, SIRVEN, MONTBAILLY.
POÈTE, PHILOSOPHE, HISTORIEN,
IL A FAIT PRENDRE UN GRAND ESSOR A L'ESPRIT HUMAIN,
ET NOUS A PRÉPARÉS A DEVENIR LIBRES.

La nouveauté de cette pompe, c'était la multitude de bannières et de banderoles portées, en chantant, par des jeunes gens et des vieillards, sur lesquelles on lisait des inscriptions tirées des écrits de Voltaire. Quelques-unes de ces inscriptions soulevaient sur leur passage des applaudissements qui, de la place de la Bastille, durèrent à travers la foule, jusqu'au Panthéon. Mais il n'y en eut point de mieux accueillie que celle qui se lisait en deux médaillons sur le char même :

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner.
Si l'homme a des tyrans, il doit les détrôner.

Que le lecteur songe que ceci se passait quelques jours après le retour de Varennes.

On lisait sur les bannières :

Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur.
La liberté gravée et les rois en horreur.
(*Brutus*, acte II, scène II.)

Le droit de commander n'est plus un avantage
Transmis par la nature ainsi qu'un héritage.
(*Mérope*, acte Ier, scène III.)

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.
(*Mérope*, acte Ier, scène III.)

Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté.

(*Tancrède*, acte Ier, scène 1re.)

On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

(*Adélaïde du Guesclin*, acte III, scène 1re.)

L'injustice à la fin produit l'indépendance.

(*Tancrède*, acte IV, scène VI.)

Quoi! les maîtres du monde en sont l'ignominie!

(*Le Triumvirat*, acte Ier, scène 1re.)

Vengeons les humains trop longtemps abusés.

(*Les Guèbres*, acte V, scène 1re.)

Les États sont égaux et les hommes sont frères.

(*Épîtres*.)

Que chacun dans loi cherche en paix la lumière.

(*Les Guèbres*, acte V, scène VI.)

Dieu de tous les humains, daignez veiller sur eux.

(*Les Guèbres*, acte V, scène 1re.)

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours,
Un nouveau monde est près d'éclore.

(*Odes*.)

C'était le *Credo* révolutionnaire que le peuple saluait et sanctionnait au passage.

Le cortége, au milieu d'une multitude innombrable, parti du boulevard Saint-Antoine, suivit les boulevards jusqu'à la place Louis XV, le quai des Tuileries, le Pont-Royal, le quai Voltaire, où il y eut une station; puis on continua par les rues Dauphine, de la Comédie et du Théâtre-Français, la rue des Fossés-Monsieur-

le-Prince, la place Saint-Michel, la rue Saint-Hyacinthe, la porte Saint-Jacques et celle du Panthéon.

On s'était arrêté sur les boulevards, en face de l'Opéra-Comique (*Porte-Saint-Martin*). Le buste de Voltaire au milieu de festons et de guirlandes de fleurs, ornait le frontispice ; et dans les médaillons entourés de feuilles, on lisait : PANDORE, — LE TEMPLE DE LA GLOIRE, — SAMSON. — Les acteurs couronnèrent la statue, chantèrent un hymne à sa gloire, et l'on se remit en marche.

Le plus beau moment de la fête fut celui de la station devant la maison de Villette, dans laquelle était déposé le cœur de Voltaire, et où sa famille devait se joindre au cortége. On avait planté devant l'hôtel quatre grands peupliers réunis par des guirlandes de feuilles de chêne, qui formaient une voûte de verdure, du milieu de laquelle une couronne de roses devait descendre sur le cercueil. Un amphithéâtre dressé devant la maison était rempli de jeunes filles tenant toutes à la main une couronne civique. On avait inscrit au-dessus des fenêtres de la maison Villette :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

Au son d'une musique exécutée par un orchestre composé en partie d'instruments antiques, on chanta devant cette maison une ode de MM. Chénier et Gossec. C'est alors que madame Villette (*Belle-et-Bonne*), chancelante d'émotion, vint poser une couronne sur la statue d'or de son père adoptif. Des larmes, à ce moment, tombaient de tous les yeux ; mais où les cœurs écla-

tèrent d'un mouvement irrésistible, ce fut lorsqu'on vit derrière madame Villette s'avancer, en grand deuil, la veuve, les fils et les filles de Calas. Chacun sentit que là était le plus digne ornement de la fête, et qu'en cette famille on voyait le monument le plus saint de la gloire de Voltaire : l'humanité vengée. L'attendrissement, l'admiration, le respect de la foule étaient à leur comble ; l'affluence sur le parcours du cortége était immense : il y avait du monde, dit le *Moniteur*, jusque sur les toits des maisons. Tout cela sans accident, sans désordre, et dans un de ces élans de fraternité entre toutes les classes comme on n'en a qu'en France.

Au théâtre de la Nation (Odéon), nouvelle halte, nouveaux chants, nouveaux hommages ! Trente-deux médaillons entourant le théâtre rappelaient le titre de ses ouvrages dramatiques. Ils commençaient par cette inscription : *A dix-sept ans il fit Œdipe ;* et finissaient par cette autre : *Il fit Irène à quatre-vingt-trois ans.*

Tels furent les hommages rendus au grand homme. Jamais une aussi admirable fête n'avait eu lieu chez les nations modernes. Elle ne fut pas seulement un honneur rendu à la mémoire du glorieux initiateur révolutionnaire, elle fut encore une instruction pour le peuple. Elle lui apprenait à connaître et à aimer ses vrais bienfaiteurs.

Le temps, qui le matin avait été mêlé de soleil et de pluie, était resté assez beau pendant la marche du cortége ; mais il se couvrit, et la pluie recommença au moment même de l'arrivée au Panthéon.

Ajoutons que le 11 octobre 1794 (20 vendémiaire,

an III), mêmes honneurs sont rendus à Jean-Jacques. Les cendres de l'auteur du *Contrat social* sont déposées dans le même caveau que celles de l'auteur de l'*Essai sur les mœurs*.

Mais la cérémonie en l'honneur de Jean-Jacques, célébrée dans une année plus sombre, au milieu des esprits divisés, excita dans le public un enthousiasme moins unanime. Son triomphe ne semblait être que celui d'une secte antisociale.

Tandis que l'admirable fête en l'honneur de Voltaire avait été vraiment aux yeux de tous, la fête de l'esprit humain.

FIN.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.





